

PAGES
MANQUANTES

50 Année - No 6

JUIN 1912

NOTRE ROMAN COMPLET

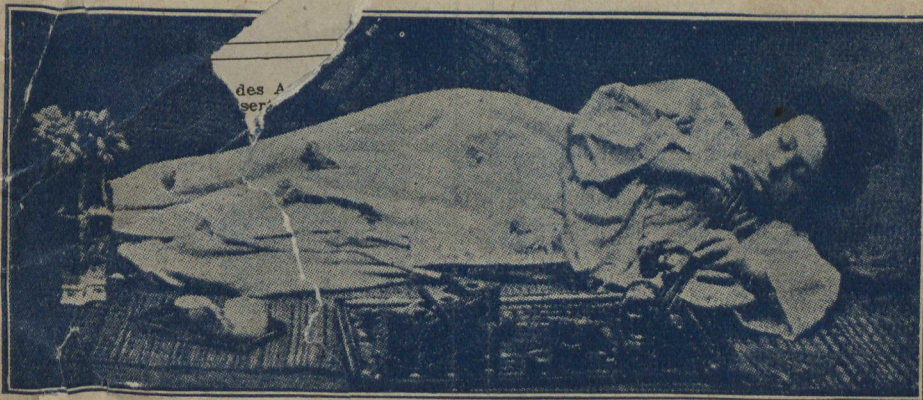
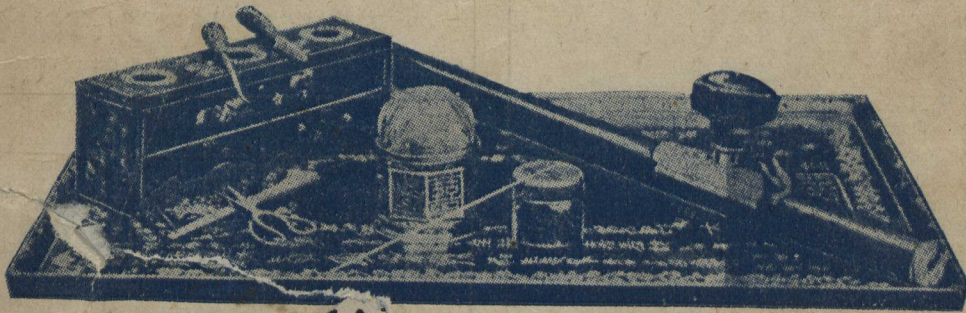
Lumière de Mort

Par P. Luguet.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Les fumeurs d'opium (Voir intérieur)

Sommaire: Le Tourisme en mer, par Roger Francoeur; Le Citadin et le printemps, par Yan van Heusden; Touchantes révélations d'un aveugle; Les Policemen dans tous les pays; Télégraphie de jadis et d'aujourd'hui; Le voleur puni (histoire orientale); La belle-mère et le chien; Le revenant du chemin bleu; Les croyances singulières; Les fumeurs d'opium; Au fond de la mer; Poésies, Faits et anecdotes, etc.

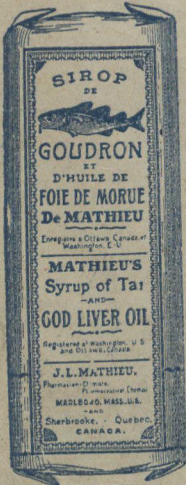
POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200 Boulevard St-Laurent,
Montréal.

LA SAISON DES RHUMES

Le froid et l'humidité entraînent pour un grand nombre de personnes de gros rhumes, qui s'aggravent rapidement et nécessitent une médication prompte et active, si l'on veut éviter de graves et, souvent, fatales complications. Le

Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux est souverain dans le traitement



des Affections de la Gorge, des Bronches et des Poumons; il calme l'irritation des muqueuses, prévient les quintes de toux, cicatrise les plaies des voies respiratoires, détruit les germes de la Consumption et, en même temps soutient et relève les forces du malade.

Ayez-en toujours une Bouteille à la maison

EN VENTE PARTOUT

Si vous êtes FIEVREUX

Prenez suivant les directions une ou deux

POUDRES

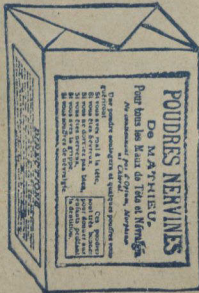
NERVINES MATHIEU

Elles mettront fin à l'accès de fièvre.

Exemples d'opium, de chloral et autres drogues dangereuses.

25c LA BOITE DE
18 POUDRES

La Cie. J. L. MATHIEU, Propriétaires,
Sherbrooke, P. Q.



Un Buste Bien Dessiné

fait valoir la beauté
la grâce de la
Taille



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V. écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux— j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle - Boîte Postale 2675

-Dépt. A., Montréal.

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes une spécialité.

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

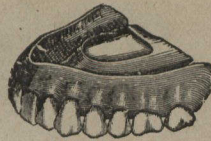
No 160 RUE RACHEL EST

Tel. Bell St-Louis 4109
MONTREAL

TOURS DE MAGIE

Envoyez 10 cents par la malle, nous vous enverrons 200 tours de magie blanche, avec rubans, cartes, argent, chapeau, appareils pour manger du feu, et des centaines de tours expliqués si clairement que vous pouvez tout de suite étonner le public et faire de l'argent. Catalogue de magie et de nouveautés, 10c.

UNIVERSAL MAGIC CO
Montmorency East, - Qué



K-77-5-

Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).
162, St-Denis, Montréal.

SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de magnifiques romans et vous instruire tout en vous amusant

LISEZ

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 PAGES 5 CENTS 40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edits-proprétaires, Poirier, Bessette & Cie, 200 Blvd St-Laurent, Montréal

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques = Montreal, Can.



A Une Musicienne

Quand votre main, suivant les papillons du rêve
Et le caprice errant des grands musiciens,
Court sur le piano, s'y pose et se relève,
Et fait chanter pour nous les sons aériens ;

Quand notre âme les suit dans les pays de l'âme,
Alors, vos deux beaux yeux rayonnent plus encor,
Et vous êtes la Muse et vous n'êtes plus femme,
Et j'ose vous aimer, amant des rythmes d'or.

L'harmonie, ouragan de vie et de mystère,
Vers l'impossible azur me soulève emporté...
Pourquoi nous menez-vous si haut, si loin de terre
Et si loin du réel, si haut vers la beauté?

Et là, j'ai cru parfois, quand le clavecin tremble
Et chante, obéissant, l'amour, la vie et l'art,
Qu'au fond des mêmes cieus nos coeurs battaient ensemble
Et que nos yeux pleuraient unis dans un regard.

Hélas! pourquoi faut-il qu'il s'achève, ce charme?
... Quand le soupir final s'éteint, comme un beau jour,
Rien ne reste en mes yeux étonnés, qu'une larme;
Rien qu'un regret sans fin dans mon coeur sans amour.

Jean AICARD.



La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

à Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie.

Editeurs-Propriétaires,

206, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

Vol. 5, No 6. Montréal, Juin 1912

Le Tourisme en Mer

AVEC le mois de juin recommencent les promenades agréables sur l'eau. les chaleurs en effet commencent à se faire sentir et on les fuit comme on peut... quand on en a le loisir.

Je ne sais si les catastrophes maritimes qui viennent, par intervalles, jeter l'effroi dans l'âme des excursionnistes refroidissent le zèle de ceux-ci; je ne le pense pas, car on s'habitue à tout, surtout au danger. Ce qui peut retenir davantage à terre ceux qui feraient volontiers une promenade sur l'Océan, c'est plus souvent sans doute le prosaïque mal de mer.

À ceux-là je dirai—si ce peut être une consolation pour eux—que la plupart des êtres animés sont sujets à ce mal, c'est-à-dire les animaux aussi bien que l'homme.

Ils se comportent différemment, voilà tout!

Le cheval lui, peut en mourir tout bon-

nement; le singe est atrocement malheureux et gémit comme un enfant mais on le calme en lui donnant un oignon. Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter!

Si l'on essayait ce remède sur l'homme?

Le tigre souffre plus que tout autre animal; à peine à bord, il s'affole, ne cesse de gémir et de se frotter le ventre avec sa patte; ne le plaignons pas car c'est un fichu caractère.

Réservez plutôt nos sympathies à l'éléphant; cet animal déjà si doux le devient davantage encore malgré qu'il souffre; si l'on veut lui tâter le pouls, il tend la patte et se reconforte avec quelques bons flacons de whiskey.

Après tout, c'est peut-être un truc comme un autre de la part du rusé animal pour se faire offrir, de temps en temps une petite fête...

La girafe, par contre, paraît ignorer complètement le mal de mer; c'est sans doute à cause de la longueur de son cou; son cœur aurait trop de chemin à faire pour remonter!



Parmi les animaux qui voyagent en le plus grand nombre sur mer, on peut citer le boeuf.

Celui-là résiste à l'effet du roulis et du tangage avec un calme admirable; s'il souffre personne n'en sait rien et n'en peut rien deviner.

C'est un philosophe.

Roger Francoeur.

JUN



| <i>Dim.</i> | <i>Lund.</i> | <i>Mar.</i> | <i>Merce.</i> | <i>Jeudi</i> | <i>Vend.</i> | <i>Sam.</i> |
|-------------|--------------|-------------|---------------|--------------|--------------|-------------|
| 30 | | | | | | 1 |
| 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 |
| 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 |
| 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 |
| 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 | 29 |



LE CITADIN ET LE PRINTEMPS

Par Yan Van Heusden.

A VEZ-VOUS remarqué, ami lecteur, qu'avec l'arrivée du printemps, nous vient aussi le désir de la campagne.

Le matin, en nous rendant à la besogne, nous rencontrons des heureux qui résident au-delà des faubourgs, le veston orné d'une modeste fleur, d'un brin d'herbe et nous les envions.

Aux vitrines des marchands nous voyons des plants qui ne demandent que quelques pieds de terre, un peu de soleil et du travail, pour nous donner d'odorants bouquets.

Et le soir, au retour, lorsque nous passons dans le square ou les arbres commencent à bourgeonner, ou les moineaux piaillent avant d'aller se jucher dans leur dortoir aérien, nous pensons au jardinet, aux arbres qui pourraient entourer notre maison, au pinson qui dans ses environs égrènerait son trille d'amour.

L'eau qui rejaillit dans la vasque d'une fontaine nous remet en mémoire certaine plage, ou la vague vient en murmurant mourir sur le galet.

Et à l'arrivée on parle de ses rêves à l'épouse, aux enfants. On décrit la maisonnette cachée dans un fouillis de verdure, le jardin ou légumes et fleurs se livrent à une débauche de croissance. Les arbres fruitiers qui fourniront le dessert.

Le poulailler où chaque matin on irait chercher des oeufs bien frais. Les soirées passées sur la galerie, respirant à pleins poumons l'air embaumé par les grands bois ou la mer.

Le lendemain on en reparle, on recommence le surlendemain et un beau jour on se décide. Commence alors la chasse au logis champêtre, on s'informe un peu partout, on lit les annonces des journaux, ont fait vingt voyages inutiles, puis on trouve... une vieille ferme délabrée, l'objet de nos rêves.

Arrive la corvée du déménagement. C'est à regret que l'on voit se dégarnir des chambres où se sont écoulées bien des heures gaies ou tristes, pleines de souvenirs. On souffre aussi de voir ses pauvres meubles brutalisés par messieurs les déménageurs qui râpent les vernis, écorcent les sculptures, brisent les vitres, défoncent les toiles. Mais enfin, on vient à bout de tout mettre dans les fourgons qui s'en vont en secouant vos pénates de façon à croire qu'à l'arrivée il n'y aura que des morceaux.

Une dernière fois on passe l'inspection du logis que l'on quitte. C'est avec un grand serrement de coeur qu'on revoit la chambre où le premier-né a ouvert ses yeux à la lumière, où son premier sourire a éelos. La chambre où le petit être qui

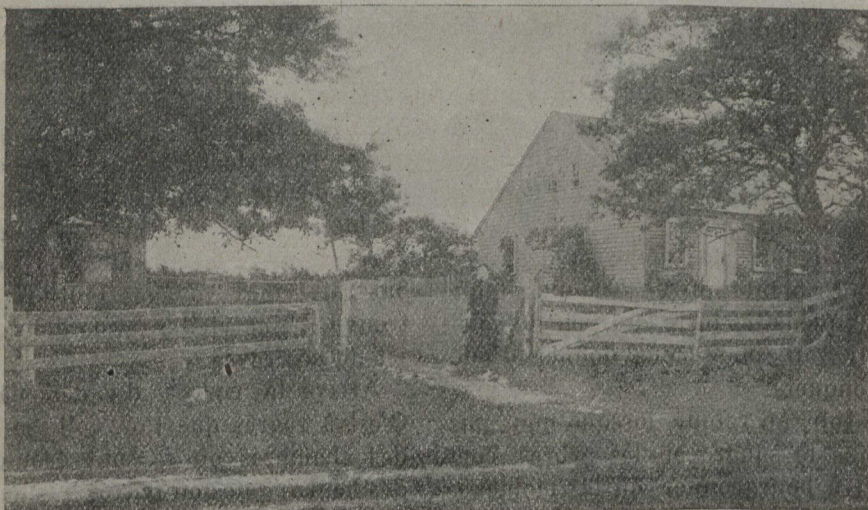
tenait une si grande place dans votre vie est parti à tout jamais.

Ensuite, vous allez à votre cabinet de travail, là où vous avez passé tant d'heures à creuser votre esprit et votre mémoire, ou vous avez noirci tant de papier pour pouvoir donner la becquée à ceux qui l'attendaient de vous.

Et, lorsque vous fermez la porte, l'écho vous renvoie un bruit sourd qui fait frissonner tout votre être. C'est comme si

Finalement, on arrive à la station rustique où nous attend un fermier avec la voiture qui doit vous transporter chez vous. Vous arrivez poudreux, fatigués mais joyeux devant la vieille ferme, dont l'ex-proprétaire dort, là-bas dans ce champ de repos que l'on ne voit qu'à travers les branches.

Tout est un peu délabré, les clôtures penchent, les murs manquent de peinture, le jardin et la cour sont envahis par



Une vieille ferme...

vous emprisonniez à jamais un passé de vingt ans.



Mais vous voilà avec votre petite famille roulant à toute vapeur vers la nouvelle demeure. Les enfants qui regardent par les portières ne se tiennent pas de joie, ce sont des cris, des exclamations à propos d'une nappe d'eau que l'on passe, d'un coin de bois, d'une vache au pâturage, d'un cultivateur qui suit sa charrue.

les mauvaises herbes, les arbres croissent à la diable, mais on est content, car tout cela vous a un air de confort, de "chez soi", tout cela est si calme, si simple, si imposant, que l'on oublie la fatigue des derniers jours, les ennuis, les petites misères.

Pendant que les enfants s'amuse autour de la pompe vermoulue, on entre dans la maison avec la maman. Vos meubles sont entassés sans ordre dans les chambres basses, aux plafonds ornés de solivaux, mais cela ne vous décourage pas.

Comme de grands enfants vous parcourrez ensemble la demeure de vos rêves. Vous en faites la division. Ici sera la chambre de Gaston, là dormira Jeanne. Cette mansarde aux fenêtres balayées par les branches d'un orme séculaire sera le cabinet de monsieur. Le salon sera ici, la chambre à manger là. On discute un peu, mais on s'entend toujours, parce qu'on s'incline devant le désir de l'épouse.

Profitant des derniers rayons du jour, on monte le poêle, on installe quelques lits, on accroche l'horloge souvenir des aïeux. La nuit tombée on prend le premier repas, repas de bivac, assis, l'un sur une chaise, l'autre sur une caisse, les petits un peu partout.

Puis, les yeux des tout petits se ferment, le bonhomme sommeil y a jeté du sable. On les couche avec précaution pendant qu'ils rêvent aux plaisirs du lendemain.



Lorsqu'on n'est plus que deux on transporte les grandes bercées sur la galerie. Vous allumez votre pipe, votre compagne se met à vos côtés, et, pendant de longues heures, vous écoutez le bruissement du vent dans les feuilles, les adieux au jour d'un chantre ailé.

Vous n'entrecoupez ce silence que par de rares paroles, la campagne vous empoigne, fait revivre en vous des souvenirs datant de bien loin, évoque à vos yeux des êtres et des choses disparues pour toujours.

Puis, vous entrez, alanguis par ce printemps dont les effluves montent à vos cerveaux comme un vin capiteux. Couché

dans votre lit vous écoutez le tic-tac monotone de la vieille horloge qui a mesuré le temps pour ce vieux grand-père qui vous attend là-haut. Vous pensez à lui parce que vous pensez à une autre demeure où vous alliez passer vos vacances au temps où vous aviez encore toutes vos illusions, vos espérances, vos cheveux et vos dents.

Lorsque vous vous réveillez le lendemain matin, le soleil et les claironnades du coq de la ferme voisine vous saluent. Vous vous levez sans déranger votre compagne et vous allez faire une tournée d'inspection sur "votre bien". Vous comptez les arbres, dressez le plan du jardin, remarquez les endroits où la clôture a besoin de réparations. Vous choisissez la place du poulailler, du potager, du coin où vous ne cultiverez que des fleurs.

Vous retournez à la maison pour y retrouver la ménagère préparant le déjeuner et les marmots bien éveillés qui ont grande hâte de s'habiller pour aller en voyage d'exploration à travers ce petit monde inconnu qu'ils veulent connaître au plus vite.

Puis, en attendant le bidet et la voiture qui plus tard vous transporteront quotidiennement à la station, vous embrassez votre nichée et d'un pas léger vous suivez la route ombragée, humant l'air frais et l'odeur s'émanant de quelques pommiers sauvages qui ouvrent leurs premières fleurs au soleil printannier.

En arrivant à la ville vous trouvez tout morne et noir; vous comptez les minutes qui vous séparent du retour. Votre vie est là-bas...

Nous en reparlerons.



Les Policemen dans tous les Pays

par Louis Roland



L'article 16 du code des délits et peines, établi en France le 3 brumaire, an IV définit ainsi le rôle de la police :

“La police est instituée pour maintenir l'ordre public, la liberté, la propriété, la sûreté individuelle.

“Son caractère principal est la vigilance. La Société, considérée en masse, est l'objet de sa sollicitude.”

Cette définition est exacte et peut s'appliquer à un pays comme à l'autre et l'on peut ajouter que, n'importe en quelle contrée il est parfois pénible à remplir ; dans certaines même, il est antipathique au public.

Pourquoi ?

Parce que probablement et par une grossière erreur, on rattache à la police les services d'espions organisés par les puissances que l'on considère comme une sorte de police secrète.

Puis, par extension, on a rabaissé le tout au niveau des vulgaires “mouchards” qui passent le plus clair de leur temps à espionner les faits et gestes de leurs voisins.



Allemagne



France

Il y a là, je le répète, une grossière erreur : autant les ‘mouchards’ sont méprisables, autant les policiers méritent l'estime universelle.

Le même public, d'ailleurs, avec cette charmante inconséquence qui est comme sa qualité maîtresse, fredonne gaiement que “les agents sont des braves gens... qui se balladent tout le temps”.



Ces braves agents, qui se balladent par tous les temps et à toute heure du jour ou de la nuit constituent un corps d'élite absolument indispensable à la sécurité des villes surtout.

Les faits divers des journaux sont là pour nous prouver que leurs fonctions ne sont pas toujours agréables et nécessitent, au contraire, avec une énergie musculaire suffisante, une dose de courage que tout le monde ne possède pas.

Dans cet article, nous passerons rapidement en revue les principaux types d'agents—ou policemen—du monde entier. Qu'ils soient anglais ou allemands, de l'Espagne ou du Japon, du Nord ou du Sud, nous sommes heureux de les rencontrer lorsque nous voyageons comme il nous

Les Policemen dans tous les pays

fait plaisir d'écrire, en leur faveur, ces lignes qu'ils pourront considérer comme un juste hommage rendu à leurs utiles fonctions.



En France, l'agent de police est décoré des noms les plus bizarres, mais c'est un bon enfant, il ne s'en soucie guère!

On désigne communément, là-bas, la police sous le nom de "la rousse", et l'agent lui-même est gratifié des synonymes de: flic, sergot, quart-d'oeil, etc.

Certains gaillards, encore moins polis, et appartenant communément au joli monde des apaches, emploient même un terme peu académique, ils lui donnent le nom de ce doux ruminant qui regarde d'un oeil étonné passer les trains dans les vertes prairies... N'insistons pas!



Russie



Angleterre

En réalité, l'agent de police ou sergent de ville parisien est serviable, ponctuel et dévoué; il ne faut pas s'en faire une idée d'après les gravures des publications humoristiques françaises, elle serait fautive car, en ce pays plus que partout ailleurs on

aime à "blaguer" l'autorité. Gravures ou chansons qui montrent le commissaire aux prises avec Pierrot et rossé par ce dernier sont toujours assurées d'un franc succès de rire.

A côté de ces publications existe le livre d'or de la police; il est couvert de bien des noms appartenant à ceux qui sont morts victimes de leur devoir. Ce livre est le seul qui présente l'agent dont il s'agit sous son vrai jour.



L'agent de ville allemand a peut-être moins de vivacité, mais comme l'autre—comme tous d'ailleurs—il est esclave de la consigne et sait la faire respecter.

Il porte un costume assez sobre; une tunique sans ceinture et un pantalon gris-bleu, un casque de cuir bouilli avec jugulaire et armes de la ville en nickel.



Etats-Unis



Suède

En Russie, ce sont de solides gaillards; leur équipement comprend un revolver, plus un grand sabre, de grandes bottes et l'hiver, un grand manteau.

Le costume est noir avec parements jaunes ou rouges.

Cet agent est toujours d'une politesse exquise... sauf, bien entendu, avec les malfaiteurs; il leur fait alors voir qu'il est de taille à lutter avec avantage avec eux.

Le policeman anglais est, en Europe, le type le plus connu d'agent de police; nombreux sont les livres où figure en bonne place le "bobby" londonien.

"Bobby" est le surnom que les anglais donnent à leurs agents.

Ce policeman est très apprécié de l'étranger qui débarque à Londres car il connaît souvent plusieurs langues et presque toujours le français; il donne avec obligeance nombre de renseignements utiles et pratiques.

Il tient dans ses mains le fameux bâton magique, semblable à celui de nos policiers montréalais et avec lequel il lui suffit de toucher l'épaule de celui qu'il veut arrêter.

Rarement le délinquant résistera car la foule est toujours prête, à Londres, à prêter main-forte à l'agent, et ceci est très bien.



En Autriche, l'agent viennois n'a rien d'extraordinaire sinon que son sabre est encore plus grand que celui de l'allemand ou du russe...

Passons à Madrid, en Espagne; nous sommes au pays du soleil, des toréadors et d'une classe de gens qui donnent, paraît-il, du fil à retordre à la police.

Comme celle de son confrère parisien,

la mission du "Guardia Civile" de Madrid n'est pas une sinécure et il s'en tire également avec honneur.

Le costume est simple mais quand même assez élégant.



En Suède, l'agent de police a un assez bon aspect. Son costume ressemble un peu à celui de ses collègues d'Allemagne et d'Autriche, avec cette différence que la tunique est plus longue.

Dame! en Suède il ne fait pas toujours très chaud!

Un peu plus bas, c'est la Belgique. L'agent bruxellois est le type du "sergot" bon enfant et c'est toujours un plaisir de s'adresser à lui.

Sans vouloir blesser les confrères des autres pays, il faut avouer que le Bruxellois est peut-être le mieux tenu.

Il prend un soin extrême de son costume qu'il paye, d'ailleurs, sur ses propres deniers et c'est avec terreur qu'il voit s'approcher un voleur ou un assassin.

Ne croyez pas qu'il craint pour lui, non, car il est très brave, mais il redoute les accrocs à son vêtement.



Pour achever la revue des agents européens, il nous reste encore à citer, parmi les plus intéressants le Roumain qui a, ma foi, fort bonne tournure avec ses bottes, son manteau à pélerine et ses armes.

Son allure fière et dégagée lui sied à merveille; on voit que c'est un homme ayant conscience de sa valeur.

Vient encore le superbe garde-suisse qui veille dans les couloirs du Vatican, à Rome. Celui-ci, à vrai dire, n'est pas un agent de police, puisqu'il n'a pas d'ordre

Les Policemen dans tous les pays



Espagne

à maintenir ni de voleurs à arrêter, c'est plutôt un meuble vivant et décoratif, quelque chose comme les gardes républicains à Paris lorsqu'ils sont plantés, tels que des statues de pierre, sur les marches du grand escalier de l'Opéra.



Pénétrons ensuite au Japon ; ce pays dont on parle tant, surtout depuis quelques années, présente un type intéressant à connaître et tout nouveau pour le lecteur.

L'agent japonais est habillé tout de blanc ; il porte une casquette également blanche avec un couvre-nuque en toile ; il a l'air aussi peu farouche qu'un mont-réalais en partie de plaisir au bord de



Japon

la mer pendant la bonne saison.

Ne vous y fiez pas cependant ; vous savez que les japonais excellent à pratiquer le "jiu-jitsu", le "j'y suis d'sus", comme disent quelques-uns par plaisanterie ; avec son air de ne pas y toucher, le sujet du Mikado... vous rompra les os...

Parmi les policemen peu connus, on peut encore ranger le "bobby" du Sud-Africain.

Bien moins représentatif que son collègue londonien, il inspire également moins de sympathie ; il est vrai que le public auquel il a affaire n'est plus le même.

Quand aux deux hommes armés de fusils que nous représentons, ils sont vraiment pittoresques dans leur exotisme et offrent, entre eux, un singulier contraste.

Le premier, un agent des Straits Settlements anglais est une sorte de zouave guêtré de blanc et à la mine fort



Roumanie



Belgique

guerrière; il donne l'impression d'un soldat très exercé, très entraîné et très civilisé.

L'autre est un naturel des îles Fidji (archipel anglais de l'Océanie); c'est un véritable sauvage que ses maîtres d'Europe ont affublé d'une tunique et gratifié d'un revolver et d'un fusil. Le gaillard a bien vite appris le maniement des deux



Malaisie



Garde du Vatican



Autriche



Afrique du Sud

armes et il ne ferait pas bon lui servir de cible.

Quant à sa coiffure, elle est toute simple: sa chevelure seule lui en sert. c'est autant d'économie!



Sur le continent américain, le policeman a un peu de meilleur aspect que le



Iles Fidji

Les Policemen dans tous les pays

précédent. Il est suffisamment connu de nos lecteurs pour qu'une longue description en soit inutile, surtout celui de Montréal. Vêtu un peu comme celui d'Angleterre ou des Etats-Unis, le policeman montréalais est un homme solidement charpenté et musclé; il est également très complaisant lorsqu'on s'adresse à lui pour un renseignement quelconque.

A New-York, c'est un brave homme à l'allure simple et très peu militaire; comme celui de Londres et de Montréal, il est muni d'un bâton dont il se sert pour donner à ses collègues le signal d'alarme.

Sa tâche lui est, du reste, facilitée par la disposition régulière des rues de la

ville et leur éclairage suffisant la nuit ce qui permet plus facilement d'apercevoir le voleur qui s'enfuit.



Voici bien des genres différents de policiers qui ont défilé dans ce rapide exposé; ils appartiennent aux pays du monde les plus éloignés les uns des autres et leur existence est bien différente.

Il était donc intéressant de les grouper tous dans un même article sans lequel ils ne se fussent, sans doute, jamais rencontrés.





Les plaisirs de juin

D'OU VIENNENT LES ODEURS SUAVES

Par Nemo

QUE l'industrie moderne ait réussi, grâce aux moyens de tous genres dont elle dispose, à capter les envoies odeurs de nos roses, de nos ajssmins et des mille variétés de notre flore, cela n'a rien qui puisse surprendre. Et il semble même qu'il soit dans l'ordre naturel des choses qu'un agréable parfum s'exhale de fleurs gracieuses et que l'ingéniosité de nos chimistes se soit exercée à retenir leur fugitive haleine.

Mais que l'on ait réalisé ce prodige de transformer en arôme la puanteur elle-même, que l'on soit parvenu à extraire une fine essence d'une glande animale, d'aspect peu engageant, et que, de la muco-lagineuse et fétide sécrétion de la civette, on ait fait jaillir ces embaumants effluves, ces suaves senteurs qui flattent notre odorat et qui grisent notre cerveau, cela ne tient-il pas du miracle ?

C'est cependant à ce petit mammifère d'Afrique, qu'on appelle civette ou zibeth, que nous devons, on peut le dire, la base des parfums du commerce, tant est pénétrante et persistante l'odorante matière qu'il produit.

Sous la queue des civettes, la nature a placé une poche dont le volume, quand elle est pleine, est celui d'un œuf de pinson ; et dans cette glande se trouve une sorte de pommade, qui est un composé d'élaïne, d'ammoniaque, de stéarine, de mucus et d'huile. La couleur de ce mélange, quand on le recueille, est blanche, ti-

rant un peu sur le jaune ; mais, sous l'action des influences atmosphériques, elle ne tarde pas à devenir brune et c'est alors surtout que la civette dégage tout son parfum, si l'on peut appeler ainsi la forte et tenace odeur que répand cette axonge.

L'Abyssinie est le lieu d'élection des civettes. C'est là où elles se trouvent en plus grand nombre et cela s'explique par la température relativement peu élevée de son climat. Les civettes sont, en effet, pourvues d'une épaisse fourrure et l'on ne peut mieux les comparer qu'aux martres et aux belettes de nos pays.

Mais comment recueille-t-on le muse qu'elles secrètent ? Comment peut-on chasser, non pour les tuer mais pour les prendre, ces petits carnassiers qui ne sortent que la nuit et qui sont doués d'une force et d'une agilité peu communes ?

On peut affirmer, en règle générale, qu'il est extrêmement rare que les Abyssins puissent s'emparer des animaux adultes de cette espèce et c'est par la ruse — et au bout de combien de veilles inutiles ! — qu'ils réussissent à capturer les toutes jeunes civettes qui s'aventurent, le soir, dans les rochers où, à plat ventre, les Abyssins les guettent.

Dès qu'un Ethiopien aperçoit l'une d'elles, il s'efforce de se dissimuler dans l'ombre d'une roche et quand la civette passe à sa portée, il déploie sa "chamma" c'est-à-dire la toge de cretonne à large empiècement rouge dont il se recouvre, et

la lance à la volée sur l'animal qui s'empêtre dans ses plis et qu'il n'a plus qu'à rouler dans son ample tunique pour l'étrouper. C'est alors qu'il peut saisir la civette par les reins, afin de se garer des morsures cruelles que lui ferait la petite bête, car elle possède des dents fort acérées et une mâchoire déjà puissante.

Cette conquête est beaucoup moins aisée qu'il me semble, car, ce qui importe, c'est d'attraper l'animal vivant sans le blesser et les pièges les mieux conditionnés ne rempliraient peut-être pas cet office, sauf la ratière. Mais la ratière est en-



La Civette

core inconnue au pays de Ménélik ! Un assez grand nombre d'Abyssins chassent donc la civette, qu'ils mettent en cage, et dont ils recueillent, deux ou trois fois par semaine, le parfum, à l'aide d'une petite spatule de bois.

La prison où est enfermée chaque civette doit être des plus étroites, afin que son hôte ne puisse pas se retourner et, pour faire la singulière récolte dont nous venons de parler, on entr'ouvre la cage par derrière afin de pouvoir râcler, dans la poche où elle s'est amassée, la précieuse pommade.

Pour en hâter la sécrétion, les sujets du

Négus se sont aperçus qu'il suffisait d'agacer la civette et de lui donner une nourriture abondante, surtout de la viande crue, qui est, du reste, le mets préféré des Abyssins eux-mêmes. Plus la civette se remue, sautille, s'agite, plus son parfum s'exhale et l'on tire un tel revenu de sa production que les Ethiopiens mélangent même sa sueur et, quand elle vient à mourir, son sang, à sa sécrétion naturelle.

Il est extrêmement difficile aux marchands indiens qui achètent aux indigènes cette pâte étrange de découvrir la fraude vénielle à laquelle se livrent les chasseurs et les éleveurs de civettes, et au fond cela n'a pas grande importance, tellement tout ce qui vient d'une civette est imprégné de son odeur spéciale.

A Harrar, l'achat et la vente de la civette sont une des branches principales du commerce des "Banians", et il n'est pas rare qu'un de ces négociants ait chez lui pour vingt ou trente mille francs de cette matière, dont le kilogramme atteint un prix fabuleux.

On peut dire que lorsqu'on pénètre dans le réduit où est enfermée la civette—car le nom du produit est le même que celui de l'animal qui le procure—on est littéralement indisposé, suffoqué, par son exhalaison. Et il n'y a qu'un mot pour exprimer l'expression que l'on éprouve : c'est une véritable infection !

Et pourtant, cette substance constitue la base des parfums, le corps, si l'on veut, des suaves extraits qui embaument les ruches, les mouchoirs ou les nuques des élégantes et des raffinées.

Se doutaient-elles que ces délicates odeurs avaient une origine aussi réaliste et dont l'originalité spéciale les fera, peut-être sourire?...

ROMAN COMPLET

Lumière de Mort

Par Paul West et William Johnston

(Adapté de l'Anglais par E. Pierre Lugnet)

I

MANQUANT... UN PROFESSEUR!

Josiah Hopkins, professeur de chimie au collège mixte de Graydon, sorti de chez lui, après avoir dit au revoir à sa femme, exactement à 8 heures 41 minutes, le matin du lundi 18 mai 1908, pour se rendre à son laboratoire situé dans les bâtiments du collège, portait sous son bras le petit sac noir contenant son lunch et les papiers de classe, qu'il transportait chaque jour de cours depuis dix-huit ans passés.

Il se rendit directement à son laboratoire où il reçut, et fit ses diverses classes sans que rien d'insolite se remarquât dans sa façon d'être, tour à tour distrait, vigilant, didactique, tolérant, brusque, affable; traits contradictoires qui n'auraient soulevé de commentaires que par l'absence de l'un d'eux ou de tous.

Le dernier cours du jour étant terminé,

le professeur Hopkins se retira dans la petite pièce attenante au grand laboratoire, dans laquelle il procédait à ses expériences privées, laissant le soin de ranger les appareils et les papiers à son préparateur, une jeune fille nommée Ernesta Frost, ancienne du collège.

Dans tous ses détails, le jour fut donc la répétition de chacune des journées précédentes de la vie du professeur Hopkins depuis son entrée à Graydon; mais l'implacable identité cessa à ce moment, marquant le 18 mai comme un jour digne de demeurer dans l'histoire du petit collège.

Rien ne transpira jusqu'au mardi matin. Quand les élèves du premier cours de chimie se rendirent au laboratoire à 9 heures, la porte en était fermée.

Fait inusité, inattendu; Ernesta Frost aurait dû être là déjà pour tout préparer en vue des cours du jour.

Sur la porte fermée une note, dont l'écriture griffonnée n'avait aucun point de ressemblance avec la calligraphie du professeur Hopkins, avait été clouée. Cette note disait que le professeur avait été ap-

pelé au loin, tout à fait inopinément.

Ceux qui ne connaissent pas le professeur Hopkins auront peine à concevoir l'étonnement soulevée par cette simple annonce. Jamais, dans le cours de sa carrière le professeur n'avait manqué un jour de classe. Qu'il ne s'attendit pas à s'absenter découlait clairement du soin avec lequel il avait fixé le travail au cours de l'après-midi précédent.

Quelle affaire avait pu le forcer à s'éloigner si précipitamment? Ce devait être une chose absolument inattendue sans quoi il aurait parlé à quelqu'un... L'avait-il fait? Peut-être à Ernesta Frost?

Un étudiant se souvint d'avoir vu le professeur et Ernesta dans le laboratoire alors qu'il y revenait au crépuscule, le dos tourné à la porte, dans un coin éloigné de la pièce, examinant des papiers. Ils n'avaient remarqué ni son entrée, ni sa sortie.

Si à cette heure le professeur Hopkins connaissait les circonstances nécessitant son départ, sans doute en avait-il fait part à Ernesta... Oui, elle éclaircirait certainement la chose.

Le doyen, en voyant la foule des élèves grossir de minute en minute à la porte du laboratoire, vint lui-même en savoir la cause. On lui montra la porte fermée et la note griffonnée, devant le contenu de laquelle il ne fit aucune tentative pour cacher sa surprise.

Le professeur Hopkins absent?... et il n'avait pas été informé du fait!

Le professeur Snyder passait au même moment. Le doyen espéra obtenir de lui une explication quelconque. Le professeur Hopkins lui avait-il parlé de son départ?... Non!... Le professeur Snyder se hâta de regagner son bureau, tandis que les professeurs Fischer et Rice entraient dans le hall.

Quand le doyen les arrêta à leur tour pour leur demander s'ils avaient connaissance du mystérieux départ du professeur Hopkins, ils secouèrent la tête en se regardant l'un l'autre d'une façon étrange.

Le jeune professeur Graydon fut le dernier interrogé.

—Non, Monsieur, répondit-il, le professeur Hopkins ne m'a rien dit. Avez-vous demandé... c'est-à-dire... peut-être le professeur Rice ou... ou le docteur Fischer sauraient-ils.

—Je leur ai demandé, dit le doyen, ils ne savent rien. Mais croyez-vous qu'ils aient connaissance de quelque chose?

Le professeur Graydon balbutia une réponse inintelligible, et s'éloigna, la tête baissée.

—Bizarre, excessivement bizarre! pensa le doyen.

Entre temps, un messenger avait été dépêché à la demeure d'Hopkins. Il revint en disant que, bien qu'il eût sonné plusieurs fois, et qu'il fût certain d'avoir vu Mrs Hopkins à travers les rideaux, il n'avait pu obtenir de réponse.

Un autre messenger courut à la maison habitée par Ernesta Frost.

Le doyen après avoir éloigné tous les élèves, restait seul à l'attendre à la porte du laboratoire; la surprise, la dignité blessée, la colère se partageaient son coeur, à l'idée qu'un professeur s'était permis de s'absenter aussi mystérieusement en laissant pour toute excuse une note clouée sur la porte! Quelles que fussent les circonstances, il aurait toujours dû écrire un mot à son doyen pour prendre congé et lui expliquer le cas!

Tout à coup, le Doyen fut frappé de cette pensée que la note n'était pas de l'écriture du professeur Hopkins. Il l'examina de plus près. Non, il ne pouvait y avoir d'erreur, il connaissait trop bien

l'écriture du professeur pour se tromper.

Qui avait écrit la note, en ce cas ?

Le Doyen poussa une exclamation. Ces caractères griffonnés, pressés, tracés par une main impatiente... oui... non... oui ! C'était l'écriture du professeur de grec Snyder !

Cependant, s'il avait écrit la note, Snyder devait avoir connaissance du départ d'Hopkins !... Or, il l'avait nié.

Qu'est-ce que cela voulait dire, et pourquoi Gordon avait-il suggéré que Snyder pouvait savoir ?

Le Doyen tournant vivement sur ses talons dans l'intention de mettre Snyder au pied du mur, se trouva face à face avec un étranger de haute taille, aux grosses moustaches, à la mâchoire carrée, aux yeux d'un bleu d'acier, qui le regardait sans aucun embarras, malgré la stupéfaction qu'avait causée sa venue silencieuse.

—Excusez-moi, Monsieur, dit l'étranger avec calme. Etes-vous le professeur Hopkins ?

—Non... désirez-vous le voir ?

—Oui. Pouvez-vous me dire où je le trouverai ?

Le Doyen allait s'écrier :

—C'est exactement ce que je voudrais savoir ! mais il se contenta de dire :

—Le professeur Hopkins est... il a été appelé au loin inopinément.

—Hors de la ville !

—Eh... oui... hors de la ville... est-ce... puis-je... est-ce une affaire personnelle ?

—Oui, dit l'étranger. Je désirais le voir au sujet de quelques livres qu'il avait l'intention d'acheter. Si vous pouvez me dire quand il reviendra...

—Non, répondit le Doyen s'efforçant de cacher son embarras. Non, je ne peux vous le dire... exactement !

—Peut-être quelqu'un le sait-il ?

—Eh bien... je ne... Puis avec une idée subite : Vous pouvez demander au professeur Snyder.

—Snyder ? répéta l'étranger. Où est-il ?

Pour indiquer le bureau du professeur Snyder, le Doyen quitta le renfoncement fait par la porte du laboratoire, s'avança de quelques pas et désigna le bas du hall.

L'étranger le remercia en exprimant l'espoir de ne pas l'avoir trop dérangé et descendit le hall. Le Doyen revint alors à la porte du laboratoire et leva la main pour détacher la note qu'il voulait comparer avec les spécimens de l'écriture de Snyder qu'il avait en sa possession.

La main resta en l'air, les doigts étendus et raidis dans un geste de stupéfaction... La note n'était plus là !

Tandis qu'il restait les yeux rivés à la porte, des pas s'approchèrent rapidement. Le messenger revenait de chez Ernesta Frost. D'une voix haletante, il s'écria :

—Ernesta... pas là !... son lit n'est pas défait... partie !

Une rougeur apoplectique envahit le visage du Doyen ; il chancela. Le sentiment de sa responsabilité, devant l'événement gros de conséquences, l'épouvantait. Le scandale devait être étouffé, pour le présent, au moins.

Il saisit l'étudiant pantelant, par le poignet, et le traîna le long du hall vers son bureau.

Une fois dans la pièce, il ferma la porte, puis tomba sans voix dans son fauteuil.

II

CE QUE DECOUVRE MRS HOPKINS

Les Hopkins vivaient dans une vieille maison cachée parmi les arbres dans la

grande rue de Graydon.

C'était une famille méthodique; tous les matins, à huit heures, Mrs Hopkins posait le déjeuner de son mari devant lui; à 8 heures 41 minutes, tous les jours de collège, il quittait la maison. Dans l'après-midi, quand ses classes étaient finies, le professeur passait quelque temps dans son laboratoire à faire des expériences dont le résultat était consigné de temps en temps dans diverses revues scientifiques aussi honorables qu'abstraites.

Le soir, après souper, il se retirait dans son bureau et pâlisait, avant dans la nuit, sur des livres de chimie, de métallurgie et de minéralogie.

Il était généralement connu que Mrs Hopkins ne sympathisait nullement avec la vie intellectuelle de son mari, mais leur vie conjugale était parfaitement heureuse.

Tous les matins, avant le lever du professeur Mrs Hopkins brossait ses vêtements et lui préparait un faux col propre. Le mercredi et le dimanche elle mettait des boutons à une nouvelle chemise. Ces devoirs étaient considérés par elle comme sa mission terrestre, et elle en jouissait aussi pleinement que le professeur jouissait de ses expériences scientifiques.

Chaque mois son mari lui donnait des appointements; elle gardait ce dont elle avait besoin pour les dépenses courantes et déposait le reste à la banque de la Ville.

Le ménage ne fréquentait personne en dehors des collègues du professeur et de leurs femmes et n'allait nulle part, sauf, à de rares exceptions, chez ces derniers.

Mais un nuage s'était formé dans leur petit ciel, visible seulement pour les yeux de Mrs Hopkins. Pendant le mois précédant l'étrange disparition du professeur, elle avait remarqué une particularité dans

les actions de ce dernier. Une nuit, alors qu'il était resté debout plus tard que d'habitude, il avait parlé, en dormant d'un sommeil agité.

Mrs Hopkins croyant à un accès de fièvre, abreuva le professeur pendant quelques jours de tisanes et de quinine, mais comme ces remèdes restaient sans effet, elle conclut à un surmenage nerveux et soupira en pensant que son mari ne voudrait pas prendre de repos.

Les habitudes du professeur devinrent alors de plus en plus irrégulières. Il s'attarda de plus en plus chaque soir; manqua fréquemment les repas, et même, à deux ou trois reprises, ne revint pas du collège pour souper. Irrité des reproches de sa femme, il en profita pour retourner le soir à son laboratoire et y rester jusqu'à minuit, donnant pour prétexte qu'il procédait à une importante série d'expériences pour lesquelles il n'avait pas une minute dans la journée.

Un homme qui, en 18 ans de mariage, n'a jamais été surpris par sa femme en flagrant délit de mensonge, peut lui dire tout ce qu'il veut avec la certitude d'être cru. Des années de bonne conduite placent un mari sur un piédestal que les pires apparences ne peuvent ébranler.

Cependant aucun piédestal n'est assis sur des fondations assez solides pour résister à la terrible force du commérage féminin!

Un après-midi, la femme du professeur Snyder vint voir Mrs Hopkins. Toute la gamme des conversations habituelles parcourue, les dix-neuf familles de la faculté mises sur le tapis, Mrs Snyder restait toujours.

—Le professeur Hopkins ne paraît pas bien depuis quelque temps! avança-t-elle enfin après un arrêt dans la conversation.

Etant donnée la durée de la visite, Mrs

Hopkins s'attendait à ce qu'elle eût un but spécial. Instinctivement, elle sentit le moment décisif arrivé, mais fut suffisamment circonspecte pour ne pas manifester d'intérêt excessif, et répondit avec indifférence :

—Je n'ai pas remarqué. Peut-être travaille-t-il trop? mais il ne veut pas m'écouter!

Tout d'abord, Mrs Snyder ne répondit pas; un sourire dédaigneux ourlait sa lèvre tandis qu'elle se dirigeait vers la porte. Prête à franchir le seuil elle se retourna et dit résolument :

—Oui, nous savons tous comment il travaille... Il passe la plupart de ses soirées à son laboratoire, n'est-ce pas?

—Oui, répondit la confiante Mrs Hopkins. Il fait d'importantes expériences.

—Oh! je le comprends ainsi!... Très importantes!... très scientifiques! Elle s'arrêta pour guetter l'effet de ces paroles et se réjouit de voir tressaillir sa victime. Alors elle ajouta: Et très intéressantes, je crois!... En tous cas, je pense qu'elles vous intéresseraient particulièrement.

—Je ne comprends pas.

—Je veux dire... je vous parle en amie... qu'à votre place je voudrais savoir en quoi consistent ces expériences, et qui passe les soirées avec le professeur tandis qu'il les fait!

Avant que la pauvre femme pût prendre la défense de son mari, Mrs Snyder, la flèche du Parthe envoyée, était partie, la laissant face à face avec une situation absolument nouvelle pour elle.

Tout d'abord, elle fut amusée à l'idée absurde de Josiah Hopkins coupable de trahison; ensuite elle s'indigna que Mrs Snyder ait osé faire une pareille insinuation. Si le professeur Hopkins était arrivé à ce moment, il aurait rassuré sa femme

et le troisième sentiment ne serait jamais né. Mais hélas! il ne vint pas.

Sa conduite singulière durant les dernières semaines; son absence de chaque soir, sa distraction, son irritabilité donnaient à réfléchir. Jamais ses expériences scientifiques ne l'avaient affecté à ce point. Il devait se passer quelque chose de répréhensible!

La pauvre créature lutta bravement pour chasser de son esprit ces pensées troublantes. Elle préparera le souper et décréta, tout en vaquant à ses occupations domestiques, que Mrs Snyder était une cancanière et une mauvaise langue.

Penser que Josiah, son pauvre Josiah si patient, si doux, pouvait être coupable de... Peuh! Néanmoins, elle résolut de le surveiller de près.

Ceci se passait le samedi 16 mai, trois jours avant les événements que nous avons racontés précédemment. Le professeur revenait ordinairement de bonne heure ce jour-là; mais l'après-midi passa, six heures, l'heure du souper sonna, il n'était pas rentré!

Quand il arriva enfin, ce fut un homme extrêmement agité. Il parla à peine à sa femme, ne fit nulle attention aux enfants durant tout le repas, et quand il fut délivré, il se rendit directement à son bureau où il resta longtemps après que sa femme se fut retirée.

Le dimanche matin, le professeur accompagna sa famille à l'église, en proie à la même distraction, sachant à peine où il était. Dans l'après-midi, il prit son chapeau en disant qu'il devait aller à son laboratoire, et, bien qu'il fût de retour pour l'heure du thé, son attitude ne différa nullement de celle des jours précédents.

La nuit, quand il fut profondément endormi, Mrs Hopkins se glissa avec pré-

caution hors de sa couche, prit une bougie, sortit de la chambre, ferma soigneusement la porte derrière elle, descendit doucement l'escalier et pénétra dans le cabinet du professeur. Là, elle poussa un léger cri de satisfaction en apercevant sur la table le sac noir qui renfermait ses papiers. Bien qu'elle y plaçât six fois par semaine le lunch de son mari, elle n'avait jamais eu la curiosité d'en examiner le contenu.

Elle ouvrit donc le sac, procéda à une inspection minutieuse et en sortit quelques feuillets de papier écolier, soigneusement pliés, qu'elle reconnut pour des compositions d'élèves, et qu'elle mit de côté comme ne présentant aucun intérêt, et de nombreux bouts de papiers plus petits couverts de formules chimiques.

Quoique familiarisée avec ces formules pour la forme, sinon pour le fond, elle les étudia une à une. Enfin, comme on trouve toujours ce qu'on redoute, les recherches de Mrs Hopkins furent couronnées de succès.

Sans vouloir en croire ses yeux, elle tint sous la lumière tremblotante une feuille sur laquelle elle lut ces mots :

“Samedi.

“Cher professeur Hopkins,

“Je suis prête à aller où vous voulez.
“Ne craignez pas que je laisse soupçonner vos projets à qui que ce soit. Vous pouvez compter absolument sur moi.

“Ernesta.”

Foudroyée par sa découverte, Mrs Hopkins chancela, culbutant la table et la bougie qui roula à terre et s'éteignit.

Alors, dans l'ombre, elle chercha la porte en tâtonnant, remonta l'escalier et se glissa sans bruit dans son lit.

III

PHILIPPE SULLIVAN DETECTIVE

Il n'existait sans doute pas, dans tout Graydon, dix personnes qui n'eussent pu éclairer Mrs Hopkins quant à l'identité d'Ernesta. Tous les élèves, depuis le champion du football jusqu'à l'étudiant le plus éminent, étaient connus de 75 % des habitants, et Ernesta n'était pas une des étudiantes les moins remarquables.

Le collège de Graydon est une institution mixte, comme nous l'avons déjà dit, et l'admission des jeunes filles y étant une innovation relativement récente, leur présence dans Graydon n'a pas encore perdu sa nouveauté; chaque élève femme est énergiquement discutée et surveillée par la population.

Mais Mrs Hopkins, dans son entier désintéressement en matière d'éducation, n'avait jamais fait la plus légère attention à ceux et à celles qui suivaient les classes de son mari.

Durant les longues heures de cette nuit terrible, elle énuméra toutes les femmes qu'elle connaissait dans la ville. Aucune ne portait le prénom d'Ernesta. Ainsi, par simple voie d'élimination, elle en vint à cette conclusion que si Ernesta n'était pas une naturelle du pays, ce devait être une étudiante. Ce point fixé, son esprit se reporta au contenu de la note accusatrice. Quoiqu'elle ne l'eût lue qu'une fois à la lueur de la bougie, chaque mot s'était gravé dans sa mémoire.

“Cher professeur Hopkins!”

Même le simple et banal “cher” soulevait sa colère; non qu’elle se servit communément de ce mot; le plus souvent elle donnait à son mari son titre académique. Le “cher Josiah” de leurs fiançailles, si lointaines, était presque oublié.

Peut-être ce vocable abandonné par elle lui semblait-il, employé par une autre, un empiètement sur ses droits conjugaux?

Quant au corps de la note, que pouvait-il signifier, sinon que la jeune fille et le professeur préparaient une fuite?

A cette pensée, Mrs Hopking eut grand-peine à ne pas réveiller son mari, pour crier à son oreille étonnée, qu’elle avait découvert son coupable secret.

La note était datée du samedi, on était à la nuit du dimanche. Evidemment il ne se passerait pas longtemps avant que le couple complice essaye de partir... si on n’y mettait bon ordre. Elle devait veiller à ce que son mari fût privé de tous les moyens de quitter Graydon.

Mrs Hopkins ne put réprimer un sentiment de joie sauvage à la pensée de ce qu’elle ferait à Ernesta aussitôt qu’elle pourrait la trouver et la confronter; à l’Ernesta aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à l’Ernesta revêtue de tous les vices, créée par son imagination, et qu’elle aurait tant de plaisir à démasquer.— Les femmes inventent toujours, je ne sais pourquoi, des gredines blondes.— Dans ce cas, la femme outragée tombait juste, car Ernest Frost avait de beaux cheveux cendrés et les yeux bleus.

Résolue à découvrir l’usurpatrice de son trône matrimonial, Mrs Hopkins se réveilla après un court sommeil, avec un plan déjà formé pour amener son mari à résipiscence.

Si l’esprit du professeur n’avait été si

absorbé par d’autres pensées, il aurait remarqué l’étrange silence de sa femme, durant le déjeuner, ce lundi matin, il aurait observé aussi qu’elle le surveillait avec un intérêt inusité.

Elle, par contre, s’étonnait de son calme apparent. Il devait être enfoncé bien avant dans le mensonge pour ne pas trahir le moindre signe de perfidie! Elle chercha à le prendre au piège.

—Professeur, dit-elle, avec un effort surhumain, pour réprimer son émotion, la saison scolaire est presque finie, et je pensais que nous pourrions avoir votre sœur ici, pour les vacances, c’est-à-dire, si...

Son mari remarqua la réticence, comme elle l’espérait, et demanda :

—Si quoi?

—Si... si vous voulez! répondit Mrs Hopkins en sous-entendant: “Si vous devez être avec nous”.

Mais l’air innocent du professeur prouva qu’il n’avait pas saisi le sous-entendu, ou que son innocence était feinte.

Le professeur Hopkins quitta la maison comme d’habitude, emportant son sac noir dans lequel sa femme avait mis son lunch en se demandant, tout en l’enveloppant d’une serviette, si elle aurait encore longtemps à prendre ce soin pour son infidèle époux.

La note d’Ernesta et tous les autres papiers avaient été replacés avec soin; elle ne voulait pas laisser supposer qu’elle avait découvert la trahison.

Alors, en voyant le professeur descendre lentement le chemin, la tête penchée, l’air studieux, l’attitude sereine, elle se demanda si le mal était réellement aussi grand que l’indiquaient les apparences, et douta presque de l’évidence. Mais ce doute fut de courte durée. Bientôt, Mrs Hopkins quitta la fenêtre, courut dans la salle à manger où elle prit dans un placard des

journaux soigneusement rangés.

Sur une vieille feuille de Boston, à la seconde page, elle avait remarqué quelques semaines auparavant, et tout à fait accidentellement sans aucune idée d'avoir jamais l'occasion de s'en souvenir, un avis ainsi conçu :

“Surveillez votre mari!! L'agence de “détectives Allen, fournit des preuves!! “Détectives habiles immédiatement disponibles.— Secret strictement gardé.— “Prompte réponse aux lettres ou télégrammes.”

Transcrire la dépêche que Mrs Hopkins avait déjà mentalement composée fut l'affaire d'un instant. Elle posa son chapeau sur sa tête et courut au télégraphe, enjoignit à l'opérateur le plus strict silence, et le laissa stupéfait de l'étrange message qu'elle lui avait donné à transmettre.

A la réception de ce message, à Boston, quelques minutes plus tard, le détective Sullivan jeta quelques objets indispensables dans une valise et se hâta vers le premier train en partance pour Graydon.

Le télégramme envoyé, Mrs Hopkins tourna ses pas machinalement vers le collègue, l'esprit tendu sur la destruction d'Ernesta. Bientôt pourtant la prudence prit le dessus et elle résolut de remettre sa vengeance à plus tard; peut-être jusqu'à ce que le détective de Boston eût récolté les faits nécessaires pour compléter la chaîne de preuves.

Tout le jour la malheureuse femme procéda à ses devoirs domestiques et le souper du professeur fut prêt à l'heure; mais le professeur ne vint pas!

L'attente lui devint insupportable. Un peu après huit heures elle mit au lit les enfants, et après s'être assurée qu'ils dormaient, s'enveloppa d'un châle et courut vers le collègue.

Le bâtiment était plongé dans l'obscurité. La lumière qu'elle espérait presque voir à la fenêtre du laboratoire n'y était pas. Elle essaya d'ouvrir la grande porte: elle était fermée.

Que faire? Eveillerait-elle la ville pour crier à tous que son mari l'avait abandonnée?... La pauvre femme n'avait plus le moindre doute; le professeur avait fui!... Dans sa terreur et sa solitude elle frissonna à la pensée de ses enfants, ses pauvres enfants sans père, ses enfants abandonnés!

Elle revint comme une aveugle vers sa demeure, entra en gémissant dans la petite maison, si changée maintenant, et se jeta sur un sofa en proie à une tempête de sanglots.

Elle fut rendue à elle-même par un bruit de pas sur le chemin caillouteux. La force de l'habitude la fit voler à la porte. Si c'était son mari!

En temps ordinaire elle l'aurait accueilli avec des reproches, mais, dans son soulagement, elle était prête à se jeter dans ses bras.

Il y eut un heurt à la porte. Ce n'était pas le professeur! Qui pouvait venir?

Second coup. Pourquoi ne sonnait-on pas?

Troisième coup. Elle retrouva assez de courage pour demander qui était là.

—Est-ce ici que demeure Mrs Margaret Hopkins? demanda une voix étrangère.

C'était de ce nom qu'elle avait signé le télégramme. Ce devait être le détective. Elle ouvrit la porte et se trouva en face d'un homme de haute taille, à la mâchoire carrée, aux grosses moustaches.

Avec une intuition toute féminine, elle devina le détective et le fit entrer.

Le détective Sullivan arrivé à Graydon pour l'heure du souper avait décidé de se mettre immédiatement en campagne. Cer-

tain qu'il avait devant lui Mrs Hopkins, il lui tendit sa carte en disant : "Je suis venu en réponse à votre télégramme."

—Oui, balbutia Mrs Hopkins, j'ai télégraphié, oui... Ne voulez-vous pas vous asseoir ?

Elle introduisit M. Sullivan dans le parloir, dont il scruta tous les détails. Ses yeux se posèrent sur un portrait du professeur pendu au-dessus de la cheminée.

—M. Hopkins ? demanda-t-il avec calme.

—Le professeur Hopkins ! corrigea Mrs Hopkins. Asseyez-vous, je vous prie.

Le détective resta cependant debout, ne cessant d'examiner la pièce. Mrs Hopkins se sentait nerveuse. Que dirait le professeur s'il revenait et le trouvait là ?

—Vous... vous êtes venu promptement, dit-elle enfin.

—Oui, répondit Sullivan debout devant la cheminée, où il examinait une photographie placée près de la pendule, dans laquelle se trouvaient groupés le professeur et ses élèves.

Comme Mrs Hopkins se détournait pour regarder par la fenêtre, il prit la photographie, la retourna pour regarder l'envers qu'il étudia un moment. Tout à coup il releva la tête et dit :

—Vous disiez le cas urgent. Puis-je vous demander de me l'exposer ?

Mrs Hopkins se lança tête baissée dans le cœur du sujet.

—Mon mari..., mon mari s'est enfui ?

Le détective regarda le portrait du professeur ; une expression d'incrédulité, se lut sur son visage, devant laquelle Mrs Hopkins insista :

—Oui, enfui !... avec une fille nommée Ernesta !

Alors, l'écluse étant ouverte, tout le flot amer s'échappa. Tout ce qu'elle avait accumulé contre Ernesta se fit jour. Elle

allait entamer une tirade contre sa rivale supposée, quand le détective l'arrêta.

—Ne vous agitez pas, Madame, dit-il avec calme. Quand sont-ils partis ?

—Ce soir ? s'écria-t-elle en sanglotant.

—Ce soir !... et vous avez envoyé le télégramme ce matin ! Vous saviez donc qu'ils allaient partir ?

—Je le pensais... je ne savais pas. J'ai trouvé une lettre que cette femme écrivait à mon mari hier soir.

—Faites-moi voir cette lettre, je vous prie.

—Je... je ne l'ai plus ! s'écria Mrs Hopkins amèrement en se blâmant de sa stupidité. Je l'ai remise dans le sac de mon mari de peur qu'il ne découvre que je savais quelque chose.

—Humph !... Où est le sac, maintenant ?

—Avec lui... Il ne va jamais nulle part sans l'emporter.

—Que disait cette lettre ?

Elle la répéta mot à mot.

—Qui est cette Ernesta ?

—Qui est Ernesta ? s'écria Mrs Hopkins. Si je le savais... si je savais quelque chose... croyez-vous que j'aurais demandé un détective?... Je veux que vous découvriez qui elle est, depuis combien de temps cela dure, où ils sont partis... tout enfin !

—Calmez-vous, madame. Je crois pouvoir les découvrir, mais avant que j'aie plus loin, je... hem !... Il est de règle chez nous, avec les clients que nous ne connaissons pas, de demander une provision !

—Combien voulez-vous ?

—En présence de quelques pistes sur lesquelles nous avons à travailler, dit le détective du ton le plus professionnel, nous vous demanderons une provision de cent dollars.

Mrs Hopkins tressaillit. Cent dollars

sont lourds à prélever sur les économies d'un professeur, mais elle hésita à peine. Résolue à savoir, elle ne s'arrêtait pas à la dépense.

—Je n'ai pas cette somme à la maison, dit-elle. Je la retirerai de la banque demain à la première heure.

—Parfait... Maintenant, veuillez me fixer sur quelques points.

Le détective se mit alors à questionner Mrs Hopkins sur sa vie, son mariage, les habitudes du professeur, son attitude en ces derniers jours, etc., etc.

—Et c'est bien le professeur? ajouta-t-il en désignant le groupe.

La photographie représentait un homme entre deux âges, à l'air grave, une paire de lunettes posée sur un front haut et dégarni, la barbe noire striée d'argent. Il n'avait pas l'apparence d'un *lovelace*, et Sullivan ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

—Etes-vous tout à fait sûre que votre mari se soit enfui? demanda-t-il encore à Mrs Hopkins?

—Où serait-il?... Tout l'indique : la note signée Ernesta...

—Ernesta?... Ce prénom seul signait-il la lettre?

Il jeta un nouveau regard rapide au dos de la photographie.

—Oui, répondit Mrs Hopkins en secouant la tête. J'espère que vous pourrez découvrir qui c'est?

—Je le sais déjà! dit le détective avec calme. Elle se nomme Ernesta Frost. C'est une des élèves de votre mari, une grande jeune fille mince.

—Blonde! sanglota Mrs Hopkins.

—Vous la connaissez!

—Non, mais j'en suis sûre!... Continuez!

—Elle est blonde!... Je crois qu'elle a environ vingt-deux ans. Plutôt oui, très

plaisante. En réalité, je peux dire la plus séduisante des élèves du professeur!

—Assez, assez! s'écria Mrs Hopkins ne voulant pas écouter davantage les louanges de sa rivale. Comment avez-vous pu déjà découvrir ces choses?

—J'ouvre les yeux... voilà tout!

Le détective jeta un dernier regard à la photographie, et, prenant son chapeau, se dirigea vers la porte où il se tint un moment, la main sur le loquet.

—Maintenant, Mrs Hopkins, dit-il d'une voix rassurante, ne vous tourmentez pas. Nous les découvrirons. Si vous apprenez quelque chose, je suis à l'hôtel... On me croit commissionnaire en librairie. Par-dessus tout, ne dites un mot de tout ceci à âme qui vive!... Vous comprenez? Pas un mot!... Si on demande où est le professeur, répondez qu'il est absent. Je vous verrai demain... Bonne nuit!

IV

DANS LE LABORATOIRE

Le détective Sullivan quitta la maison Hopkins enchanté du résultat de sa visite.

Il n'était à Graydon que depuis trois heures et avait déjà appris beaucoup de choses utiles. Neuf heures sonnaient comme il prenait congé de sa cliente.

Toujours en éveil et fervent de l'adage. "Le temps perdu ne se rattrape jamais", il résolut de flâner autour du collège avant de rentrer à l'hôtel, pour se familiariser avec tous les points du cas soumis à sa pénétration. Il tourna donc ses pas vers la colline sur laquelle le bâtiment était érigé.

Mais, si prompt qu'il se considérât lui-même, le détective Sullivan n'arriva pas

assez tôt pour être témoin d'une succession de scènes qui l'auraient aidé à résoudre le problème destiné à devenir la plus stupéfiante expérience de sa carrière.

Aussitôt après souper, ce même soir, — le lundi 18 mai, — quatre hommes, quatre membres de la faculté, avaient quitté leurs demeures, se hâtant vers le collège. Le quatuor comprenait : le professeur Snyder, dans le bureau duquel le meeting devait avoir lieu ; le professeur Rice, mathématicien ; le docteur Fischer, professeur d'allemand et le jeune Georges Gordon, professeur de philosophie.

Groupe singulièrement assorti, mais dirigé en ce moment par un seul et unique esprit.

Les quatre hommes réunis chez le professeur de grec avaient attendu que tout le monde ait quitté le bâtiment pour y entrer et à cette heure où le collège était absolument désert, ils parlaient à voix basse, bien que la porte fût fermée.

De ces précautions et de leurs allures mystérieuses, on pouvait juger l'affaire qu'ils traitaient de la plus grave importance.

A l'origine, le collège de Graydon était un bâtiment écrasé, haut seulement de deux étages. Un immense hall séparait chaque étage en deux grandes pièces rectangulaires. Le développement des études ayant exigé plus de place, le bâtiment avait été étendu en arrière ; des ailes avaient été ajoutées à l'est et à l'ouest, lui donnant la forme d'un grand T. Récemment, on avait érigé sur l'ancienne façade une coupole qui rompait la ligne primitive, trapue et lourde, et contenait un petit télescope offert par un ami des sciences.

Le grand escalier placé au fond de l'ancien bâtiment restait le seul moyen d'ac-

cès du premier au second étage ; un plus petit escalier conduisait du hall supérieur au toit, sans aller, par suite d'un vice de construction, jusqu'à la coupole, dont il restait éloigné de quelques pieds.

La classe du professeur Snyder se trouvait être la quatrième pièce du côté ouest du hall du premier étage ; le laboratoire du professeur Hopkins occupait tout le second étage de l'aile ouest, de sorte que les fenêtres des deux pièces se trouvaient former un angle droit, et, bien qu'elles fussent à des étages différents, il était très facile de voir de l'une dans l'autre.

C'est à cette disposition spéciale qu'est due l'origine de la mystérieuse réunion dont il est parlé plus haut.

— Si vous êtes certain de ce que vous avancez, professeur Snyder, dit le professeur Rice, la situation demande l'action la plus prudente et la plus réfléchie. Je crois que nous préférerions entendre de nouveau l'exposé des faits, avant de rien décider.

Le professeur de grec n'étant pas opposé à une réédition de l'histoire qu'il avait déjà racontée à ses collègues, reprit :

— Les circonstances sont celles-ci, Messieurs : Hier soir, dimanche, j'eus l'occasion de venir à ma classe pour chercher des papiers que j'avais oubliés et qui m'étaient nécessaires pour le travail du jour. Il était environ 6 h. 45. — Le professeur Rice prit note de l'heure. — Tout était sombre dans le bâtiment, dans lequel j'entraï avec ma clef. J'atteignis cette pièce et tout en cherchant mes papiers, je jetai machinalement un regard vers la fenêtre. A ma grande surprise, je vis une lumière dans le laboratoire du professeur Hopkins. Soupçonnant quelque frasque d'élève, je résolus de guetter... Les rideaux de la fenêtre du laboratoire étaient soigneusement tirés, mais je pus distinguer

une ombre... ou des ombres se mouvant dans la pièce. Je surveillai plus attentivement, espérant identifier les délinquants s'ils s'approchaient des vitres... Mon espoir ne fut pas trompé. Deux personnes s'avancèrent et restèrent debout, leurs profils se détachant nettement en silhouette. Je reconnus immédiatement les épaules courbées, la longue barbe de notre collègue le professeur Hopkins. J'allais m'éloigner, tranquilisé, quand je fus stupéfait de reconnaître dans l'autre figure... une femme! Comme je les guettais, cherchant à découvrir qui pouvait être la femme, il devint clair pour moi qu'ils étaient engagés dans quelque affaire grave. Le professeur Hopkins tenait à la main un verre gradué... je le jugeai tel, du moins... et tous deux l'examinaient avec intérêt. Ils semblaient parler et Hopkins gesticulait... Enfin, la femme battit des mains, au même moment, Hopkins, reposant le verre, les prit dans les siennes et les secoua énergiquement. Son action dénotait une grande cordialité, Messieurs, et... et une grande familiarité.

Le professeur de grec s'arrêta, en partie pour voir l'effet produit sur ses collègues par son récit, en partie, surpris par le cri échappé des lèvres du professeur de philosophie.

L'ombre croissante empêchait les autres de voir la douleur empreinte sur les traits de Gordon; ils se méprirent donc à ce cri et Rice dit:

—C'est vraiment scandaleux!... Continuez!

—J'ai peu de chose à ajouter, reprit le professeur Snyder avec un soupir de regret. La lumière du laboratoire s'éteignit bientôt, et malgré mon désir, je n'osai quitter cette pièce pour voir qui en sortait, de crainte d'être surpris et de voir mal interpréter mes intentions.

—Vous n'avez pas identifié la femme? demanda Rice.

—Non... bien que je soupçonne...

—Pooh! s'écria le docteur Fischer avec impatience. Cela ne fait pas question; c'était...

—Soyez prudent! interrompirent en même temps Gordon et Rice; le premier avec émotion, le second avec calme et fermeté.

Fischer continua pourtant avec défi:

—Prudent!... Ne savons-nous pas tous qui passe ses soirées dans le laboratoire avec Hopkins? Y a-t-il aucun doute dans votre esprit, Messieurs, que c'était son élève et son aide, Ernesta Frost?

—Hopkins, je l'ai du moins compris ainsi, procède à une série d'expériences, et doit être dans son laboratoire à toute heure. S'il a exigé la présence de son préparateur...

—Pooh! raila Fischer, il semble que ses expériences ont pour but des filtres d'amour, d'après ce que dit Snyder!

Homme du monde et héros de plus d'un duel dans sa jeunesse, Fischer aurait frémi s'il avait pu voir sur le visage de Gordon l'effet de ce discours ironique. Le jeune homme—il n'avait pas trente ans—s'agrippait à la table pour ne pas s'élaner sur l'Allemand, ses dents grinçaient, ses yeux lançaient des éclairs. Mais il se rendit maître de lui, après une lutte, et retomba dans son fauteuil sans que son attitude ait été remarquée par ses compagnons.

—Bien que je trouve la remarque du docteur Fischer hors de propos, dit Rice lentement, le fait nous amène à croire qu'il a raison quant à l'identité de la compagne d'Hopkins. Quoi qu'il en soit, que je me trompe ou non, le fait subsiste qu'Hopkins s'est rendu coupable d'un acte qui, quelque innocent qu'il puisse être,

s'il devenait public, conduirait à un scandale déplorable. Un professeur de collègue, plus que tous les hommes, mérite la censure la plus sévère pour la conduite que le professeur Snyder nous a rapportée... De la connaissance d'une chose pareille résulterait un mal incalculable pour tous les collègues, plus encore pour celui de Graydon, institution mixte. Il est heureux que nous ayons eu connaissance des faits à temps; nous pouvons agir immédiatement.

—Que proposez-vous? demanda Snyder.

—Il ne doit pas y avoir de scandale public, répondit Rice, cela va de soi... Informer le doyen serait simplement étendre la connaissance de la mauvaise conduite d'Hopkins, et aurait pour résultat de le faire rayer de la Faculté.

—Eh bien, dit Fischer, à moins que nous voulions voir Graydon aller à sa perte, et perdre tous notre position, Hopkins doit partir!

—Mais pourquoi ne pas obtenir cela nous-mêmes? reprit Rice. Il touche à sa retraite; sa santé est mauvaise; sa démission élèverait peu ou pas de commentaires.

—Où voulez-vous en venir? demanda Snyder.

Rice continua:

—Allons le trouver, disons-lui ce que nous avons appris, et demandons-lui, en collègues, pour notre sauvegarde et le bon renom du collège, de donner sa démission.

Devant cette proposition grave, les trois professeurs restèrent silencieux. La situation nouvelle dans leur vie universitaire, demandait de la réflexion.

Fischer accoté dans son fauteuil fredonna une chanson allemande; Gordon, appuyé sur la table, les mains dans les cheveux, le visage tendu, était le seul des trois qui ne pensât pas au problème à ré-

soudre. Ses pensées venaient du cœur, non du cerveau. Ses pensées étaient celles d'un homme dont l'amour et la confiance ont été mal placés, car Gordon aimait Ernesta Frost et l'histoire racontée par Snyder avait mis en feu son esprit philosophe.

Snyder se leva et se promena de long en large. Ils étaient toujours dans l'obscurité, trop absorbés par le sujet pour songer à demander de la lumière.

Snyder, dans sa promenade à travers la pièce, regarda machinalement en passant devant la fenêtre, et ce qu'il vit lui arracha une exclamation. Les autres semblant en deviner la signification se levèrent comme un seul homme et s'approchèrent de la fenêtre à travers laquelle Snyder montrait d'une main tremblante les vitres du laboratoire.

Derrière les rideaux baissés la pièce était lumineuse. Les conditions semblaient exactement les mêmes que la nuit précédente, et, servis par le destin, les guetteurs pouvaient voir distinctement les ombres de deux personnes. L'une était, sans erreur possible, celle d'Hopkins; l'autre, celle d'une femme et très vraisemblablement... Ernesta Frost. Le professeur parlait avec ardeur, ses doigts s'agitaient en gestes énergiques, son auditrice lui prêtant une attention soutenue. Enfin Hopkins s'éloigna de la fenêtre et la jeune fille resta seule.

Elle paraissait émue et passa plusieurs fois la main sur son front. L'ombre d'Hopkins revint dans le champ visuel. Il tenait à la main quelque chose qu'il donna à la jeune fille. C'était de l'argent. Quand elle eut tout reçu, elle mit le rouleau dans sa poitrine.

Alors, nouveau discours d'Hopkins; attention plus intense de la part de sa compagne; puis il prit les deux mains de la jeune fille dans une des siennes, posa l'au-

tré sur son épaule et la tint ainsi quelques minutes. Enfin les silhouettes s'éloignèrent de la fenêtre et la scène, pour le moment du moins, resta vide.

Snyder prit le premier la parole.

—S'il nous fallait des preuves, dit-il, nous les avons.

—Pas suffisantes, objecta le mathématicien Rice en se dirigeant vers la porte. Mais venez, c'est le moment de nous assurer d'une preuve absolument convaincante. Allons au laboratoire!

—Non! dit Fischer. Qu'ils ne sachent pas encore que nous sommes au courant. Il faudrait pouvoir observer sans être vus!

—Le chassis! suggéra Gordon.

Un rang de grands ormes plantés près de la façade assombrissait certaines pièces et pour obvier à cet inconvénient, sans sacrifier les arbres, un chassis avait été découpé dans le toit. Il ouvrait directement au milieu du laboratoire.

Le second étage n'avait pas plus de neuf pieds de haut; la suggestion de Gordon fut donc accueillie comme absolument pratique.

Rice en tête, les quatre conspirateurs montèrent à pas de lous l'escalier du second étage. Ils écoutèrent un instant pour s'assurer que personne n'était dans le hall, puis doucement, gravirent l'étroit escalier menant au toit. A la pâle clarté des étoiles ils marchèrent avec précaution sur le zinc sonore du toit plat. Une gerbe de lumière s'élevait du chassis qu'à leur grand soulagement ils trouvèrent ouvert.

En atteignant le but, comme obéissant à un signal, les quatre hommes s'étendirent sur le toit et avancèrent la tête au-dessus de l'ouverture. Qui aurait levé les yeux d'en bas aurait joui d'un étrange spectacle.

Sur le bord ouest du chassis, se déta-

chait le visage ascétique du jeune Gordon, un long bras étendu pour maintenir son lorgnon; près de lui, en alerte et froid, scrutant la pièce qu'il dominait, Rice en quête de preuves.

En face d'eux, la face sans barbe de Snyder tordue d'émotion nerveuse, et à sa droite, les deux mains fermement agrippées a ubord de l'ouverture, Fisher, dont les yeux à fleur de tête semblaient presque tomber de son front, dans son ardeur à examiner la chambre mystérieuse.

Sur tous ces visages le même désappointement se lisait. Le laboratoire était apparemment vide! Cependant, ils entendirent bientôt remuer au delà de la petite cloison qui séparait le grand laboratoire privé dans lequel Hopkins procédait à ses plus importantes expériences.

Ils écoutèrent plus attentivement en échangeant des regards, sûrs de ne pas se tromper. La voix d'Hopkins, basse, émue, prononçait des lambeaux de phrases, incompréhensibles à cette distance.

Enfin, Rice retira sa tête et se leva; les autres suivirent son exemple, Gordon le dernier. A un signal de Rice, ils se réunirent à l'écart pour discuter la situation.

—Puisque nous avons été si loin, dit Rice, il faut en finir!

—J'ai distinctement entendu la voix du professeur Hopkins derrière la cloison, ajouta Gordon avec ardeur.

—Et la jeune fille? questionna Snyder.

—Les gens ne parlent pas tout seuls! répondit Fischer.

—J'ai trouvé! s'écria Rice.

En promenant ses regards sur le toit il avait aperçu, le long du dôme de l'observatoire, une petite échelle. Il la montra, puis le chassis; les autres saisirent son idée.

Snyder apporta l'échelle qui fut silen-

cieusement descendue dans le laboratoire.

Il fallait bien que quelqu'un descendit le premier; devant l'hésitation de ses compagnons, Snyder prit la tête. Il descendit si doucement qu'aucun bruit ne s'entendit. Rice et Gordon le suivirent. Le professeur d'allemand regarda avec inquiétude, d'abord la frêle échelle, puis sa grosse personne.

Attendez! gémit-il.

Mais ils n'attendirent pas, et son impatience de prendre part au dénoûment domina ses craintes. Il essaya maladroitement l'échelle, et dès qu'il mit le pied sur le premier échelon, elle se mit à glisser sur le parquet sans qu'il s'en aperçut tout d'abord, pas plus d'ailleurs que ses compagnons qui, ayant atteint le sol, rampaient sans bruit vers la porte de la cloison d'où venaient les murmures ardents. Sentant enfin l'échelle glisser sous lui, Fischer s'accrocha au bord du châssis pour se retenir, mais en vain!

Les trois professeurs eurent juste le temps de jeter un coup d'oeil dans la pièce réservée. Comme ils s'y attendaient Hopkins était là, mais il y était seul. Dans une main il tenait un grand verre gradué dans lequel se trouvait une solution chimique quelconque qu'il regardait avec une attention intense, à mesure qu'elle changeait de couleur, accompagnant cette opération de mots entrecoupés:

—Enfin... enfin! disait-il, j'ai réussi!... J'avais raison... et je serai célèbre!... Tout le reste repose sur Ernesta... Mon bonheur... mon espoir... ma... "Crash!" L'échelle s'écronlait, accompagnée d'un retentissant juron proféré par Fischer, projeté comme une masse contre le mur du laboratoire.

Au bruit, Hopkins se tourna vivement et, pour la première fois, eut conscience de

la présence d'intrus, immobiles, blémis-sant sous son regard.

Son visage se tordit de rage, il trembla de fureur. Alors, avec une imprécation, il bondit vers eux tenant toujours son verre gradué duquel jaillirent quelques gouttes de liquide. De l'autre main il saisit Rice à la gorge, repoussant le malheureux homme stupéfait contre Gordon et Snyder.

Hopkins avait l'air d'un fou; sa longue barbe se hérissait comme une crinière de lion; son front semblait brûler de furie et ses épaules voûtées se raidissaient dans l'effort. Il était possédé d'une force diabolique devant laquelle les autres se sentaient aussi faibles que des enfants.

Bientôt la rage fit place à la crainte; il lâcha la gorge rougie de Rice et bondit en arrière contre un grand placard qu'il couvrit de son corps.

Les quatre hommes ne bougeaient toujours pas. Ne s'attendant à rien de tel, ils étaient sans souffle. Enfin, Hopkins parla d'une voix qu'ils ne lui connaissaient pas. Il dit, ou plutôt il hurla:..

—Espions!... Voleurs!... ainsi vous me surveillez... vous m'espionnez, et quand mon travail est sur le point de porter ses fruits, de me donner des résultats dépassant mes plus beaux rêves, vous voulez me les voler!... Misérables!... Qu'est-ce que vous savez?... depuis combien de temps m'espionnez-vous?... parlez!... parlez!

Snyder fut seule capable de trouver ses mots; il dit, d'un ton qu'il espérait devoir calmer le savant furieux:

—Cher Professeur Hopkins, vous vous méprenez. Nous ne voulons pas vous voler votre secret, quel qu'il soit.

—Vous mentez! rugit Hopkins, vous mentez!... Mais vous ne l'aurez pas!... Non, par tous les dieux, vous ne l'aurez

pas! Il est ici... ici! Regardez-le!

Il éleva le verre devant ses yeux et le regarda avec amour, avec adoration, comme un gueux regarderait de l'or.

—Voyez... vous arrivez trop tard!... Je l'ai trouvé et le monde saura qu'il m'appartient. Oui, vous arrivez trop tard!

—Attendez, pour l'amour du ciel, attendez! s'écria Rice. Nous ne voulons vous faire aucun tort Hopkins!... Ecoutez-nous!

—Arrière! s'écria Hopkins en voyant Rice s'avancer d'un pas. Arrière où je vous tue!

—Il faut faire quelque chose, dit Rice à Snyder, il faut en avoir raison!

Hopkins surprit ces mots, et de fou qu'il était, il devint enragé.

—Ainsi, hurla-t-il, vous useriez de la force?... Non... je vous défie!... Allez, allez... écrasez-moi si vous voulez! Vous le pouvez, vous êtes quatre contre un... Mais vous n'aurez pas mon secret!... Il mourra avec moi... Adieu!

Avant que les spectateurs stupéfaits pussent deviner son intention, il baissa le verre gradué jusqu'à ses lèvres et en but le contenu d'une seule gorgée.

Pendant une seconde il resta droit, une main accrochée à la porte du placard pour se soutenir. Tout d'abord, un sourire ironique se joua sur ses lèvres, suivi d'un regard d'épouvantable agonie. Son visage devint livide, ses yeux se convulsèrent, il gémit et tituba.

Ses collègues terrifiés virent ses muscles se raidir, ses lèvres se tordre, alors qu'avec un gémissement il s'écroulait, le verre projeté par un dernier mouvement convulsif de son bras, se brisant contre le mur.

Fischer, qui, durant toute cette scène, était resté à terre, incapable de faire un mouvement, se traîna, oublieux de ses con-

fusions, vers la forme inerte d'Hopkins. Les autres, éveillés de la stupeur où les avait plongés la tragédie, se joignirent à l'Allemand pour porter le corps sur une table. Rice saisit un poignet tandis que Gordon mettait son oreille sur le cœur. La terreur dominait dans les regards interrogateurs qu'ils se jetaient l'un à l'autre. Fischer saisit une bouteille d'ammoniaque qu'il appliqua aux narines de l'homme inconscient; Snyder cherchait nerveusement de l'eau.

Et pendant les cinq plus longues minutes de leur vie, ils s'efforcèrent de ressusciter la victime de leur malheureux espionnage.

Rice rompit enfin l'épouvantable silence.

—Messieurs, dit-il, dans un murmure à peine perceptible, je crains que nos efforts ne soient inutiles!

—Il... n'est pas mort? balbutia Gordon.

—Il est mort! dit Fischer.

Rice leva la main livide qu'il tenait dans la sienne et la posa respectueusement sur la poitrine du mort.

Les quatre hommes se regardaient avec terreur. Autre chose est de détruire la réputation d'un homme ou de le tuer. Oui, le tuer!... car ils ne pouvaient nier être directement responsables du suicide d'Hopkins.

Pendant un moment la respiration du quatuor fut seule perceptible. Puis, des pas se firent entendre.

Dans un soudain délire de peur Snyder se jeta sur le commutateur électrique qui se trouvait près de lui, et le tourna. Le laboratoire fut plongé dans l'obscurité. Les pas s'approchaient toujours; ils s'arrêtèrent à la porte.

Une main essaya d'ouvrir, une voix appela :

—Professeur! Professeur Hopkins!

Rice debout près de Gordon sentit le jeune homme chanceler à cette voix; silencieusement il le prit par le bras. La voix reprit:

—Professeur, laissez-moi entrer!... C'est moi Ernesta!

Nouvelle pause. Les quatre conspirateurs crurent entendre une exclamation de désappointement ou d'impatience.

Nouvelle tentative sur le bouton de la porte, suivie d'une autre pause... La jeune fille devait regarder par le trou de la serrure.—Grâce à Dieu, l'un d'eux avait eu la présence d'esprit d'éteindre!

Alors les pas s'éloignèrent, Ernesta avait sans doute conclu que le professeur était parti.

Il sembla se passer des heures avant qu'aucun des quatre hommes, aux écoutes dans l'ombre, osât élever la voix.

Fischer murmura enfin:

—Elle est partie!

Nouvel intervalle de silence et d'immobilité, après lequel Rice dit:

—Tournez l'électricité!

Snyder chercha le bouton, et la pièce s'emplit de lumière. Les visages des vivants étaient à peine moins livides que celui de l'homme étendu sur la table. Une seule pensée occupait le cerveau de tous. Dans des circonstances ordinaires et s'ils avaient eu le temps de réfléchir, ils l'auraient écartée, mais à cette heure, il leur était impossible de juger sainement.

—Il faut cacher le corps! décida Rice. Pour le moment du moins, ajouta-t-il.

Les autres se rangèrent à son avis. Les portes du placard leur suggérèrent une idée. C'était une cachette temporaire.

Ils y mirent le corps du professeur Hopkins et refermèrent les portes.

—Laissons-le là, dit Rice, jusqu'à ce que nous trouvions une façon d'expliquer

sa mort. On ne ne doit pas savoir que nous nous sommes introduits ici par le châssis.

—Non, dit Snyder, maintenant qu'il est mort, pour sa mémoire...

—Pour notre intérêt! grommela Fischer sèchement.

—Ne nous attardons pas, dit Rice, retournons chez le professeur Snyder pour nous consulter.

Relevant l'échelle, Snyder reprit le chemin par lequel ils étaient venus; les autres ouvrirent la porte et sortirent par là; Rice la tira après lui.

Les quatre professeurs se réunirent de nouveau dans la classe de Snyder.

V

LUMIERE DE MORT!

—Il est une chose extrêmement importante! dit Rice quand il lui sembla que ses compagnons étaient en état d'entendre avec calme ce qu'il allait exposer. Est-ce Ernesta qui essaya d'ouvrir la porte et appela le professeur Hopkins?

—Elle l'a dit! répondit Snyder. "C'est moi... Ernesta!" Ce sont ses propres paroles!

—Cependant...

Fischer l'interrompit.

—Voyons, voyons Rice, nous savons que les mathématiciens insistent sur les preuves avant d'arriver à la solution, et nous ne saurions pas où nous en sommes si nous avons suivi ce précepte; mais ce n'est plus l'heure de couper en cheveu en quatre. Nous devons, avant tout, découvrir si Ernesta a entendu ce qui s'est passé entre nous et Hopkins!

—Il parlait assez haut! dit Snyder en

frissonnant au souvenir des imprécations de leur victime.

—Cependant, reprit Rice, si elle l'avait entendu, elle ne serait pas partie sans faire plus d'efforts pour savoir quelque chose. Je crois plutôt qu'elle venait demander un renseignement oublié au cours de la soirée. NNe recevant plus de réponse, elle est sans doute retournée chez elle pour attendre le matin.

—Eh bien? demanda Fischer avec impatience.

—Une personne entendant l'injuste interprétation de notre conduite proférée par Hopkins, devait naturellement penser que nous étions là pour lui faire violence. En ce cas, il serait plus difficile de donner une explication de la mort. Si, cependant, la scène n'eut pas de témoin, nous pouvons nier toute connaissance de l'affaire, à moins, bien entendu, messieurs, que vous ne désiriez faire connaître la vérité.

—Non! répondirent Fischer, Gordon et Snyder.

Rice ne put s'empêcher de sourire de la rapidité avec laquelle ses compagnons, hommes absolument honorables, avaient roulé sur la pente du crime; car c'était une pente criminelle que de penser même à essayer de cacher toute connexion avec la mort d'Hopkins. Si le cas leur avait été soumis hypothétiquement un jour plus tôt, il n'en est pas un qui n'eût conseillé une conscience nette, avec l'assurance que la vérité ne nuit jamais. Cependant, en face de la situation présente, ils préférèrent tous le subterfuge à la franchise.

A ce moment la porté du bureau de Snyder s'ouvrit et se referma. Les professeurs bondirent, glacés d'une terreur coupable.

Ce devait être Ernesta Frost!

Gordon courut à la porte, l'ouvrit, les

autres entendirent une voix de femme qui disait:

—Oh! excusez, Professeur! je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un. J'allais nettoyer la pièce.

Ils poussèrent un soupir de soulagement. Ce n'était que Mrs Harms, la balayeuse, qui faisait sa ronde du soir. Mais ils n'étaient pas en état de supporter un nouveau coup à en juger par leur tremblement, alors qu'ils reprenaient leurs sièges.

La présence de la balayeuse dans le bâtiment leur rappelait qu'une action rapide était nécessaire, s'ils voulaient en finir ce soir.

Rice, comme toujours, prit la parole.

—Messieurs, dit-il, montrant pour la première fois de l'impatience, il faut arriver à une conclusion. Qu'allons-nous faire et dire?... Voyons, personne n'a-t-il une idée?

—J'en ai une, dit Fischer, et la voici: Le corps sera découvert le matin. Notre présence dans le bâtiment, ce soir, est déjà connue... au moins de cette femme! Nous ne pouvons lui demander le silence sans éveiller les soupçons. ainsi, il faut agir. Voici ce que nous dirons: Nous nous sommes réunis ici pour discuter des questions techniques; notre affaire est terminée, nous allons nous retirer quand nous avons entendu le bruit d'une chute, venant du laboratoire. Nous en avons trouvé la porte ouverte et, à l'intérieur, par terre, le corps!... C'est tout!

—Sur quoi, dit Rice, reprenant la phraséologie de Fischer, nous donnons l'alarme, et notre histoire est acceptée.

—C'est cela, dit Fischer, et se tournant vers Gordon et Snyder restés silencieux, il demanda: "Que pensez-vous de ce plan, messieurs?"

Avant que l'un ou l'autre pût répon-

dre, un cri surhumain retentit dans le bâtiment vidé. Les quatre professeurs se dressèrent, fous de terreur.

Le cri se répéta; il venait sans erreur possible du second étage. Une seule interprétation s'imposait: Ernesta Frost, revenue, avait trouvé le corps du professeur Hopkins et devançait les conspirateurs en donnant l'alarme.

D'un bond, les quatre hommes franchirent l'escalier; les cris ne cessaient pas. La porte du laboratoire, qu'ils avaient fermée, était grande ouverte. Ce n'était pas Ernesta, mais Mrs Harms collée contre le mur, qui poussait ces cris perçants.

Fischer s'élança et lui mit la main sur la bouche tandis que de l'autre il la soutenait pour l'empêcher de tomber. Une nouvelle épouvante saisit les coupables. Qu'avait vu cette femme? Les accuserait-elle? Un cri de Gordon attira leurs regards dans la direction du placard, à l'autre bout de la pièce.

Dans l'ombre, une lueur étrange, pénétrante, surnaturelle, blafarde, perçait les portes du placard dans lequel le corps était caché.

—Ce n'est qu'un produit chimique; balbutia Rice à l'oreille de la femme. Pour l'amour du ciel, tenez-vous tranquille!

—Chimique... répéta-t-elle. Je pensais... je pensais.

—Quoi? demanda Gordon, redoutant la réponse.

—Je... je ne sais pas... mais je voudrais bien que le professeur Hopkins ne laisse pas ces choses-là pour effrayer une pauvre femme!

—Ce n'est rien! dit Rice. Pourtant, puisque cela vous a effrayée, vous ferez mieux de partir. Nous fermerons la pièce et veillerons que tout soit en ordre.

Il la poussa presque de la chambre et

l'accompagna jusqu'au bas des escaliers. Quand il l'eut vu franchir la grande porte et qu'il eut fermé celle-ci sur elle, il revint au trio resté sur le seuil du laboratoire, ferma la porte sans savoir même ce qu'il faisait, puis se retourna pour regarder le placard.

Les portes toujours fermées déguisaient mais ne cachaient pas leur hideux secret.

Tremblant, Rice les ouvrit d'un mouvement brusque. Les quatre hommes reculèrent horrifiés.

Sur le plancher, dans la position exacte où ils l'avaient laissé, se voyait le corps du professeur Hopkins. Il était lumineux!

De toutes les parties de ce corps, irradiait une lumière si puissante, qu'elle avait traversé le bois épais de l'armoire si étincelante qu'elle aveugla presque ceux qui la regardaient... terrifiés.

Leurs yeux s'accoutumant peu à peu, ils distinguèrent le visage. Celui-ci les fixait de ses yeux grands ouverts, de ses yeux farouches, et à travers les lèvres entr'ouvertes, une langue de feu semblait s'élançer.

—Mein Gott! s'écria Fischer. Que sa veuve ne le voie jamais en un tel état!

VI

LE DIAMANT LUMINEUX

—Quelqu'un a-t-il vu Ernesta Frost ce soir?

Le détective Sullivan, à portée de voix d'un groupe d'étudiants, s'efforça de ne trahir aucun intérêt à cette question posée par l'un d'eux, mais écouta néanmoins attentivement la réponse.

—Elle est probablement chez elle à ré-

soudre quelque problème pour le vieil Hopkins!

—Je ne sais pas ce qu'Ernesta peut y trouver d'intéressant, dit un troisième—une jeune fille.—Elle passe son temps ou dans le laboratoire ou dans sa chambre, à travailler.

—Je suppose qu'Hopkins lui paie son travail? suggéra un autre.

—Peut-être veut-elle en savoir assez pour aider le professeur Gordon quand ils seront mariés.

A ces mots, les jeunes filles se mirent à ricaner, puis le groupe se dispersa.

Le détective suivit deux des plus loquaces, espérant en apprendre davantage sur Ernesta, mais il en fut pour ses frais. Les étudiants entrèrent dans un boarding house au pied de la colline, sans s'être livrés à d'autres commentaires sur la jeune femme.

Néanmoins, Sullivan avait entendu une phrase qui l'avait surpris. "Quand elle et le professeur Gordon seront mariés", avait dit un étudiant.

Il y avait donc une autre complication, une affaire d'amour, un engagement possible entre la jeune fille et un membre de la faculté? Mrs Hopkins ne lui en avait rien dit; sans doute l'ignorait-elle. Mais si cela existait, què signifiait la fuite avec le professeur Hopkins?

Le détective avait quitté la maison très satisfait d'avoir si facilement découvert l'identité de la fugitive; il avait trouvé une raison plausible à la fuite, dans l'attraction exercée sur une jeune femme plus qu'agréable par un homme d'un certain âge, mais doué de mérites intellectuels peu communs. Il semblait maintenant qu'Hopkins ne fût pas le seul professeur ayant exercé cette séduction sur Ernesta.

Il y avait aussi Gordon... Qui était ce Gordon?

Question facile à résoudre, pensait Sullivan en gravissant la route bordée d'ormes qui conduit au collège. Il le saurait dès le matin, et s'il pouvait approcher le professeur avec adresse, peut-être entendrait-il parler d'un dissentiment entre lui et Ernesta. La fuite avec Hopkins serait alors le résultat d'une querelle d'amoureux.

—Puisque le vieux fou a été assez désordonné pour laisser cette note où sa femme l'a trouvée, se dit-il, qui sait s'il n'a pas oublié dans son laboratoire quelque chose qui me donnerait un indice! Si le collège n'est pas trop soigneusement gardé et que je puisse trouver le laboratoire dans l'obscurité, je suis capable d'avancer mes affaires ce soir!

Comme il arrivait en face du collège, Sullivan entendit des pas venant d'une direction opposée, accompagnés d'un roulement assourdi qu'il ne s'expliqua pas. Eteignant en hâte son cigare, il se glissa derrière un arbre pour voir sans être vu.

Les pas s'approchaient. De derrière son arbre, le détective put distinguer les silhouettes vagues de trois hommes; l'un d'eux roulait une brouette.

—Des jardiniers, sans doute, se dit-il, qui font quelque travail autour du collège; mais pourquoi n'ont-ils pas du luminaire?

Il tendit les yeux et les oreilles. Les ombres s'approchaient, encore une minute, elles le dépasseraient. Il se recula pour leur permettre de passer sans être découvert, décidé à les suivre à courte distance, mais à sa grande surprise, ils ne passèrent pas, et le roulement de la brouette cessa soudain.

Sullivan se pencha avec précaution. Les hommes étaient cachés par le bâtiment; il les entendait parler tout bas, trop loin malheureusement pour distin-

guer les paroles.

—Des étudiants qui font quelque farce, je le parierais, pensa-t-il.

Il allait redescendre la colline quand il changea d'idée en voyant un des personnages du groupe frotter une allumette qui projeta pour un moment une lueur rouge sur tous les visages.

Ce n'étaient pas des étudiants mais bien des hommes graves; l'un d'eux aux cheveux et à la barbe grise. Au même moment, un quatrième individu descendit les marches du collège et rejoignit le groupe.

—Imprudent! s'écria une voix, et l'allumette fut immédiatement éteinte, mais le détective avait eu le temps de remarquer que ce n'étaient pas des étudiants, qu'ils étaient en manches de chemise et, à en juger par les fronts mouillés de sueur que deux d'entre eux essuyaient, qu'ils avaient accompli un travail manuel quelconque.

Un des hommes roula la brouette sur un des côtés du bâtiment et revint vers ses compagnons; puis tous quatre descendirent vivement vers la ville. Comme ils passaient devant l'arbre qui cachait le détective Sullivan, il entendit ces mots:

—Nous nous séparerons au pied de la colline. Il ne faut pas que nous traversons la ville ensemble.

Prompt à prendre une résolution, Sullivan décida qu'il ne gagnerait rien à suivre les uns ou les autres, sûr de les reconnaître. Il valait mieux examiner la brouette dont il pensait connaître la place, et voir si ces hommes avaient commis quelque méfait autour du collège. Il attendit donc qu'ils se fussent éloignés, puis, suffisamment sûr que le chemin était libre, il se dirigea vers le coin du bâtiment.

La brouette était là; dedans, se voyait

une pelle. Il en tâta le fond et le trouva sec et propre, mais la pelle lui donna sensation d'avoir récemment servi.

—Elle est humide, dit Sullivan, tout bas. Ils ont enterré quelque chose.

Il projeta sur la pelle l'éclair de sa lampe électrique de poche et fut étonné de voir que ce qu'il avait pris pour de la terre était de la sciure.

—C'est curieux! dit-il.

Raclant la sciure qui avait adhéré après la pelle—peut-être une poignée—il la mit dans sa poche, regrettant presque maintenant de n'avoir pas suivi les quatre hommes.

Trop tard!... Le mieux était d'entrer dans le bâtiment.

—De toute façon, se dit-il à lui-même en manière de consolation, je n'ai à m'occuper que de l'affaire Hopkins!

Il s'attendait à trouver la porte fermée et se préparait à escalader une fenêtre quand elle céda obligeamment à sa première pression. Le détective avança prudemment, cette circonstance insolite lui faisait craindre la présence d'un veilleur de nuit. Rien ne bougeait. Il cherchait à tâtons l'escalier et, dans l'obscurité se dirigea vers le laboratoire. Sa lampe de nouveau allumée, il aperçut un avis épinglé à la porte. Au risque d'éveiller l'attention par cette clarté, il examina soigneusement cette note sur laquelle il lut:

“Le professeur Hopkins a été appelé
“inopinément hors de la ville.”

L'habitude, la chance, ou le pressentiment le poussa à procéder à une investigation plus complète. Il passa légèrement son doigt sur l'écriture. L'encre encore humide indiquait que la note venait d'être écrite.

—C'est singulier!... Particulièrement singulier! se dit Sullivan. Qui que ce soit qui ait mis là cette note, elle a été écrite

et clouée, tandis que les autres étaient quelque part, près d'ici. Si Hopkins lui-même l'a écrite—et très vraisemblablement il l'a fait—il devait être là-dedans, il y a quelques minutes!... Je verrai bien!

Après avoir éteint sa lampe, il regarda par le trou de la serrure pour voir s'il y avait de la lumière dans le laboratoire. Tout était sombre.

Sullivan ouvrit la porte prudemment, s'attendant presque à se trouver face à face avec le professeur Hopkins, mais un examen de la pièce à l'aide de sa lampe électrique, après avoir soigneusement fermé les rideaux intérieurs, le convainquit qu'il était seul.

Le placard fut l'objet d'une recherche ultérieure. Les portes en étaient ouvertes et sur le rayon supérieur, se trouvait le sac noir dont Mrs Hopkins avait parlé et que le détective reconnut d'un coup d'oeil.

Il en vida sans cérémonie le contenu sur le sol, rassembla vivement tous les papiers et les mit dans sa poche pour un examen à venir. Aucun d'eux ne semblait incriminable excepté la note d'Ernesta, dont il connaissait déjà le contenu. Il ajouta celle-ci à sa collection et remit le sac sur la planche.

—Mrs Hopkins m'a dit que son mari l'emportait toujours avec lui, pensa Sullivan, cette fois pourtant, il ne l'a pas fait... Hallo!... Qu'est-ce que cela?

C'était un grand memorandum posé près du sac. En tournant les pages, le détective se rendit compte que c'était une sorte de journal tenu par le professeur Hopkins et, à sa profonde surprise, l'écriture ne ressemblait nullement à celle de la note clouée sur la porte.

—Ah! dit Sullivan, si Hopkins n'a pas écrit cette note, il a dû dire à quelqu'un

qu'il partait et le charger de le faire... Mais à qui?

Il allait fermer le livre, quand ses yeux tombèrent sur la dernière ligne:

“Lundi, mai 18... Enfin!”

—Mais c'est aujourd'hui! s'écria le détective à haute voix.

Alors il revint avec ardeur aux pages précédentes, espérant y trouver quelque indice. A la date du vendredi précédent, ces mots étaient écrits:

“Ernesta est prête à partir.”

Sullivan continua ses recherches. Encore plus avant, il lut ceci:

“Tout va bien. Je crois que mes craintes au sujet de Gordon sont sans fondement. Il ne sait rien. J'en suis sûr!”

Sullivan jubilait.

—Je crois que Mrs Hopkins avait raison, se dit-il, il complotait une fuite avec la jeune fille et craignait que le professeur Gordon n'eût vent de la chose... Il est malin le vieux gremlin... mais il lui faudra encore plus de malice pour m'empêcher de le dénicher!

Le détective fit une nouvelle perquisition pour découvrir un indice qui pût indiquer où le professeur et Ernesta étaient partis, sans résultat aucun. Enfin il résolut de retourner à l'hôtel pour prendre un repos bien gagné après le travail de la soirée.

En se retrouvant à la porte, l'incident de la brouette lui revint à l'esprit. De plus en plus téméraire, il n'hésita pas à examiner la terre avec sa lampe de poche, et vit clairement les marques faites par les quatre hommes.

De ses investigations, il conclut qu'ils avaient pris la brouette à sa place sur le côté du bâtiment et l'avaient amenée au pied des marches où, très vraisemblablement, ils y avaient posé quelque chose de très lourd, car autant les traces de roue

étaient légères de sa place primitive aux marches, autant elles s'enfonçaient profondément dans la terre molle dans l'autre direction.

Qu'est-ce que ces hommes avaient pu transporter à cette heure de nuit ?

—Tout est affaire de détective, se dit Sullivan, je peux bien suivre ces traces et voir où elles conduisent.

Sa lanterne pointée dans la direction prise par la brouette, Sullivan examina les pas et conclut, après un minutieux examen, qu'un homme marchait en tête, un autre roulait la brouette et les deux derniers se tenaient de chaque côté pour la maintenir.

—Ce qu'ils portaient devaient être bien lourd, se dit le détective. Si le vieil Hopkins avait été assassiné, au lieu de s'être enfui, je croirais volontiers que ces quatre individus transportaient le corps pour l'enterrer... Je regrette presque qu'il n'y ait pas au meurtre ; j'aurais là un bon point de départ.

Les traces suivaient la route qui s'éloigne du village, puis tournaient dans un chemin boisé où toute empreinte disparut bientôt. Sullivan suivit ce chemin en trébuchant, jusqu'au moment où il se trouva dans un fourré épais, où l'obscurité devenait complète. Pour comble de malheur, sa lanterne s'éteignit ; la charge était sans doute épuisée. Dans l'impossibilité de pousser plus loin ses investigations, il revint en tâtonnant sur ses pas, butant contre toutes les racines, se cognant dans tous les arbres. Tout à coup, il s'arrêta en poussant une exclamation étouffée. L'ombre, en avant de lui, était traversée par une flèche de lumière.

Supposant qu'elle venait de derrière, il se retourna, le bras levé pour éviter le coup qui pouvait s'abattre soudainement sur ses épaules. Il n'y avait personne.

Sullivan sourit.

—Ma lampe se sera ranimée ! se dit-il.

La lampe restait sans vie... La lumière venait du diamant que le détective portait à sa cravate. Comme un phare miniature, le bijou—présent d'un client reconnaissant—projetait dans l'ombre épaisse du bois un jet lumineux plus brillant que tout ce qu'il avait jamais vu, qui semblait traverser les objets avec lesquels il entraînait en contact, au lieu de les illuminer.

Sullivan, pris d'une terreur involontaire, mit sa main sur le diamant ; la lumière la traversa, mais au lieu de pointer en un seul jet, elle devint diffuse ; il la sentit presque brûler ses doigts qu'il retira en hâte.

En courant pour échapper à cette hantise et retrouver la route, il perdit le chemin, tourna aveuglément dans le taillis et émergea enfin à l'air libre, à cent mètres de l'endroit où il était entré dans le bois.

A mesure qu'il s'approchait de l'espace découvert, la lueur s'éteignait graduellement, et quand il eut atteint l'hôtel, elle avait entièrement disparu.

Pendant une heure, le détective resta assis dans sa chambre examinant le bijou à la lueur de la lampe. Il ne conservait aucune phosphorescence.

—C'est stupéfiant ! se disait Sullivan. C'est surnaturel !... si je l'ai réellement vu... et je jurerais que je l'ai vu !

VII

L'ANCIENNE GLACIERE

Les quatre hommes dont les actions étranges avaient poussé le détective à suivre les traces de la brouette, ce qui avait eu pour lui de si singuliers résultats,

étaient les professeurs Snyder, Rice, Gordon et Fischer.

Après que les cris de la femme leur eussent fait découvrir le corps d'Hopkins en de si terribles et de si lumineuses conditions, leurs actes avaient été incohérents, pour ne pas dire plus, et en tous points, contraires à la ligne de conduite ordinaire de membres de la faculté.

Mais il faut se souvenir que leurs nerfs vibraient comme des cordes à violons, et que, quand ils se retrouvèrent chez Snyder, aucun d'eux n'était capable de raisonner.

Pendant quelques minutes, ils restèrent silencieux; Snyder avec un regard désespéré, Rice les sourcils crispés, s'efforçant de retrouver assez de sang-froid pour former la première équation nécessaire à la solution du problème; Gordon secoué par une multitude de soupçons troublants, et Fischer blême de rage contre lui et les autres qui l'avaient attiré dans cette aventure.

Sur un seul point, leurs cerveaux travaillaient de concert: Mrs Hopkins ne devait pas voir le corps de son mari en cet état.

Rice prit enfin la parole. Se tournant tout à coup vers ses collègues silencieux, il demanda:

—Et bien, allez-vous rester toute la nuit comme des muets? N'avez-vous aucune idée?... Qu'allons-nous faire?

—Je ne sais pas! balbutia le triste Snyder dont le malheureux espionnage avait causé tout le mal. Le docteur Fischer n'a-t-il pas suggéré une histoire que nous devions dire pour expliquer la mort du professeur Hopkins?

—Aucune histoire ne prévaudrait contre l'état de ce corps dit Fischer. Nous ne pouvons l'expliquer.

—Le docteur Fischer a tout à fait rai-

son, ajouta Rice. Comment justifierions-nous la condition lumineuse du corps? Nous ne le pourrions pas et une enquête suivrait naturellement. Notre présence dans le bâtiment à cette heure — nous aurons encore à l'expliquer chez nous — est connue de Mrs Harms. Peut-être notre expédition sur le toit et notre descente par le châssis se découvriraient-elles... Voyez-vous dans quelle position nous nous trouverions... Non, Messieurs, le corps ne doit pas être trouvé ici!

Cette stupéfiante conclusion causa une profonde sensation.

—Je ne comprends pas! dit Gordon.

—C'est assez clair pourtant. La balayeuse a vu la lumière qui émane—je ne prétends pas savoir pourquoi—du corps du professeur Hopkins. Si on découvre que ce corps était dans le placard, à ce moment, et que nous essayions de démentir cette femme, ne voudra-t-on pas connaître nos raisons?... Dans ce cas, qui donnera une explication satisfaisante?

—La seule solution est celle que Rice propose, dit Fischer, sortir le corps du bâtiment, d'abord, puis le cacher jusqu'à ce que cette lumière spéciale disparaisse —si elle disparaît jamais! Après cela... nous ne pouvons savoir ce qui arrivera, mais c'est le mieux que nous puissions faire.

—Où le cachérons-nous? demanda Snyder.

—Dans le bois, derrière le collègue, dit Rice.

Prêts à tout accepter, à cette heure, ils se levèrent quand Rice se leva et quittèrent la classe de Snyder.

Rice conduisit de nouveau la procession vers le laboratoire; d'une main tremblante il ouvrit la porte, les fit entrer sans la refermer. La pièce était emplie d'une lueur livide. Le corps était évidemment

devenu plus lumineux encore car les portes du placard flamboyaient comme si un feu ardent brûlait derrière et qu'elles fussent de verre translucide au lieu d'être de chêne épais.

Les portes ouvertes, le corps d'Hopkins parut aux yeux des coupables comme une véritable torche humaine. Ils reculèrent avec horreur.

—Vous voyez, dit Rice, cela augmente d'heure en heure. Cela peut mettre le feu au collègue, ou... Dieu sait ce que cela peut faire!... Ne perdons pas de temps. Mais comment allons-nous l'emporter?

—Il y a une brouette dehors, dit Gordon. Le jardinier l'a laissée aujourd'hui.

—Allez la chercher.

Gordon s'éloigna.

—Et maintenant, dit Rice avec une résolution désespérée, descendons-le à la grand'porte.

—Comme... comme cela? balbutia Snyder.

—Non, dit Fischer, il faut l'envelopper dans quelque chose.

Rice vint encore à leur secours. Dans un cabinet du second laboratoire il trouva quelques grandes feuilles de papier bleu sensible, qu'ils enroulèrent autour du corps, essayant d'éteindre toute trace de radiation; mais la lueur transperçait entre les feuilles et les plis du papier.

—C'est tout ce que nous pouvons faire, dit Rice à la fin. Venez.

Ils levèrent leur fardeau et le descendirent jusqu'à la porte où attendait la brouette, la stupéfiante lumière formant autour du corps un nimbe visible à quelques mètres.

En désespoir de cause Rice retira son paletot et l'étendit sur le corps déposé dans la brouette; ses compagnons suivirent son exemple. Enfin, Snyder saisit les brancards et ils partirent. Rice en tête,

Gordon et Fischer de chaque côté pour soutenir le fardeau.

C'est avec un profond sentiment de soulagement qu'ils entrèrent sous bois. Jusque-là, Snyder n'avait pas osé reposer ses muscles fatigués. Il posa la brouette pour respirer un peu.

—Où l'enterrerons-nous? murmura-t-il.

—L'enterrer! dit Rice. Un suicidé n'a pas droit à des funérailles... Nous le cachons simplement!

—Je sais où, dit Fischer, à l'ancienne glacière près de l'étang de Bradley.

Ils connaissaient tous l'endroit. La glacière inutilisée depuis de nombreuses années, située sur le bord d'un étang à l'autre extrémité du chemin boisé, ne pouvait être découverte que par ceux qui la connaissaient.

Fischer roula à son tour la brouette et Gordon prit la tête en soupirant. Ce chemin baptisé "le sentier des amoureux" faisait jaillir en foule, à son cerveau, des souvenirs qui emplissaient son âme d'une torture délicieuse.

La glacière atteinte, ils enlevèrent le corps de la brouette et le portèrent à l'intérieur. Rice fit craquer une allumette pour éclairer la place, et avant qu'elle s'éteignit, ils avaient déposé leur fardeau dans un coin du bâtiment, sur le bord même de l'étang. Ils entassèrent dessus quelques planches qu'ils avaient trouvées par terre, et jetèrent quelques pelletées de sciure sur le tout.

En revenant, Rice dit:

—C'est fait!... Maintenant, quand permettrons-nous qu'on découvre le corps?... Je veux dire qu'il ne faut pas le laisser découvrir avant que la clarté qui s'en échappe ait disparu. Ainsi nous devons éloigner les recherches au moins pendant 24 heures.

—Comment? demanda Snyder. Hopkins

manquera demain matin.

—Il manque ce soir, dit Fischer, sa femme le cherche, c'est certain!

—Voici mon plan, ajouta Rice, il faut faire croire qu'Hopkins est absent. Mettons une note sur la porte de son laboratoire disant qu'il a été forcé de s'absenter inopinément.

—Je l'écrirai, dit Snyder, sortant de sa poche un stylographe et une feuille de papier.

Rice alluma une allumette, Snyder écrivit la note puis il courut en avant, entra dans le collège par derrière et cloua la note sur la porte du laboratoire.

Comme ils tournaient le coin du bâtiment, Rice dit :

—Qu'est-ce qui ballote dans la brouette?

—La pelle, répondit Gordon.

—La pelle? Nous n'en avons pas.

—Snyder en a trouvé une dans la glacière, dont il s'est servi pour jeter de la sciure.

—L'idiot! s'écria Fischer, et il alluma un cigare.

Rice lui ordonna de l'éteindre et recommanda le silence, s'imaginant avoir entendu craquer une branche. Ils écoutèrent; rien ne bougeait.

Gordon remit la brouette en place, y laissant la pelle. Personne, pensait Rice, ne pouvait établir un rapport quelconque entre la disparition d'Hopkins et cette brouette.

Alors, après s'être rapidement promis de ne rien dire à personne des événements de la soirée, ils partirent pour regagner leurs demeures.

Comme Gordon allumait sa lampe, ses yeux tombèrent sur une enveloppe posée sur sa toilette.

Son cœur bondit à la vue de l'écriture

familière; il déchira l'enveloppe en tremblant et lut :

“George,

“Quand vous recevrez ceci, je serai partie. Ne me cherchez pas, et si on vous demande si vous savez où je suis, dites que je me suis absentée pour affaires.

“Toujours votre,

“Ernesta.”

Lundi soir.

VIII

ACTIONS ETRANGES DU PROFESSEUR GORDON

Gordon souffla vivement la lampe, descendit sans bruit l'escalier et sortit, la lettre d'Ernesta froissée dans sa main crispée.

—Partie! murmura-t-il en se hâtant le long des rues sombres. Pour quelle raison? Est-ce parce que je lui ai reproché de passer trop de temps dans le laboratoire d'Hopkins?... Non... Alors?... Grand Dieu! saurait-elle?

Son espoir fut traversé de l'horrible pensée qu'Ernesta, au moment où elle était venue appeler le professeur Hopkins, avait découvert la présence des malheureux conspirateurs. peut-être avait-elle vu le quatuor coupable penché sur le corps de sa victime?

Pourquoi s'enfuyait-elle?... dans un soudain délire de peur? pour éviter d'a-

voir à témoigner contre eux, ou... pensait-il avec une touche de vanité... contre lui seul? Ce devait être quelque chose comme cela, autrement que signifierait ce départ précipité et mystérieux?

—Elle doit savoir, se dit-il. Dieu la bénisse, s'il en est ainsi. Mais elle ne partira pas si je peux l'arrêter!

Un amour profond existait entre la jeune fille et le jeune professeur, dont l'ascétisme n'avait jamais permis jusque-là, à sa vie d'étude, d'être troublée par une affaire de cœur. En voyant Ernesta, il s'était senti irrésistiblement attiré vers elle. Sa modestie, sa beauté, son ardeur, son charme éveillèrent l'amour dans son cœur pour la première fois.

Malgré son esprit analytique, Gordon n'avait pas compris tout d'abord;—le mal d'amour lui étant jusque-là si étranger il ne pouvait s'en croire atteint — quand, ayant lu clairement en lui-même, cependant, il comprit qu'il était profondément épris de la jeune fille, il fut heureux; mais timide et malhabile à faire connaître ses sentiments, il est probable qu'il n'aurait jamais fait plus que de soupirer et rêver à elle, sans l'intuition que toute femme possède pour ces sortes de choses.

Ernesta lui avait fait comprendre, sans manquer en rien à sa modestie innée, qu'elle connaissait son amour et qu'il n'était pas méconnu. Peu à peu, elle avait triomphé de la timidité du jeune homme et Gordon avait fait sa déclaration qui avait été accueillie avec joie.

Leur pauvreté s'opposait à un mariage immédiat, aussi attendaient-ils le jour où la position de Gordon améliorée, il pourrait faire vivre sa femme avec des appointements supérieurs à ceux d'un jeune professeur de collègue.

Dernièrement leurs amours avaient été troublées. L'intérêt d'Ernesta aux tra-

voux du professeur Hopkins, ses soirées passées, soit dans le laboratoire avec le savant, soit seule dans sa chambre à travailler pour lui, avait d'abord ennuyé, puis éveillé la jalousie de son ardent fiancé. Finalement, quand il lui avait demandé soit d'abandonner le travail, soit de le convaincre que ce n'était pas autre chose qui l'éloignait de lui, Ernesta, prise d'une juste indignation, s'était tournée vers lui, et lui avait jeté à la figure l'anneau de fiançailles qu'il lui avait donné, en lui disant qu'elle ne voulait pas d'un amoureux aussi soupçonneux.

Pendant quelques jours, les deux jeunes gens ne s'étaient pas parlé, et le cœur de l'homme était déchiré de regrets.

Ajoutez à cela la scène où, quelques heures plus tôt, Gordon et ses collègues avaient vu Ernesta et Hopkins dans le laboratoire, et vous comprendrez qu'après ces coups successifs, la réception de cette lettre lui laissât bien peu de calme.

Gordon en parcourant les rues vides pour se rendre à la maison d'Ernesta, passa devant l'hôtel à la porte duquel un bec de gaz restait allumé.

Le détective Sullivan, debout à sa fenêtre, le vit passer, et à la lueur du réverbère le reconnut pour un des quatre conspirateurs à la brouette.

—Il se passe quelque chose, se dit Sullivan. Le camarade est épouvanté... Je le suivrai!

Quand Gordon atteignit la maison d'Ernesta située quelques mètres plus loin, il eut l'intention de sonner pour s'informer d'elle; mais il réfléchit et s'arrêta irrésolument à la grille.

Sullivan se tenait à vingt mètres derrière lui, se glissant d'un arbre à l'autre. Il vit le jeune professeur s'agripper à la balustrade et regarder ardemment une fenêtre du second étage.

—Va-t-il escalader? Que compte-t-il faire? pensa le détective.

Tout à coup Gordon tourna sur ses talons et reprit sa marche en passant de l'autre côté des arbres derrière lesquels se cachait Sullivan. Celui-ci l'entendit murmurer :

—Ernesta! Oh, mon Ernesta!

—C'est Gordon, se dit Sullivan, en se rappelant la phrase entendue dans la soirée .

Gordon descendit rapidement la rue, et le détective ne voulant pas le perdre de vue quitta sa cachette et le suivit ouvertement, sans craindre d'être surpris, car le jeune professeur semblait n'avoir qu'une pensée: arriver où il allait aussi vite que ses pas pouvaient l'y porter.

Quant aux autres promeneurs... il était dix heures, et à cette heure tout Graydon est enfoui sous ses couvertures.

La gare se trouvait au bout de la rue principale; Gordon semblait s'y rendre.

—Que va-t-il faire à la gare? se demanda Sullivan, le dernier train part à huit heures!

La gare était bien le but du jeune homme que le détective vit bientôt en conversation avec le veilleur de nuit, le seul employé de l'endroit.

Il se plaça de façon à l'entendre.

—Hallo! Professeur Gordon, dit le gardien, que faites-vous dehors à cette heure-ci?

—Rien... rien... répondit Gordon cherchant si évidemment ce qu'il allait dire, que Sullivan s'étonna du peu de perspicacité du veilleur. Je me promène!

—Belle nuit, professeur!

—Très belle!... Y avait-il... je veux dire, avez-vous eu beaucoup de passagers pour le dernier train du soir?

—Le train de huit heures?... Non. Professeur, il n'y en avait qu'un.

—Était-elle...

—Elle n'était pas! dit en riant le gardien. C'était le docteur Whitredge. Il allait à Hardwick pour un malade. Est-ce que vous croyiez que quelqu'un devait partir?

—Non, dit Gordon, personne!

Suivit une pause, comme s'il se demandait comment finir la conversation.

—Bonne nuit! dit-il brusquement; puis il remonta vivement la rue, atteignant bientôt la pile de bois derrière laquelle se trouvait Sullivan. Celui-ci, qui ne s'attendait pas à un mouvement si rapide, n'eut pas le temps de se reculer. En le voyant, Gordon s'arrêta et le dévisagea. Malheureusement pour le détective, le seul réverbère allumé dans la rue n'était pas à plus de trente pas de lui, et l'éclairait en plein. Il fit cependant bonne contenance.

—Bonsoir! dit-il. Avez-vous une allumette? J'essayais d'en faire craquer une mais le vent m'a éteint ma dernière.

—Le vent? dit Gordon avec soupçon.

La nuit était sans un souffle de brise.

Le professeur continua son chemin; Sullivan le suivit des yeux. Quand il l'eut perdu de vue, il revint à son hôtel l'oreille un peu basse.

IX

LE COMPTE COURANT EVANOUÏ

—Je regrette, mais ce chèque dépasse le compte de votre mari!

Mrs Hopkins debout au guichet du caissier, à la banque de Graydon, se sentit défaillir. Elle ne put que jeter à l'homme un regard suppliant, désespéré, muet.

—Il ne reste que 16 dollars 53 cents à son crédit, ajouta M. Fox, le caissier. Seu-

lement 16 dollars 53 cents.

Ceci se passait vers neuf heures le mardi matin.

Mrs Hopkins avait envoyé de bonne heure les enfants à l'école, et, sans procéder à ses devoirs domestiques, avait couru à la banque pour retirer l'argent nécessaire pour s'assurer les services du détective Sullivan. Elle avait rempli le chèque et le présentait au guichet avec un sourire qui voulait être aimable et cordial, ne se souciant pas de laisser deviner les tortures qui lui rongeaient le coeur et l'avaient tenue éveillée pendant cette longue nuit.

Le caissier, qui cumulait dans la petite banque, examina le chèque plus longuement que d'habitude, pensa Mrs Hopkins, puis au lieu de la payer tout de suite, se rendit dans le bureau particulier où il resta quelques minutes.

Il revint vers le guichet pour prononcer la phrase qui avait glacé le sang de la pauvre femme. Ne recevant pas de réponse, il répéta les mots foudroyants.

Alors, par un suprême effort, Mrs Hopkins put balbutier :

—Seize dollars et 53 cents?... Mais... il doit y avoir erreur, M. Fox. Nous... nous avons plus de cinq mille dollars hier!

Le caissier sourit avec pitié. Il se doutait bien qu'il se passait quelque chose de grave.

—Votre mari a retiré exactement cinq mille dollars hier matin.

—Cinq mille dollars! gémit la malheureuse femme.

Ainsi, non content de l'abandonner elle et ses enfants, le misérable avait pris leurs économies, toutes leurs économies, la laissant aux prises avec la pauvreté.

Elle se tourna vers le caissier.

—Ah! ah! s'écria-t-elle. Il l'a retiré et

vous l'avez laissé faire!... Vous n'aviez pas le droit... Pourquoi l'avez-vous fait? C'était mon argent? Mon argent sauvé par sous et deniers!... Vous n'aviez pas le droit!

—Pardon, l'argent était déposé au nom de votre mari, et, légalement, il avait le droit de le retirer quand cela lui plaisait.

—Mais vous auriez dû savoir...

Mrs Hopkins n'alla pas plus loin. Elle comprit que ce serait se trahir, ce qu'elle ne voulait à aucun prix. Il lui fallait néanmoins le quoi payer Sullivan.

Elle se tourna de nouveau vers le caissier, s'efforçant d'être calme.

—Je ne savais pas, dit-elle, que le professeur Hopkins avait l'intention de retirer tant d'argent. Il a été inopinément appelé au loin. Il... il me faut cent dollars, aujourd'hui... tout de suite. N'y aurait-il pas un moyen d'arranger cela?

—Je me demande pourquoi elle veut cet argent? pensa le caissier; mais en la voyant si troublée, il préféra ne pas poser la question.

—Si vous en avez réellement besoin, dit-il, je crois que nous pourrions nous arranger. Le traitement du professeur est toujours payé le 20; si vous me promettez de rembourser la somme promptement, nous pourrions vous avancer les cent dollars.

Mrs Hopkins promit aveuglément. Il lui fallait payer le détective, la nécessité était plus urgente que jamais.

Elle prit donc les billets que lui tendait M. Fox, les mit dans sa bourse et se hâta vers sa demeure. Elle avait à peine refermé sa porte, qu'elle entendit sonner. Ce devait être le détective.

Mrs Hopkins courut pour lui ouvrir, mais en traversant l'antichambre, elle vit par une fenêtre de côté que c'était un étudiant.

Que voulait-il? La curiosité la poussait à le faire entrer, mais elle hésita. Il pouvait apporter un mot de son mari; ce

pouvait être également une chose sans importance. L'époux infidèle ne lui enverrait sûrement aucun indice trahissant ses agissements. En outre, elle redoutait de ne pouvoir garder son calme devant un étranger, et ne voulait pas trahir ses sentiments comme elle avait été sur le point de le faire à la banque. Non, on pouvait sonner... elle garderait le silence!

Après plusieurs tentatives infructueuses, elle eut la satisfaction de voir partir le messager.

Pendant tout ceci, le détective ne perdait pas son temps; il s'était levé de bonne heure et, suivant le fil fourni par la visite de Gordon à la gare, il voulut savoir s'il n'y avait pas pour sortir de Graydon d'autre moyen que le chemin de fer.

Il en avait eu l'intention tout d'abord, se rendant compte qu'un homme aussi connu que le professeur Hopkins, s'il désirait faire perdre ses traces, ne quitterait pas la ville par un chemin aussi fréquenté que la gare, s'il y avait un autre moyen de le faire plus discrètement.

La nouvelle Angleterre est sillonnée de lignes de trolleys. Sullivan découvrit que, tandis qu'aucune ligne ne traverse les rues de Graydon, une grande ligne ne passe qu'à deux milles de la ville. En marchant jusque-là, on peut prendre le trolley qui mène à une ou deux douzaines de villes, où il correspond avec la ligne de Boston.

Si Ernesta et Hopkins étaient encore à Graydon, assez tard le soir précédent, pour que Gordon se demandât s'ils n'étaient pas partis par le dernier train, il était plus que probable qu'ils avaient atteint le trolley à la faveur de l'obscurité et écarté ainsi les soupçons.

Quant à la note fraîchement écrite, découverte par Sullivan sur la porte du laboratoire, puisqu'elle n'avait pas été écrite par Hopkins, quelqu'un devait savoir qu'il était parti.

Découvrir qui l'avait écrite était son

premier travail.

En atteignant le bâtiment du collège, il remarqua avec satisfaction que la brouette et la pelle étaient encore où les quatre hommes les avaient laissées. Il voulut y jeter un nouveau regard et s'avança.

Il examinait attentivement les deux objets, quand une ombre s'étendit sur son épaule. Sullivan leva la tête et vit, pendant la durée d'un éclair, un visage terrifié qui le regardait d'une fenêtre située au-dessus de lui. Le détective reconnut un des hommes qu'il avait vus la nuit dernière à la lueur de l'allumette.

— Cette affaire me ménage des surprises, se dit-il, si l'enlèvement n'était pas aussi évident, je serais disposé à croire... tout!

Il remarqua que la brouette portait la marque "Collège Graydon" estampillée sur le côté, alors que la pelle n'avait aucune indication.

— Je m'en souviendrai, se dit-il. En vérité, je crois qu'il sera bon de me souvenir de tout ce que j'ai vu ou entendu par ici.

Il était neuf heures passées; le doyen avait dispersé le rassemblement formé devant la porte du laboratoire et envoyé les messagers chez Mrs Hopkins et à la maison d'Ernesta Frost.

Le collège avait repris, à la surface, son calme habituel. Que ne se cachait-il pas sous ce calme?

Le détective ne rencontra que quelques étudiants, dans sa course à travers le bâtiment vers la porte du laboratoire. Devant cette porte, se tenait un petit homme âgé, examinant la note encore épinglée.

Sullivan s'avança doucement derrière lui et dit :

— Je vous demande pardon, monsieur; seriez-vous le professeur Hopkins?

Il savait parfaitement le contraire, mais ne l'accostait ainsi que pour excuser sa présence. Alors, suivit sa conversation avec le doyen, et la complaisance de ce

dernier pour lui indiquer le bureau du professeur Snyder.

C'était le moment de l'action. Sullivan enleva prestement la note de la porte, remercia le doyen pour sa bonté et s'empressa de sortir du bâtiment.

Il se rendit directement chez Mrs Hopkins et fut bientôt assis près d'elle dans le parloir.

—Les avez-vous trouvés? lui demanda cette dernière.

—Pas tout à fait, mais je suis sur leurs traces. Ils ne peuvent échapper, j'ai de forts indices... Maintenant, avant que j'aille plus loin, avez-vous?...

—Oui! dit Mrs Hopkins en lui mettant dans la main l'argent qu'elle avait obtenu de la banque.

Après quoi elle raconta l'histoire du retrait des fonds de la famille par le professeur.

—Le misérable! s'écria Sullivan. Pardonnez-moi, madame, de parler ainsi de votre mari... Et vous dites que ces cent dollars sont votre dernière ressource?

—Bien pis! sanglota Mrs Hopkins. Ils sont pris d'avance sur le traitement non payé de ce mois, qui n'est que de cent cinquante dollars.

—Reprenez cet argent, madame, dit Sullivan en le posant sur la table. Vous payerez quand le cas sera résolu. Je vais attraper le misérable et lui faire rendre l'argent qu'il a volé... Oui... volé!

Il ne voulut pas écouter les protestations de Mrs Hopkins, obstinée à vouloir tenir sa parole.

L'incident clos, le détective montra à sa cliente la note qu'il avait prise sur la porte du laboratoire.

Regardez ceci et dites-moi si vous reconnaissez l'écriture?

Mrs Hopkins essuya ses yeux pour regarder la note dont la lecture la bouleversa, sans remarquer, tout d'abord, qu'elle n'était pas de la main de son mari. C'était un mot de lui... pas à elle

c'est vrai, mais de lui!

Le détective reprit :

—Calmez-vous, madame. Ce n'est pas l'écriture de votre mari, n'est-ce pas?

—Non... c'est...

—De qui?

—Je ne...

—Réfléchissez! Pensez à tous les professeurs du collège. Est-ce de Gordon?

—Attendez!

Mrs Hopkins vint à la table, sortit du tiroir un album d'autographes dans lequel se trouvaient une ligne d'écriture et la signature de presque tous les membres de la Faculté, et le tendit au détective qui en tourna rapidement les pages.

Quand il arriva à celle où Snyder avait écrit, il tressaillit.

—C'est celui-là, dit-il. Regardez vous-même.

—Je le croirais... Qu'est-ce que cela signifie?

—Simplement que le professeur Snyder a été prié par votre mari de mettre cette note sur la porte du laboratoire, ce qu'il a fait à 9h. $\frac{1}{2}$ passées, la nuit dernière.

—Alors le professeur Snyder...

—Peut nous mettre sur la voie!... Laissez-moi faire, madame, il nous y mettra!

X

DOYEN ET DETECTIVE

Le mardi fut pour MM. Rice, Snyder, Fischer et Gordon, un jour d'inexprimables tortures.

Ils se glissèrent dans le collège comme des couvables, Snyder le premier, Fischer et Rice ensuite, et devant l'agitation causée par l'absence d'Hopkins, devant les questions du Doyen, ils ne surent que murmurer une profession d'ignorance.

Comme Fischer, profondément troublé, préparait le travail du jour, il jeta machi-

nalement un regard par la fenêtre au-dessous de laquelle se trouvait la brouette, et vit, avec épouvante, un homme, un étranger, qui l'examinait comme s'il soupçonnait quelque chose. L'homme leva la tête et aperçut Fischer. Ce dernier se retira précipitamment... Que signifiait cet examen?

Il courut chez Gordon pour lui conter l'aventure, lui décrire soigneusement l'inquisiteur et déposer sur les épaules de son collègue une partie de son fardeau d'épouvante.

Gordon était arrivé tout inquiet de sa rencontre avec l'individu de la soirée précédente. Quand le Doyen lui demanda s'il pouvait expliquer la note d'Hopkins, il perdit la tête, et ne comprit que plus tard la maladresse qu'il avait commise en lui conseillant de demander à Rice ou à Fischer. Il était trop tard pour se rétracter.

Les conversations des étudiants au sujet d'Ernesta Frost et d'Hopkins éloignèrent cette pensée, et, en entendant sortir de leurs lèvres ces deux noms réunis, il eut grand-peine à résister à l'envie de crier :

—C'est un mensonge! Un infâme mensonge! Ils ne se sont pas enfuis!

Pour le Doyen ce jour fut également intéressant. Sans se lasser, il questionna le messenger qui lui apportait la stupéfiante nouvelle de la disparition d'Ernesta, sans pouvoir en tirer autre chose.

Après lui avoir recommandé de garder le secret de cette disparition, il le congédia et se prit à réfléchir.

Cet homme n'était pas le vieux fou, ni l'aveugle qu'on croyait; il avait noté les commentaires des étudiants à la porte du laboratoire; depuis longtemps il avait connaissance des soirées qu'Hopkins passait en compagnie d'Ernesta, et s'était demandé s'il devait permettre la continuation de pareille chose. La disparition simultanée du professeur et de la jeune fille était-elle le résultat de ces rencon-

tres?... Cela semblait certainement mystérieux.

—D'ailleurs, soliloquait le Doyen, s'il n'y a pas de mystère pourquoi Snyder, qui a écrit la note ne me dit-il rien? Pourquoi Rice et Fischer nient-ils toute connaissance des actions d'Hopkins, et pourquoi Gordon dit-il qu'ils sont au courant? Enfin, qu'est devenue la note?

Comme pour répondre à cette question, on frappa à la porte. Le Doyen cria :

—Entrez!

Celui que le Doyen croyait un agent en librairie — Sullivan — entra.

—Le Doyen Quimby, je crois?

—Oui, répondit le Doyen avec brusquerie, car il se sentait en mauvaisés dispositions vis-à-vis de l'étranger qui avait volé, il le supposait du moins la seule preuve qui existât. C'est moi, qui êtes-vous?

—Je me nomme Sullivan, et je viens vous voir au sujet du professeur Hopkins.

—Ah!... Et bien, M. Sullivan, je ne sais pas ce que le professeur Hopkins est pour vous, mais avant de vous parler de lui, j'aimerais vous demander ce que vous avez fait de la note... Oh!

Avec un sourire, Sullivan tendait le bout de papier au doyen qui le prit.

—La note du professeur Hopkins... commença-t-il, mais Sullivan l'interrompit.

—La note du professeur Snyder, voulez-vous dire, Monsieur?

Le Doyen fronça les sourcils.

—Comment le savez-vous?

—C'était mon devoir de le découvrir... je suis détective. Et maintenant, si vous pouvez m'assurer que nous sommes seuls, je vous poserai quelques questions et vous dirai différentes choses.

En dix minutes Sullivan apprit beaucoup et dit ce qu'il jugeait nécessaire.

Ce que le Doyen lui raconta des dix-huit années d'Hopkins à Graydon ne concordait pas avec les dernières actions du professeur, telles que Sullivan les inter-

prétait.

Ce qu'il dit au Doyen concernait la mystérieux retrait des cinq mille dollars, la lettre d'Ernesta interceptée par Mrs Hopkins et d'autres faits analogues.

—C'est curieux, très curieux!" dit enfin le Doyen. Croyez-vous que le professeur Snyder ou quelqu'un de ses collègues sache où est Hopkins?

—Je suis sûr que Snyder et Gordon pourraient dire quelque chose. Voulez-vous leur demander, ou le ferais-je?

—Que conseillez-vous?

—Et bien... chargez-vous de Snyder ; je me réserve Gordon. Je... je le connais presque.

—Quand comptez-vous commencer?

—Tout de suite. Avec votre permission, je verrai Gordon à sa première minute de liberté. Jusque-là je vais flâner aux environs ; peut-être aurez-vous obtenu quelque chose de Snyder.

Sullivan se dirigea vers la porte.

—Ah! encore un mot... Je ne suppose pas que vous connaissiez tout le matériel de l'administration, mais pourriez-vous reconnaître une brouette ou une pelle ou un instrument quelconque appartenant au collègue?

—J'en doute! dit le Doyen avec un sourire, mais tout ce qui est acheté pour le collègue en fait d'ustensiles et d'instruments aratoires est marqué.

—Merci, c'est tout ce que je voulais savoir. J'aurai de plus amples renseignements du jardinier?

—Oui, vous le trouverez quelque part aux alentours. Quand vous reverrai-je?

—Bientôt!... Dans l'intervalle, si quelqu'un vous demande qui je suis, je vends des livres... disons... quelque chose qui intéresserait le professeur Hopkins ; par exemple...

—"La Résolution finale des éléments chimiques," suggéra le doyen.

—Parfait, répondit Sullivan, en s'éloignant.

Une longue recherche fut inutile pour trouver le jardinier ; celui-ci examinait justement les objets sur lesquels le détective voulait enquêter ; la brouette et la pelle.

Le jardinier leva un visage narquois et satisfait à l'approche de Sullivan.

—Bonjour! dit ce dernier, vous paraissez content.

—Pourquoi pas?... N'seriez-vous pas content si quelqu'un vous f'sait cadeau d'une pelle juste au moment où vous pensiez en acheter une?

—Quoi, dit Sullivan, essayant de cacher la joie que cette réflexion inattendue lui causait. Ce n'est donc pas votre pelle?

—Non ; elle ressemble à celles qui servaient à la glacière de Bradley quand j'y travaillais. J suppose qu'un étudiant l'aura trouvée et aura pensé que c'était la mienne... Et ben, elle est à moi à c't'heure!

Il souleva la brouette et la pelle.

—Attendez! dit Sullivan, qu'est-ce qu'il y a sur la pelle?

—D'la sciure! répondit le jardinier après examen. Par Dieu! ça vient d'la glacière, y a pas d'erreur!

se trouve cette glacière, se dit le détective comme le jardinier partait,, mais je crois que je ferai mieux de m'abstenir... Voyons si je peux trouver Gordon.

Il avait atteint l'arrière du bâtiment ; en se dirigeant vers une porte de service, il passa sous les fenêtres du bureau du Doyen.

Celui-ci fermaït justement la porte sur un homme que Sullivan reconnut pour un des quatre conspirateurs à la brouette. Comme le détective entraït, l'homme disparaissait dans le hall avec toutes les apparences de la hâte.

Sullivan frappa à la porte du Doyen.

—Est-ce Snyder? demanda-t-il en entrant.

—Oui! lui fut-il répondu avec agitation. Et il sait, il sait!

—Qu'a-t-il dit?

—Je lui ai demandé à brûle-pourpoint s'il n'était pas au courant du départ d'Hopkins, et il a dû l'admettre. Hopkins et lui se sont rencontrés ici, hier après-midi ; Hopkins lui a dit être appelé inopinément hors de la ville, sans avoir le temps de m'en prévenir, et lui a demandé de me faire la commission, ce qu'il a d'ailleurs oublié. Mais il a écrit la note qui était sur la porte du laboratoire à la requête d'Hopkins, et devait tout me raconter ce matin.

—Ah, il a dit cela?... A quelle heure a-t-il mis la note sur la porte?

—Vers cinq heures de l'après-midi, hier, avant de retourner chez lui pour souper... Est-ce la vérité? Que croyez-vous?

—Je ne crois pas, dit Sullivan, je sais!. L'histoire de Snyder est un mensonge du commencement à la fin. Et maintenant, au tour de Gordon!

Mais le détective Sullivan ne devait pas voir ce jour-là le professeur Gordon, car le jeune homme quitta précipitamment la ville par un train de la matinée, sans même prendre le temps d'emporter une valise.

?!

QUESTION DE VIE OU DE MORT !

Le collège de Graydon possède un téléphone.

Ce même mardi matin, où tant de choses s'étaient passées à l'intérieur et à l'extérieur du vieux bâtiment, le professeur Gordon fut appelé au téléphone. Il s'excusa et s'empressa de répondre.

—Hallo! Professeur Gordon... Bien. C'est le bureau télégraphique. Nous avons un télégramme pour vous. Attendrons-nous le courrier, ou devons-nous vous le transmettre dès maintenant?

Il est d'usage à Graydon, où les porteurs télégraphiques sont inconnus et où l'opérateur est en même temps l'agent postal, de garder un télégramme jusqu'à la prochaine distribution, ou d'en téléphoner le contenu au destinataire s'il a un appareil à sa disposition.

Gordon demanda donc à l'agent de répéter le message.

—Voici : il est daté de Boston et dit :

“ Venez immédiatement Sud Terminus ; suis dans situation terrible. Ne laissez personne savoir, surtout H...”

C'est signé : “Ern...”

—C'est bien, je sais! dit Gordon d'une voix tremblante. C'est tout?

—C'est tout.

Gordon racrocha machinalement les récepteurs.

Ernesta était dans la peine et l'appelait!... Bien entendu il irait. Il regarda sa montre, il était juste dix heures ; le premier train partait à dix heures trente. Il avait donc grandement le temps de le prendre, mais personne ne devait savoir qu'il partait.

De retour dans sa classe, les étudiants remarquèrent ses allures absorbées, et échangèrent des regards. Que lui était-il arrivé?

Gordon fit un effort héroïque pour reprendre son cours où il l'avait laissé, et questionner quelques élèves, mais il lui fut impossible de soutenir l'effort plus de quelques minutes. A la première opportunité il s'excusa de nouveau, en disant qu'il se sentait mal à l'aise et qu'il allait prendre l'air pour se remettre, se rendit aussitôt chez le doyen pour se faire dispenser pour ce jour-là, puis sortit. Une fois dehors il descendit en courant la colline, traversa le village et arriva à la gare pour attraper le train comme il partait.

Le voyage sembla interminable à Gordon, car son imagination eut plein loisir d'enfanter les hypothèses les plus épou-

vantables ; cependant, il se rassurait un peu en se disant qu'Ernesta n'avait pu souffrir d'un mal physique, puisqu'elle l'attendait sur le quai d'une gare.

Le train à peine arrêté il s'élança le premier, et franchit d'un bond le long quai vers la grande salle d'attente.

Malgré la foule, ses yeux découvrirent instantanément Ernesta qui, l'apercevant presque en même temps, lui tendit des bras suppliants, Gordon bondit vers elle.

—Oh! s'écria la jeune fille. Je suis si heureuse que vous soyez venu, si heureuse!"

—Qu'y a-t-il, Ernesta, que vous est-il arrivé?

—J'ai été volée! gémit-elle, volée... de cinq mille dollars!

—Cinq mille dollars!

Gordon la regarda stupéfait. Ernesta devait être folle! Ce oui lui était arrivé avait sans doute dérangé son cerveau. Elle ne pouvait avoir une telle somme d'argent.

—Ne me regardez pas comme cela ! s'écria-t-elle. C'est vrai, je vous dis que c'est vrai! Je les avais... je ne les ai plus! Oh! que vais-je faire?

Gordon la conduisit à un siège dans un coin éloigné de la salle d'attente et tenta de la calmer, toujours convaincu qu'elle souffrait de quelque aberration d'esprit. Tout était si extraordinaire : sa fuite de Graydon, sa lettre, son télégramme, et pour finir...

—Calmez-vous, petite fille, dit-il doucement, calmez-vous. Je suis là!

—Vous ne me croyez pas! dit-elle. Je le vois bien George! Mais c'est vrai, tout est vrai. Si je suis folle, ce n'est pas comme vous le pensez... J'avais cinq mille dollars, là, dans mon sac. J'attendais le train de New-York. Je vis mon sac ouvert, je regardai... l'argent n'y était plus! Alors je vous ai télégraphié... Ah! qu'est-ce que je vais faire?

Son air de sincérité convainquit Gor-

don, malgré l'in vraisemblance de toute l'aventure.

—Quand cela s'est-il passé? demanda-t-il.

—Ce matin à 7 heures et demie passées balbutia Ernesta. Je devais prendre le train de 7 h. 45 pour New-York.

Il aurait bien voulu lui demander pourquoi elle désirait aller à New-York et beaucoup d'autres choses, mais ce n'était pas le moment. Si elle avait eu réellement l'argent et s'il lui avait réellement été volé, la police devait être informée ; il fallait faire quelque chose pour le retrouver. Il se contenta donc de demander à la jeune fille si elle pouvait identifier les voleurs, si elle avait remarqué des gens suspects dans la gare.

—Non répondit-elle en sanglotant.

Elle ne pouvait dire autre chose que ceci : l'argent avait été dans son sac... il n'y était plus!

En vain Gordon essaya de la consoler ; elle ne s'arrêtait de pleurer que pour tomber dans un sombre désespoir, jetant des regards affolés autour d'elle. A bout de ressources, Gordon dit enfin :

—Eh bien, il n'y a qu'une chose à faire : si vous avez perdu cette grosse somme d'argent la police doit en être informée.

Ernesta bondit.

—La police! répéta-t-elle. Oh, George, non, non, non!

—Pourquoi?

—Parce que... parce que... Je ne peux pas vous le dire, mais la police ne doit pas savoir, personne ne doit savoir!

—Alors, comment pouvez-vous espérer retrouver cet argent?

—Je ne sais pas, je ne sais pas!... Mais la police... Jamais. Promettez-moi que vous ne direz rien... Ce serait dans les journaux... ce serait... non, c'est impossible!

La situation devenait de plus en plus mystérieuse et stupéfiante.

Une jeune fille qui n'avait jamais eu

en sa possession cinq mille dollars, se plaignait d'avoir perdu cette somme, et cependant refusait d'informer la police parce que ce serait dans les journaux!... Qu'y avait-il derrière tout cela?

Soudain la pensée jaillit à l'esprit de Gordon qu'elle ne voulait pas rendre la chose publique parce que quelqu'un d'autre saurait qu'elle avait perdu l'argent... Quel autre? Hopkins!

La scène de la fenêtre où ils avaient vu Hopkins donner de l'argent à Ernesta se dressa devant ses yeux. Tout était clair!... Gordon se rucula de la jeune fille avec horreur.

—Georges! Georges, qu'y a-t-il? dit-elle. Pourquoi me regardez-vous ainsi?

—Ernesta, dit-il très lentement, d'où venait cet argent? Qui vous l'avait donné?

Elle resta silencieuse, le visage fermé.

—Qui vous a donné cet argent? répéta Gordon. Dites... Est-ce le professeur Hopkins?

—Oh! s'écria-t-elle, ne me le demandez pas; je ne peux rien vous dire. Mais croyez-moi, croyez en moi! Vous le saurez... pas maintenant... plus tard. Oui, je vous le promets, mais ne m'en demandez rien.

—Je le dois!... répondez-moi. Est-ce Hopkins?

Ernesta se redressa.

—Monsieur Gordon, dit-elle, je vous ai prié de ne pas me questionner. J'ai eu cet argent pour... pour un but déterminé, je l'ai perdu... je pensais pouvoir vous appeler à mon secours. Si vous insistez pour connaître mon secret, je ne vous demanderai plus de faveur... Vous pouvez partir.

Elle fit un pas pour s'éloigner, mais Gordon la retint par le bras.

—Pardonnez-moi, Ernesta, dit-il. Je ne voulais pas vous faire de peine. Vous ne savez pas les doutes et les craintes qui m'assaillent depuis hier; vous ne savez pas ce qui s'est passé... Je vous crois. Ne me dites rien, mais si vous voulez re-

trouver cet argent, laissez-moi faire quelque chose.

—Non, dit-elle, je suis sûre qu'il est perdu sans retour. Mais il me faut une somme égale, et j'ai compté sur vous pour l'avoir.

—Impossible! Vous savez bien que je ne l'ai pas.

—Il faut l'avoir! répliqua-t-elle froidement. Vous m'avez dit une fois, quand vous m'avez demandé d'être votre femme, que vous possédiez quelque propriété ici, à Boston. Il faut en tirer cinq mille dollars tout de suite... Oh! je sais ce que je demande, je sais que vous devez me croire folle... pis peut-être. Mais je vous le dis, Georges, si je n'ai pas cette somme aujourd'hui, je me tuerai. Oui... je me tuerai!

—Et si... Ernesta, dites-moi tout! Dites-moi pourquoi vous la voulez; dites-moi... Le professeur Hopkins a-t-il quelque chose à faire avec votre fuite de Graydon?

La question était sortie de ses lèvres avant que Gordon s'en doutât. Il aurait ravalé les mots s'il avait pu se douter de l'effet qu'ils devaient produire sur la jeune fille.

Elle s'écria avec indignation:

—Ainsi c'est cela! J'aurais dû le savoir!... Mon association avec le professeur, mes soirées dans le laboratoire, ont donné lieu à des commérages. n'est-ce pas? Et mon départ soudain a fait éclater le scandale!... Eh bien, si c'est là ce qu'on pense... ce que vous pensez... pourquoi ne l'avez-vous pas demandé au professeur Hopkins avant de venir, en réponse à mon télégramme?... Oui, pourquoi ne lui avez-vous pas demandé?

Gordon la regardait avec embarras. Il revit instantanément la chose inerte, grimaçante, irradiante qu'ils enveloppaient de papier et recouvraient de leurs vêtements... Il ne put répondre.

—Oh! reprit Ernesta. Si on savait! si on

pouvait comprendre ! Mais on ne voudrait pas. De quoi vais-je m'inquiéter?... Qu'on pense tout ce qu'on voudra je ne veux pas que vous me soupçonniez. Je vous dis que vous ne le devez pas, et vous ne le ferez pas!... Quant à cet argent, me croirez-vous si je vous dis que c'est une question de vie ou de mort?... Oui de vie ou de mort ! Oh ! je le rendrai ; vous serez remboursé au centuple. Je ne parle pas au hasard, je sais ce que je dis... Si vous m'aimez, si vous voulez que je vive, ayez-moi cet argent... Voulez-vous ?

Gordon n'aurait rien pu lui refuser en ce moment ; il l'aurait crue contre l'évidence du monde. Il dit :

—Ernesta je ne comprends pas, mais venez. J'essayerai d'avoir cet argent pour vous.

La reconnaissance d'Ernesta fut belle. Elle le regarda avec amour, et dans ce regard, le jeune homme ne vit que droiture et loyauté. Il sentit qu'il pouvait croire en elle, l'ombre même du doute s'enfuit, il ne voulait plus connaître son secret.

Ils se levèrent.

Tout à coup, en comprenant la bonté et la générosité du jeune homme, Ernesta lui entoura le cou de ses deux bras en disant :

—Mon bien-aimé!... Mon sauveur!

Ceux qui virent ce mouvement durent rester bouche bée de stupéfaction.

Gordon rougit et baissa la tête ; Ernesta, seule, ne fut pas embarrassée.

Doucement il se dégagait de son étreinte et la conduisit à un cab. Une minute plus tard ils roulaient vers la demeure d'un homme d'affaires.

XII

L'ETANG ENCHANTE

Il est défendu aux agents du télégraphe de divulguer le contenu d'une dépê-

che. Pourtant le détectif Sullivan trouva le moyen de faire enfreindre la règle à l'opérateur de Graydon qui jugea prudent de lui montrer le message qui avait provoqué le départ précipité du professeur Gordon.

Sullivan ne manqua pas d'éprouver une certaine stupéfaction en découvrant une complication nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas.

Une jeune fille fuyant son fiancé en compagnie d'un autre et télégraphiant à celui-ci pour qu'il vienne à son aide ! La situation n'était-elle pas bizarre ?

—Dans quel sorte d'ennui peut-elle être ? se dit le détective. Est-il possible que le vieil Hopkins ait pris peur et l'ait abandonnée?... Peu probable... si tôt ! Qu'est-ce que cela peut être alors, et qui est ce H. à qui Gordon ne doit pas parler?... Ça se complique d'heure en heure !

Immédiatement, il télégraphia à son bureau à Boston :

“ Surveillez Sud-Terminus, pour belle jeune femme blonde et homme, allures professeur de collège. Suivez-les. Prends train pour Boston. Cas des plus difficiles.”

Le premier train en partance n'avait lieu que tard dans l'après-midi, mais Sullivan mettant à profit les renseignements recueillis le matin même, sur les lignes de trolley, courut chez un loueur et y prit une voiture et un cocher pour le conduire à la ville la plus proche située à deux milles de là, où il attraperait le trolley qui devait le mener à une des gares de la ligne, mieux desservie que Graydon.

Il raconta au cocher qu'il devait retourner en hâte à Boston pour une importante affaire de livres, et qu'il serait bientôt de retour.

Avant de partir, il avait pris la précaution d'amener le perplexe Doyen à tenir secrète cette dernière phase de la situation.

—Dites-leur que Gordon est parti pour

Boston avec votre permission ; ne leur laissez pas croire qu'il s'est aussi sauvé, cela ferait bientôt le tour de la ville et les journaux en parleraient. Laissez croire ce qu'on voudra, pas ce que vous savez. Et surtout surveillez Snyder et sa bande!... Je reviendrai demain, peut-être ce soir... avec Hopkins.

Le Doyen suivit ces instructions ; mais comme sa prétendue connaissance des faits et gestes du professeur Gordon ne semblait pas satisfaire la curiosité publique, il s'adressa aux étudiants réunis en corps, les mettant en garde contre les bavardages concernant la malheureuse affaire des deux derniers jours et les assurant que tout rentrerait bientôt dans l'ordre.

—Il y a malheureusement erreur, dit-il, une série de coïncidences particulièrement inexplicables, qui s'éclairciront d'elles-mêmes avant qu'il soit longtemps. Jusque-là, je vous prie d'arrêter les cancanages, de déjouer les curiosités et d'espérer en l'avenir, pour le bon renom de Graydon !

L'habile petit speech du Doyen améliora sensiblement la situation et les loyaux étudiants firent un énergique effort pour croire et faire croire aux autres que les disparitions du professeur Hopkins, d'Ernesta Frost et du professeur Gordon, arrivées à quelques heures les unes des autres, n'avaient rien de mystérieux.

Ce fut cependant un trio effrayé, tremblant, qui se rencontra dans la classe de Rice à l'heure du lunch.

Rice avait l'air d'un mathématicien qui a rencontré un problème insoluble. Snyder physiquement et moralement, était aplati comme une méduse, et Fischer tremblait comme un paralytique.

—Gordon parti ! se répétaient-ils avec effroi. Parti... enfui!... Pourquoi ?

—Il a reçu un message téléphonique, paraît-il, dit Rice, et instantanément il a

pris son chapeau et s'est sauvé. Il doit avoir pris le train... Qui a communiqué avec lui ? Que dit-on ?

—Il était épouvantablement effrayé ! dit Snyder.

—De quoi ? demanda Fischer. Une seule chose peut nous effrayer... la découverte du corps d'Hopkins. Quelqu'un a-t-il été à la glacière pour voir s'il est en sûreté ?

—Pas moi sûrement ! répondit Rice, et je ne crois pas que le professeur Snyder y ait été ! ajouta-t-il d'un air railleur en regardant l'être pitoyable écroulé dans un fauteuil.

—Je vous ai vus sortir du cabinet du Doyen, dit Fischer à Snyder. Que voulait-il ?

—Le Doyen a découvert que j'ai écrit la note épinglée sur la porte du laboratoire, dit Snyder. Il le savait avant de m'envoyer chercher, j'ai dû le reconnaître ; et il m'a demandé si j'avais connaissance du départ d'Hopkins. Je lui ai dit qu'Hopkins m'en avait informé et que j'avais mis la note hier après-midi.

—Fou ! grogna Fischer. Pourquoi n'avoir pas dit la vérité ?

—Pourquoi ne l'avez-vous pas dite vous-même ? riposta Snyder avec aigreur, quand le Doyen vous a demandé si vous saviez quelque chose au sujet d'Hopkins, vous avez répondu non.

—Nous en étions convenus.

—Mais le Doyen soupçonne quelque chose. Gordon a suggéré qu'un de nous pouvait savoir.

—Quoi ? s'écria Rice. Ah ! je comprends tout !... C'est pour cela que Gordon s'est enfui, le lâche, le serpent, le traître !... Messieurs, nous sommes en mauvaise posture !

—Oui ! affirma Fischer, tout va de mal en pis.

—Que faire ?

—Oh ! s'écria Snyder avec désespoir. Rétablissons les faits ; disons qu'Hopkins

s'est suicidé ; racontons l'incident du corps lumineux ; disons que nous l'avons porté dans la glacière...

—Oui, et soyons arrêtés pour meurtre ! dit Fischer avec sarcasme. Snyder, vous parlez comme un sot !

—Nous pouvons laisser découvrir le corps, proposa Rice et faire croire qu'il est venu là pour se tuer.

—Les suicidés n'entassent pas des planches et de la sciure sur eux !... En outre, il y a autre chose.

Fischer raconta alors l'incident de la pelle et de la brouette qu'un étranger examinait sous la fenêtre de sa classe.

—Qu'en pensez-vous ?

Snyder et Rice étaient sans voix ; ils éprouvaient la sensation de criminels autour desquels le filet se resserre de minute en minute ; la sueur froide roulait en perles sur le front de Rice ; Snyder était plus flasque que jamais.

—Messieurs, dit enfin Rice, ce moment exige les plus profondes réflexions ; un simple faux pas, et nous sommes perdus. Pis encore, nos vies sont en danger. Notre intrusion intempestive dans les affaires privées d'Hopkins — il jeta un regard rapide à Snyder — nous a placés dans l'ombre des géôles... Il nous faut agir avec prudence !

A ce moment, le son de voix nombreuses frappa leurs oreilles. Ils tressaillirent. Tout bruit inaccoutumé suffisait maintenant pour faire vibrer leurs nerfs.

Les voix étaient celles de jeunes garçons discutant avec le jardinier qui cumulait ces fonctions avec celles de gardien du bâtiment.

—Nous voulons voir le professeur Hopkins, disait une voix claire. Nous avons quelque chose pour lui.

A cette déclaration, corroborée par beaucoup d'autres organes similaires, le jardinier affirma que le professeur Hopkins était absent.

—Que peuvent-ils vouloir à Hopkins ?

dit Rice à ses compagnons. Nous ferions mieux de voir.

En temps d'ordinaire, ils ne se seraient pas immiscés dans une affaire concernant un de leurs collègues absent, mais, vu les circonstances présentes, tout ce qui le touchait les intéressait au premier chef. Leur hésitation à intervenir fut bientôt vaincue par la suite du colloque.

—Que voulez-vous au professeur Hopkins ? demandait le jardinier, et qu'est-ce que vous avez dans ce pot ?

—De l'eau... On nous a dit de l'apporter au professeur Hopkins, et qu'il nous dirait ce qui se passe dedans.

—Qu'est-ce qui s'passe ?

—Nous n'savons pas... c'est amusant... on dirait qu'c'est plein d'aiguilles ou d'qué'qu'chose qui pique.

—Voyons, où avez-vous pris l'eau ?

—Dans l'étang de Bradlep.

Snyder, Rice et Fischer se levèrent d'un bond, ouvrirent la porte et se trouvèrent en face des enfants.

—Qu'y a-t-il ? demanda Rice.

Le jardinier expliqua ce qu'ils avaient déjà entendu.

—Que disiez-vous qui se passe dans l'eau ?

Un des gamins tendit à Rice un pot de verre plein d'eau.

—Tâtez-la, professeur ?

Rice enleva le couvercle et enfonça sa main dans le récipient. Il la retira aussitôt, l'étonnement peint sur le visage.

—Eh bien, dit-il, elle semble chargée d'un sel minéral quelconque. C'est une sensation étrange et forte !

—N'est-ce pas ? s'écria le garçonnet. Et, dites, il ne faudrait pas essayer de se baigner là-dedans. Moi et Jimmy nous avons découvert ça e'matin. Nous allions à l'étang pour prendre un bain, et quand nous avons mis nos pieds dans l'eau, ils ont commencé à nous picoter... Qu'est-ce qui fait ça ?

—Je... je ne sais pas. Laissez-moi un

peu d'eau, je l'analyserai. Peut-être pourrai-je vous le dire demain. Où dis-tu que vous avez pris cette eau?

—A l'étang de Bradley, répondit le choeur.

—Mais à quel endroit de l'étang? demanda Fischer.

—Partout, répondit un petit garçon. Mais où ça pique le plus, c'est près de la vieille glacière!

Un gémissement de Snyder fut interprété par les gamins comme une exclamation d'incrédulité. Ils se tournèrent vers lui :

—Vous ne le croyez pas!... eh bien, venez voir. Tout le monde est là, on vous l'montrera!... V'nez vous autres.

—Avez-vous entendu? dit Rice, quand les enfants furent partis. Tout le monde est à l'étang! Le corps sera découvert.

—Gott! s'écria Fischer.

—Et nous l'avons couvert de planches et de sciure! murmura Snyder comme dans un songe.

—Croyez-vous, reprit Rice, qu'il y a un rapport quelconque entre la présence du corps près de l'eau et la condition de l'eau elle-même?

—Très vraisemblablement, répondit Fischer, les récentes recherches d'Hopkins visaient le radium ou les produits similaires.

—Peut-être la solution fatale qu'il a bue, et qui a rendu son corps lumineux, a-t-elle affecté l'eau? ajouta Snyder.

—Supposition, intéressantes mais inutiles! coupa Rice. Nous devons avant tout penser à nous garder contre la découverte du malheureux.

—Comment? railla Fischer. Mettrons-nous une pancarte avec ces mots : " Attention!... Dangereux!"

—Plaisanter avec la mort? dit Rice avec réprobation. Nous ne pouvons penser qu'à une chose : visiter la place et nous rendre compte de la situation.

Snyder et Fischer étant tous deux pris

par leurs classes aussitôt après le lunch, il fut décidé que Rice irait, au nom de tous, et ferait un rapport.

Les gamins n'avaient rien exagéré. Tous les habitants de Graydon qui avaient pu quitter leurs occupations journalières et quelques autres, étaient rassemblés sur les bords de l'étang.

Rice, comme disciple de la science, fut appelé par ceux qui le connaissaient, pour lui faire tâter l'eau, la lui faire goûter — ce qu'il fit le visage grimaçant, l'estomac soulevé — et l'accabler de questions.

Il répondit d'une façon vague, ne pouvant dire ce qui causait ce phénomène. Au droguiste du village qui déclarait que l'étang était devenu tout à coup une vaste fontaine d'eau de seltz, il répondit que cela semblait très probable.

—Vous savez, ajouta le droguiste dans un murmure professionnel, on fait de l'eau de Vichy artificielle avec de la poussière de marbre. Peut-être existe-t-il une carrière souterraine quelque part, aux environs, dont la poussière filtre dans l'étang.

—Très plausible, approuva Rice. Vous pouvez généralement mentionner ce fait.

Il trouvait bon de diriger l'opinion publique dans une voie tout à fait opposée à la cause réelle... ou à ce qu'il croyait fermement la cause réelle.

Jonas Bradley, propriétaire de l'étang, demanda à Rice ce qu'il pensait d'une opération financière qui aurait pour but d'embouteiller l'eau et de la vendre pour ses propriétés médicales.

Le professeur frissonna à cette pensée, conseilla d'attendre pour voir si le phénomène se maintiendrait.

Comme les enfants l'avaient dit, l'effet particulièrement piquant de l'eau était plus fort près de la glacière. Rice atteignit ce point de la rivière, tremblant de crainte. Il remarqua un groupe engagé dans une conversation animée, à côté de la vieille bâtisse, et son coeur s'arrêta de battre à l'idée qu'ils avaient découvert

le corps d'Hopkins et discutaient sur la terrible nature de leur découverte.

Ses craintes étaient néanmoins sans fondement.

A la première opportunité, il longea la glacière et s'arrangea pour jeter un regard à l'intérieur, à travers une fente du mur de planches.

Un rayon de soleil entrant par une brèche du toit tombait directement sur le coin où ils avaient caché le corps. Tout d'abord Rice fut épouvanté de cette illumination naturelle, mais une seconde pensée lui fit comprendre que c'était au contraire une bonne fortune.

—Tant que le soleil brille, se dit-il, la luminosité du corps, si elle ne s'est pas éteinte, ne sera pas perceptible.

Il remarqua aussi avec satisfaction que rien ne se voyait ; les planches et la sciure cachaient entièrement l'horrible secret. C'était du travail bien fait !

Rice passa sur le bord de l'étang tout le temps qu'il put distraire de ses devoirs, et ne revint au collègue qu'au moment où sa présence était exigée.

Après les classes les trois complices se réunirent de nouveau.

—Le corps n'a pas été découvert ! dit Rice, mais cela ne peut durer longtemps. Le vieux Bradley veut mettre l'eau en bouteille et convertir en argent ce qu'il considère comme un caprice de la nature. Très vraisemblablement, il utilisera la vieille glacière. Demain matin, si le corps n'a pas été découvert d'ici là, la foule sera plus grande, et il est absolument certain que quelqu'un se butera sur Hopkins.

—Il me semble, dit Fischer en se frottant le front, que ce n'est pas demain que nous devons craindre, mais cette nuit, si le corps est toujours aussi lumineux...

Il s'arrêta, interrogateur.

—La condition de l'eau indique qu'il n'a perdu aucune de ses propriétés particulières.

—Alors, si la foule se rend à l'étang à

la nuit, si une seule personne y va, elle verra certainement l'étrange lueur.

—Il faut l'empêcher!... Nous enlèverons le corps ce soir.

Snyder grogna ; il ne goûtait pas ce projet. Fischer le regarda.

—Quoi ? demanda-t-il, vous faiblissez aussi?... Voyons, Snyder, je vous avertis que toute tentative de désertion de votre part vous sera funeste ! Vous êtes cause de tout, vous irez jusqu'au bout !

—Je n'ai pas l'intention de me dérober, riposta Snyder, essayant de montrer une bravoure qu'il était loin de ressentir, seulement cela me paraît si horrible !

—C'est horrible ! dit Rice, et nous devons empêcher que la situation devienne plus horrible encore.

—Alors, c'est entendu... nous enlevons le corps ce soir ?

—Oui... trouvons-nous ici, en face du bâtiment à dix heures. Si on ne l'a pas encore trouvé en ce moment, nous le mettrons ailleurs.

—Où ? demanda Snyder.

Rice et Fischer réfléchirent.

—J'ai trouvé ! dit Rice.

Et, comprenant tout-à-coup que la prudence s'imposait, il rapprocha de lui ses deux collègues et murmura quelques mots, si bas qu'ils eurent peine à l'entendre.

Ils firent un signe de tête approbatif.

—C'est la vraie place ! dit Snyder.

XIII

A LA POURSUITE D'ERNESTA

Le détective Sullivan arriva à Boston vers deux heures de l'après-midi. En descendant du train, il aperçut un des hommes du bureau.

—Hallo, Murphy ! cria-t-il. Le chef a eu mon message ?

—Sûr ! répondit Murphy. Krauss est sur la piste. Il a vu la jeune fille et le cama-

rade se rencontrer ici; alors il m'a envoyé chercher. Il ne les a pas perdus de l'oeil jusqu'au moment où ils sont montés dans un cab. Il les a suivis, me laissant là pour vous attendre.

—Où sont-ils allés?

—Krauss aura téléphoné au bureau. Nous allons le demander.

De la communication avec le quartier général de l'agence de détectives Allen, il résulta que Sullivan bondit dans une voiture publique qui le mena rapidement numéro 6 Pemberton Square; sur le trottoir, il trouva Krauss.

—Hallo, Krauss! où en sommes-nous?

—Ils sont là-haut; je les ai à l'oeil depuis le moment de leur rencontre au Sud Terminus. Ils ont parlé longtemps avec animation, mais je n'ai pas osé m'approcher assez pour entendre ce qu'ils disaient. Finalement, la jeune fille — elle va bien la jeune fille! — a jeté ses bras autour du cou du jeune homme devant tout le monde. Le pauvre diable, confus, l'a conduite à un cab. Ils sont venus tout droit ici. J'étais derrière eux et je guette depuis. Il n'y a pas de sortie derrière; il faudra donc qu'ils repassent par ici... Qu'est-ce qu'ils ont fait?

—Je ne sais pas exactement; c'est un cas compliqué. La jeune fille se sauvait... l'homme... et bien je ne peux pas encore dire au juste. Il se faisait mystérieux pour paraître plus instruit qu'il ne l'était en réalité. "Depuis combien de temps sont-ils là, et à quel étage?"

—Environ une heure. Il y a un avoué au second étage: je les ai vus à la fenêtre un peu avant que vous arriviez. Regardez! Voilà la jeune fille!

Sullivan vit à une fenêtre du second étage de la vieille maison bourgeoise convertie en bureaux d'affaires, une jeune femme qu'il reconnut immédiatement pour Ernesta Frost, d'après sa ressemblance avec la photographie examinée chez Mrs Hopkins, et fut frappé de sa beauté, illu-

minée en ce moment par un heureux sourire et des yeux étincelants de satisfaction. Bientôt, elle fut rejointe par Gordon.

Sullivan se dissimula, ne voulant pas être vu par le professeur.

—Oui, tout va bien; dit le détective. Je ne veux pas vous tenir là plus longtemps, ajouta-t-il, vous pouvez partir si vous voulez. Dites au chef, cependant, de garder quelqu'un au bureau au cas où je téléphonerais pour de l'aide, et faites-lui savoir que je surveille le couple. J'espère passer plus tard au bureau.

Brauss partit. Tout en surveillant la maison, Sullivan avait tout le temps tenté d'essayer de coordonner les faits et d'émettre les théories fournies par ce cas remarquable.

—Elle a donné son congé à Hopkins, je le parierais! se dit-il. Le télégramme n'était probablement qu'un bluff pour attirer Gordon... Ainsi, elle lui a jeté les bras autour du cou à la gare!... Cela semblerait indiquer qu'elle l'aime. Mais que vont-ils faire chez un avoué? Quelque affaire légale sans doute... de quel genre? J'aimerais être là-haut pour le découvrir... Et où est le pauvre vieil Hopkins pendant tout ce temps? Pauvre diable abusé!... Je gagerais qu'il regrette sa fugue... La jeune fille a-t-elle son argent?... Probablement, et elle va en profiter avec son amoureux. Pauvre vieil Hopkins!... Je voudrais qu'ils sortent.

Il regarda la fenêtre. Ernesta serrait la main à un personnage aux allures solennelles et Gordon mettait son chapeau sur sa tête.

—Les voilà! dit Sullivan.

Il traversa vivement le square et s'embusqua sous une porte d'où il surveilla l'entrée du No 6. Quelques minutes plus tard, Ernesta et Gordon descendaient les marches.

Il n'y avait pas de cab en vue; les deux jeunes gens devraient descendre jusqu'à

Scollay Square. Ils tournèrent le coin ; Sullivan les suivit à courte distance.

Comme ils atteignaient Tremont Row, Gordon regarda sa montre et dit quelque chose à sa compagne. Celle-ci prit son bras. Ils hâtèrent le pas, se dirigeant vers la station du métropolitain.

Il est difficile de surveiller quelqu'un dans un espace restreint où il faut se tenir si près les uns des autres ; Sullivan laissa donc les jeunes gens prendre un peu d'avance et attendit qu'ils fussent sur le quai souterrain pour entrer à son tour. Il se tint prêt à descendre au premier signe d'un train approchant ; alors, il bondit pour voir quelle voiture prenaient ses clients et sauta dans le car suivant de façon à les surveiller à son aise.

Gordon, très nerveux, consultait continuellement sa montre ; Sullivan à son tour regarda la sienne : il était trois heures moins dix.

—Ils ne peuvent essayer d'attraper un train, pensa le détective, ils n'iraient pas de ce côté... J'y suis ! Ils craignent d'arriver après la fermeture des banques.

Gordon et Ernesta descendirent à Boylston street. Sullivan perdu dans la foule n'eut pas de peine à les suivre. Bientôt ils entrèrent dans une banque et Sullivan poussa un soupir de satisfaction à la rectitude de ses déductions.

Posté à une fenêtre de la banque il put suivre tous les mouvements d'Ernesta et de Gordon.

Ils se hâtèrent vers le guichet du caissier, qui connaissait sans doute Gordon, car il se pencha et lui serra la main ; puis suivit la présentation de la jeune fille. Celle-ci passa un chèque à travers le guichet et le caissier tira son tiroir à argent. Pendant qu'il prenait la somme, le visage d'Ernesta fournit au détective une étude intéressante. Il rayonnait d'un bonheur mêlé d'anxiété comme si elle craignait, au dernier moment, voir son attente trompée.

Gordon fronçait un sourcil perplexe.

Le caissier compta les billets qu'Ernesta ramassait à mesure qu'ils tombaient sur la tablette. Sullivan ne pouvait, bien entendu, en savoir le total, mais les billets jaunes et noirs prédominaient dans le tas et il y en avait tant, qu'il émit un sifflement étonné.

Puis Gordon remercia le caissier, Ernesta étant apparemment trop occupée à mettre l'argent dans sa bourse, et ils sortirent. Sullivan leur emboîta le pas, si près cette fois, qu'il put entendre Gordon dire à sa compagne :

—Maintenant, chérie, faites attention ; cinq mille dollars ne poussent pas dans les buissons !

—Oh ! je serai prudente ! répondit-elle avec ardeur ; puis, avec un regard de reconnaissance et d'amour elle ajouta impulsivement : George cher, vous ne savez pas... si vous pouviez savoir... combien vous m'avez rendue heureuse !

Gordon ne répondit pas, la tête penchée, les sourcils froncés. La jeune fille le remarqua et dit :

—George, vous ne doutez pas de moi ? Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Il ne fit pas immédiatement la réponse qu'Ernesta attendait avec impatience. Enfin, il leva la tête ; les rides anxieuses s'effacèrent, il sembla triompher des sentiments mauvais contre lesquels il luttait et sourit.

—Oui, dit-il, je vous crois !

Après quoi, il fit signe à un cab et aida la jeune fille à y monter. Sullivan ne chercha pas à entendre l'adresse donnée, mais s'élança dans une autre voiture en ordonnant au cocher de ne pas perdre de vue la première. Alors il se renversa pour réfléchir à ce qui venait de se passer.

—C'est assez clair, se dit-il, le vieil Hopkins lui a donné un chèque de cinq mille dollars ; elle s'est sauvée et a essayé de le toucher, mais n'a pas pu parce qu'elle

le n'est connue à aucune banque. En désespoir de cause elle a fait venir Gordon qu'elle sait connu à Boston. Il l'a présentée à son banquier et elle a l'argent. Mais où vont-ils maintenant ?

Il n'aurait jamais supposé que Gordon possédât une telle somme. Une pareille idée ne serait d'ailleurs jamais entrée dans la tête de personne, sa position, ses habitudes d'économie, toute sa vie le désignant comme un homme absolument dénué de fortune. L'interprétation de Sullivan était donc des plus plausibles.

Son cab s'arrêta tout à coup à la gare Terminus sud.

—Ils viennent d'entrer, dit le cocher.

Sullivan descendit, paya et s'élança dans la gare. Gordon était au guichet. Dès que les deux jeunes gens se furent dirigés vers le train, il vint lui-même au guichet et dit à l'employé en lui présentant sa carte :

—Je suis détective ; j'ai besoin de savoir pour quel endroit cet homme a pris des billets.

—Pour New-York ; train de trois heures et demie.

—Donnez-m'en un.

Le train partait dans une minute. Gordon et Ernesta n'étaient plus sur le quai, ils devaient être montés.

Tandis que la cloche sonnait et que l'employé criait : "Tout le monde à bord !" Sullivan s'élança dans un car, épongea son front en se demandant s'il était dans la bonne voie.

—J'en courrai la chance ! se dit-il.

XIV

LE REVENANT DE LA COLLINE DU "CHAMP DE REPOS"

"Dan", ainsi appelait-on Daniel Haw-

kins, le ménétrier aveugle de Graydon.

Avant qu'une salve d'artillerie ne l'eût aveuglé sur le champ de fête, un 4 juillet, il était M. Hawkins. Mais avec la vue il avait perdu l'amour-propre, et acceptait le diminutif de son nom, comme convenant à un musicien ambulant.

Ce mardi soir, Dan avait été à Milltown, village manufacturier voisin de Graydon, pour jouer à une noce. La nuit était belle, tout embaumée par les pommiers en fleurs.

Le ménétrier ne voyait pas, mais il pouvait jouir de la nature, et l'absence de lune ne le troublait en aucune façon. Aussi, ayant fini sa journée vers dix heures et demie, il partit à travers bois pour regagner sa demeure, le chemin étant aussi familier pour lui la nuit que le jour.

Ce qui lui arriva au cours de sa promenade, fut connu une demi-heure plus tard, alors qu'il se précipitait dans le bar de l'hôtel, tremblant d'épouvante. Dans une main, il tenait ce qui restait de son violon ; celui-ci était brisé et le manche séparé du corps, ne tenait plus que par les cordes.

Il fonda dans la porte, les mains en avant, et serait tombé si quelques consommateurs attardés et l'hôtelier ne l'avaient attrapé et conduit à une chaise où il s'assit frissonnant, gémissant, ses mains crispées sur les débris de son violon, battant l'air.

—Là, là ! dit l'hôtelier quand il put se faire entendre au milieu du tumulte causé par cette entrée sensationnelle. Là, Dan ! parlez, qu'est-ce que vous avez ?

—Eloignez-le ! Eloignez-le ! cria l'aveugle. Il me tuera !

L'hôtelier lui saisit les poignets, tandis que les autres essayaient de tirer de lui quelque chose d'intelligible. Ils lui offri-

rent de l'alcool, mais le propriétaire l'éloigna de ses lèvres.

—Dan ne boit pas, dit-il. Voyons, Dan, voyons; qu'est-ce qu'il y a? Ne savez-vous pas où vous êtes? C'est moi, Sloan, l'hôtelier... Tout va bien maintenant; on ne va pas vous attraper!... Voyons, qu'est-ce que c'est?

Dan attira Sloan près de lui, leva la tête et la tourna dans toutes les directions. N'étaient ses yeux sans vie, on eût juré qu'il cherchait à voir quelque chose; ses prunelles mortes semblaient regarder, regarder, regarder!... Enfin, il dit, se tournant vers l'hôtelier:

—Monsieur Sloan, j'ai vu... j'ai vu!

—Continuez Dan, dit Sloan, non sans remarquer l'emphase avec laquelle Dan avait murmuré ces mots si peu à leur place dans la bouche d'un aveugle.

—Ne me comprenez-vous pas? Je vous dis que j'ai vu!... Mes yeux ont perçu quelque chose!

—Voulez-vous dire que vous avez recouvert la vue? Est-ce gé?

—Je le croyais... je le croyais! gémit l'homme. Monsieur Sloan... c'était horrible... horrible!

Il enterra son visage dans la manche de l'hôtelier et sanglota. Tout à coup, il leva la tête, et, un peu calmé, continua:

—Je revenais à travers les bois,— je connais le chemin—j'avais mon violon sous mon bras, et tâtais la route, parfaitement heureux. Je sentais les fleurs qui croissent tout autour de la colline du "champ de repos"; aussi je savais juste où j'étais quand... quand c'est arrivé!... Tout à coup j'entendis un roulement; il semblait venir de la route. Vous savez, la route qui mène à la grille du cimetière... Je m'arrêtai parce que j'avais un peu peur... je ne sais pas au juste pourquoi, mais il était tard et l'endroit était un peu

effrayant. D'abord, je pensai aux résurrectionnistes, car le roulement n'était pas celui d'une voiture, et je m'imaginai que c'était une brouette sur laquelle ils transportaient un cadavre comme ils l'ont déjà fait une fois... Et bien, j'attendis. Je devais être caché par des buissons. Le roulement s'approcha, s'approcha, et alors... oh, mon Dieu!... J'ai vu!... Vous ne savez pas ce que cela signifie pour moi, Messieurs; vous ne savez pas ce que c'est que rester dans la nuit pendant tant d'années avec l'espoir que quelque jour le voile se lèvera!... Je pensais que cette minute était enfin venue et j'aurais crié de joie... mais c'était comme si une lumière brillante venait vers moi; il me semblait la sentir aussi. Cela ne ressemblait à aucune des lumières dont je me souvenais, même pas à celle qui m'a brûlé les yeux... Pourtant, la minute suivante j'étais contente de n'avoir pas crié parce que ce que je vis... Monsieur Sloan, c'était un corps! Oui, je jure que c'était un corps humain, et il était mort!

Les assistants se regardèrent avec stupefaction.

—Continuez, murmura l'hôtelier.

—D'abord, je ne pus découvrir ce que c'était; cela me semblait long et tout enveloppé... C'était bien un cadavre enveloppé d'un linceul. Le visage était nettement visible... et il me regardait!

—Était-il... marchait-il?

—Non, il flottait à environ deux pieds de terre comme un revenant... Et j'ai entendu des voix; oui, j'ai entendu des voix!

—Vous dites que vous avez vu le visage?... L'aviez-vous jamais vu avant?

L'aveugle saisit encore la manche de Sloan et l'attira plus près de lui.

—Oui! murmura-t-il. J'ai reconnu ce visage... C'était le vieux professeur

Hopkins!

—Silence! dit l'hôtelier, vous êtes fou!

—Pensez ce que vous voudrez, je vous dis que je l'ai vu, aussi bien que vous me voyez maintenant... Oh! ne cherchez pas à me convaincre d'erreur, c'est impossible!

—Eh bien je vous conduirai à quelqu'un...

—Non! supplia Dan. Ne le dites à personne, on ne voudrait pas me croire. Je sais ce qu'on pense du professeur Hopkins. Il serait parti avec Ernesta Frost! Oh! oui, j'ai entendu tous ces commérages, mais je vous dis! M. Sloan, que je l'ai vu... Si ce n'est pas vrai, je veux perdre tout espoir de jamais revoir le jour!

Malgré le ton convaincant de l'aveugle, l'hôtelier ne pouvait le croire. Il aurait bien fait part aux assistants de cette partie de la conversation murmurée à son oreille, si Dan, ne l'avait supplié de garder le silence.

—Ne vous inquiétez pas de ça, garçons, dit l'hôtelier, c'est un rêve de Dan; je suppose que quelque chose lui a tapé dans l'oeil!... Dan, il faudra voir un docteur.

—Ne riez pas! implora l'aveugle.

—All right, Dan! dit Sloan en clignant de l'oeil aux consommateurs, je ne ris pas! Puis à l'un d'eux il murmura: "Ramenez-le chez lui; je crois qu'il n'est pas dans son assiette".

Le ménétrier fut conduit dehors, protestant contre l'escorte qu'on lui imposait et répétant:

—Je vous dit que je l'ai vu; je l'ai vu, je l'ai visé avec mon violon et je l'ai frappé... Regardez mon violon!

Dan ne fut pas le seul habitant de Graydon qui vit des choses étranges.

Le soir suivant, une personne non moins digne de foi qu'un diacre de l'église Anabaptiste, se mettant par hasard à la fe-

nêtre de sa salle à manger, vers huit heures, observa dans le ciel, au-dessus de la colline du "champ de repos", située au sud-est de la ville, une lueur particulière.

Il essuya ses lunettes et regarda encore. Le doute n'était pas possible. Le ciel s'éclairait d'une clarté semblable à celle d'une aurore boréale, phénomène qui se produit parfois dans la Nouvelle-Angleterre.

Le diacre appela sa femme, mais après avoir réfléchi qu'une aurore boréale ne pouvait se produire au printemps, et en outre n'apparaissait pas au sud-est, il lui demanda si elle voyait une lueur.

—Miséricorde! s'écria la bonne dame, il y a le feu quelque part!

—Non, dit le diacre, ce n'est pas un incendie; c'est trop blanc, je ne crois pas avoir jamais rien vu de semblable. Je vais voir si le Doyen est déjà couché. Le Doyen demeurait dans la maison contiguë. Le diacre le trouva dans son cabinet, rédigeant un rapport sur les faits étranges de cette semaine, en vue de déterminer quelles relations ils pouvaient avoir entre eux, et principalement avec le cas du professeur Hopkins.

Il n'aimait pas être dérangé, mais l'insistance de son voisin le força à sortir et à jeter un regard vers la colline. Ce qu'il vit le stupéfia.

—Mon Dieu! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela peut-être?

—C'est ce que je me demande, dit le diacre. Avez-vous jamais vu pareille lumière?

—Jamais!... Descendons dans la ville et voyons si d'autres personnes l'ont aperçue.

Ils ne firent pas cent pas sans être convaincus que l'étrange lueur, sujet de toutes les conversations, avait fait oublier la fuite d'Hopkins.

—C'est une comète! affirma le droguiste. Je me souviens d'en avoir vu une qui brillait tout à fait comme ça, avant que la guerre éclate.

—Et dans les derniers temps, il y aura des signes dans le ciel! cita le Diaere.

—C'est un signe certain que quelque chose va arriver! disaient les femmes.

De toutes les prophéties, celle-ci était sans contredit la plus juste.

—Pourquoi ne va-t-on pas voir ce que c'est? avança quelqu'un.

Inutile de dire qu'il n'ajouta pas: "Je conduirai les investigations."

Personne dans Graydon ne se souciait de monter vers le cimetière à la nuit. La population de cette ville n'est pas superstitieuse outre mesure, mais il est des choses devant lesquelles les gens les plus positifs reculent. Une excursion nocturne à un cimetière éloigné est du nombre.

Aussi Graydon se contenta de s'étonner, de supputer et de prédire pendant la nuit; le matin la lueur avait disparu.

Il en fut cependant parlé tout le jour et aux premiers signes du crépuscule, tous les yeux se tournèrent vers le cimetière, toutes les lèvres murmurèrent avec angoisse:

—Cela reviendra-t-il?

Et parmi les visages tournés vers la colline couronnée de cèdres, il en était trois plus anxieux que tous les autres; ceux des collègues de Gordon, disparu, MM. Fischer, Rice et Snyder.

XV

DEJOUÉ

Sullivan, moralement certain que Gordon et Ernesta n'avaient pas le plus léger

soupçon de sa surveillance, ne fut pourtant absolument sûr que ses déductions étaient justes que quand le train se fut arrêté à la première station, et en fut reparti. Une fois déjà, dans sa carrière, il avait été joué par un homme qu'il filait exactement dans les mêmes conditions.

—S'ils n'essaient pas de descendre ici, se dit-il, c'est que tout va bien.

A travers la porte de leur car, à l'arrêt, il les vit assis à peu près au milieu du wagon, engagés dans une conversation sérieuse.

—Je crois que je peux voyager à mon aise dans le compartiment des fumeurs, se dit le détective avec satisfaction en se dirigeant vers cette voiture.

Durant les six heures du trajet, il eut plus de temps qu'il ne lui en fallait pour réfléchir; mais ces réflexions ne pouvaient l'amener qu'à des suppositions sur les motifs du voyage de Gordon et de la jeune fille. Il essaya de fixer son esprit sur le cas d'Hopkins et tout ce qui s'y rapportait; il acheta un livre, sans que sa lecture pût éveiller son intérêt.

Tout à coup, il se souvint des papiers extraits du sac noir et du memorandum qui se trouvaient toujours dans sa poche. C'était la première fois qu'il pouvait les étudier à loisir. Il les sortit donc de son portefeuille et se mit en devoir de les examiner avec soin.

Il y avait là un tas de papiers divers; des notes qui ne signifiaient rien pour le détective Sullivan et qu'il mit de côté, comme si e'eût été du grec... et qui étaient en réalité des formules d'algèbre, intelligibles seulement pour leur auteur.

Mais il se trouvait parmi ces hiéroglyphes quelques coupures de journaux, que le détective supposa devoir lui apprendre quelque chose.

La lecture en fut aride cependant, et

une seule chose en ressortit clairement pour Sullivan. Toutes ces coupures portaient sur un seul sujet — expériences scientifiques, rapports, nouvelles et conférences sur le nouveau métal... le radium.

A la fin, Sullivan renonça à en tirer lui-même quelque chose, bien qu'il conclût à l'utilité de ces papiers. Il résolut de s'adresser à quelqu'un de plus compétent et de résoudre le cas qui l'occupait par des moyens plus terre à terre, sans y mêler la science.

—Je montrerai ces papiers au doyen, quand je reviendrai à Graydon, pensa-t-il, c'est-à-dire si c'est nécessaire. Je ne suis pas sûr de ne pas avoir tout terminé avant de quitter New-York. Gordon et la jeune fille n'y sont pas venus pour rien... et, quoi qu'ils y fassent, je jurerais qu'Hopkins a à y voir quelque chose.

Il avait l'idée que ce voyage à New-York débrouillerait les choses; non qu'il s'attendît à y trouver Hopkins, mais il espérait prendre Gordon et Ernesta, de telle façon qu'ils fussent forcés de confesser ce qu'il désirait savoir.

Sullivan arriva mort de faim à New-York. Le wagon-restaurant était en avant de la voiture où avaient pris place les deux jeunes gens, et ce fait, qu'il avait remarqué tout d'abord avec satisfaction, comme lui permettant de ne pas être découvert par ceux qu'il suivait, se trouva funeste pour son estomac car il le condamnait à une diète forcée. Il était donc en de fort mauvaises dispositions d'esprit quand le train s'arrêta à la "Grand central station".

Sullivan vit Gordon et Ernesta descendre, se diriger vers l'hôtel, de l'autre côté de la rue, entrer dans le restaurant, en contre-bas du trottoir, et s'asseoir près

d'un large pilier, et, se demandant si, par un moyen quelconque, il ne pourrait pas avoir une table près de la leur, il entra à son tour par la grand'porte de l'hôtel pour faire une reconnaissance.

Après quelques investigations, il découvrit qu'on pouvait passer par le café, et entrer dans le restaurant sans être vu. Il remarqua aussi avec joie qu'une table était vide de l'autre côté du pilier. Il y fut bientôt installé et commanda son dîner.

Puis il écouta, essayant de surprendre la conversation de ses voisins. Voici ce qu'il entendit :

—Vous insistez positivement alors ?

C'était Gordon qui parlait.

—Positivement ! Vous avez cru en moi jusque-là, pourquoi ne pas aller un peu plus loin ? Plutôt que de vous dire la raison de ma venue à New-York, dans quel but j'avais cet argent et qui me l'avait donné, j'aimerais mieux reprendre le train et retourner à Graydon... bien que cela dût certainement causer la mort de... quelqu'un qui s'est fié à moi... Ne me croyez pas cruelle, ne vous méprenez pas. Je vous aime, George, et vous dirais tout ce que vous pourriez me demander, sauf cela... J'ai donné ma parole, je la tiendrai !

Il y eut un court silence.

—Eh bien, Ernesta, dit enfin Gordon, il ne me reste qu'à avoir confiance en vous. Puisque vous n'avez cessé de me dire que je n'aurais l'explication de votre étrange conduite qu'au moment opportun, il serait illogique d'insister. Je dois donc continuer à croire en vous... mais je voudrais savoir !

—Il faut attendre !

—Jusqu'à... jusqu'à ce que nous soyons mariés ?

—Oui. Quand nous serons mariés, je

vous dirai tout, et vous ne regretterez rien.

—J'attendrai!

Pendant quelques minutes aucune parole ne fut échangée, au grand plaisir du détective qui put se consacrer à son repas; mais, quand la voix de Gordon s'éleva de nouveau, il posa couteau et fourchette et tendit l'oreille.

Gordon balbutiait:

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire!

—Réponse évidente à une question de la jeune fille, pensa Sullivan.

—Oh! que si! Quelque chose pèse sur votre esprit ou sur votre conscience. Je vous ai vu plusieurs fois tressaillir, comme si vous aviez aperçu quelque chose; vous agissez comme un homme qui a peur... je ne sais de quoi, mais je suis sûre qu'il y a quelque chose. Ne voulez-vous pas me le dire?

—Folie! s'écria Gordon. Je n'ai rien sur la conscience, rien!

Il fit un effort pour rire, mais en vain.

—Sûrement, pensa le détective, quelque chose le tracasse. Ernesta insista.

—Je ne me trompe pas, George, dit-elle, je sais que vous me cachez quelque chose. Dites-moi... est-ce au sujet des commérages occasionnés par mon départ précipité de Graydon?

—Ce n'est rien qui vous concerne!

Cette réponse le convainquit de la justesse de ses suppositions. Si elle avait pu deviner la vérité! Si elle avait pu voir les peintures qui hantaient continuellement l'esprit de Gordon... les peintures d'Hopkins!

Dans quelques-unes il était étendu couvert de planches et de sciure; dans d'autres, il se levait et venait vers le groupe tremblant, un doigt accusateur

pointé vers lui, un sourire moqueur sur les lèvres.

—Très bien, reprit Ernesta après une pause, si vous ne voulez rien me dire, je ne peux vous y forcer. Quoi que ce soit, voulez-vous me promettre de me le dire quand... nous serons mariés?

—Je vous le promets! dit Gordon; et il ajouta pour changer de sujet: Où avez-vous décidé de passer la nuit?

La jeune fille nomma un hôtel bien connu des provinciaux.

—Et vous? dit-elle.

—Je n'y ai pas songé. Je trouverai un hôtel dans les environs. Il faut d'abord que j'écrive au doyen Quimby avant la dernière levée, afin qu'il entende parler de moi demain matin. Si vous voulez bien, je vous accompagnerai et je prendrai mes dispositions pour vous retrouver demain.

—Je ne sais pas exactement comment arranger la journée de demain. J'irai voir... les gens que je dois voir, aussitôt que possible, vers neuf heures probablement. Ma visite ne me prendra pas longtemps; après cela...

—Après cela, je pourrais vous retrouver, si vous voulez proposer un endroit. Que diriez-vous de ce restaurant?

—Non... je crains... je préférerais que vous me retrouviez plus près... plus près de l'endroit où je ferai mes affaires.

—A l'endroit même si vous voulez.

—Non! dit vivement Ernesta, non, pas là, mais... dans Madison-Square, près de la fontaine, à dix heures... Voulez-vous venir là?

—Partout où vous le désirez! répondit Gordon. Partons-nous?

Il avait déjà réglé l'addition, il n'y eut donc pas de délai. Sullivan ne s'était pas demandé comment ils partiraient et quand ils contournèrent le pilier, il était trop

tard pour se retirer du chemin.

Gordon ne parut pas le remarquer, mais Ernesta le vit, et bien qu'elle ne pût le reconnaître, ne l'ayant jamais aperçu, le détective ne put méconnaître le coup d'oeil prévenu qu'elle lui jeta en passant.

—Est-ce une idée, se dit-il, ou m'a-t-elle vraiment regardé comme si elle m'avait déjà vu ?

Il ne se leva pas tout de suite, n'ayant pas l'intention de les suivre. Il savait où trouver la jeune fille et tant qu'elle serait à New-York, Gordon n'essaierait pas de se sauver.

Un quart d'heure plus tard, Sullivan quitta le restaurant et flâna dans Broadway jusqu'au moment de gagner l'hôtel nommé par Ernesta. Il entra et regarda le registre. Le nom de la jeune fille y était tracé d'une main féminine. Il sourit.

—Eh bien, dit-il, je crois que je peux me coucher. Cette maison me convient autant qu'une autre.

—Il signa sur le livre : "John McConell, Pittsbourg, Pen."

—Réveillez-moi à sept heures, dit-il, sans remarquer le numéro de la chambre qui lui était assignée.

Une fois au lit il s'endormit profondément, et se réveilla le matin, la tête lucide, le corps plein d'énergie.

Comme il quittait sa chambre, une jeune femme sortait de la sienne. En passant devant lui, elle le regarda furtivement et poussa un petit cri étouffé. Sullivan, occupé à arranger la serrure de sa porte, n'entendit pas le cri, ne vit pas le visage, mais reconnut pourtant la silhouette fuyante.

—Le diable m'emporte si nous n'occupons pas les deux chambres contiguës, se dit-il.

Il eut peur d'avoir été reconnu. Sûrement le regard qu'Ernesta lui avait lancé

la veille au soir suffisait pour qu'elle se souvînt de sa figure. Le fait de le trouver là devait donc éveiller ses soupçons et lui faire craindre d'être filée.

Il fallait tout d'abord renoncer à la suivre à Madison Square et se contenter de s'y trouver vers dix heures pour assister à sa rencontre avec Gordon. Après avoir déjeûné, Sullivan se dirigea donc vers le lieu du rendez-vous, et surveilla Madison-Square depuis 9 h. $\frac{1}{2}$ jusqu'à près de 11 heures, sans voir ni Ernesta ni Gordon.

A mesure que les minutes fuyaient, la confiance du détective dans leur ultime apparition commença à s'évanouir. Bientôt il fut convaincu d'avoir été dépitisté.

Où ils se savaient écoutés la veille et l'avaient envoyé sur une fausse piste, ou la jeune fille en le voyant le matin avait conçu des soupçons et changé ses plans.

Enfin, Sullivan, entièrement accablé et honteux de lui-même, quitta le square, revint à l'hôtel et regarda partout.

Pas d'Ernesta, pas de Gordon !

Il demanda si miss Frost avait quitté sa chambre, et découvrit que, comme elle était arrivée sans bagages, elle avait payé d'avance et pour un seul jour.

—Je suis joué ! pensa le détective. C'est fini !... Mon voyage ne sert à rien et recule de plus en plus la solution du cas Hopkins. Je n'oserai jamais retourner ni à Boston ni à Graydon !

La journée ne lui apporta rien. Il fouilla toutes les rues sans trouver l'homme ni la femme qu'il cherchait. Après dîner, dans la soirée, il se demanda ce qu'il allait faire.

Peut-être Ernesta n'avait-elle pas terminé ses affaires, et demeurerait-elle un autre jour ? En tous cas, il resterait pour tenter la chance.

De sa table, dans la salle à manger, il

pouvait surveiller l'entrée de l'hôtel. Au moment où il allait se lever, il vit Ernesta franchir la grand'porte, suivie de Gordon.

Sullivan aurait crié de joie.

La jeune fille portait une valise neuve, qu'elle avait évidemment achetée le jour même. elle s'approcha du bureau, s'incrimina sur le registre et donna sa valise à un groom qui la monta. Elle se détourna alors et sortit avec Gordon.

Le détective ne fit aucun effort pour les suivre, trop satisfait de savoir que la jeune fille allait passer une autre nuit à New-York. Il surveilla l'hôtel toute la soirée.

Vers onze heures, peut-être plus, Ernesta revint, accompagnée jusqu'à la porte par Gordon, et monta directement à sa chambre.

Le matin suivant, Sullivan qui avait demandé à être logé dans une partie de l'hôtel où la jeune fille ne pouvait le découvrir, se leva de bonne heure et surveilla la maison, dissimulé sous une porte, de l'autre côté de la rue. Vers huit heures et demie, Ernesta sortit seule, à pied. Sullivan la suivit.

Elle descendit Broadway, vers Madison Square, et le détective devina qu'il était tombé juste. Elle allait faire une seconde visite à l'endroit où elle traitait l'affaire qui l'avait amenée à New-York. Il la vit entrer dans un grand bâtiment de la vingt-deuxième rue et poussa un soupir de soulagement. Alors, il se mit à guetter Gordon, sachant qu'il ne devait pas être bien loin.

Un peu avant dix heures, il acheta un journal et s'assit sur un banc pour le lire.

Au premier regard jeté sur la feuille, la stupéfaction qu'éprouva Sullivan lui fit presque sortir les yeux de la tête.

Voici ce qu'il lut :

L'APPARITION DE GRAYDON

L'effrayante visite d'un spectre bouleverse une petite ville universitaire de la Nouvelle-Angleterre

Graydon, Mass.—Mai, 20.

“ Cette ville possède un revenant ou quelque chose qui y ressemble de si près que les habitants sont absolument terrifiés. Il a fait sa première apparition hier, en ensorcelant l'eau de l'étang de Beadley, une paisible pièce d'eau située sur la colline près du collège.

“ Des gamins s'aperçurent que l'eau possédait soudain une propriété électrique, et la ville se sentit alarmée de cette particularité.

“ La nuit dernière, le revenant fut aperçu, et cette fois... par un aveugle ! Aussi étrange que cela puisse paraître, le fait est absolument exact. L'homme, Dan Hawkins, est un ménétrier qui a perdu la vue, il y a cinq ans, et dont la sobriété est connue de tous. Il revenait d'un village voisin, quand il vit tout à coup, un corps humain à quelques pieds de terre. Incapable d'en dire davantage dans le premier moment d'épouvante, il donnera plus de détails quand il sera remis du choc causé par cette apparition surnaturelle.

“ Le point culminant de cette situation étrange, fut atteint ce soir, quand une lueur extraordinaire apparut sur la colline du “ Champ de Repos”, au-delà de la ville. Elle brille maintenant d'une façon spectrale et la population entière la regarde, se demandant ce qui peut la causer. L'un suggère une chose, d'autres en avancent une autre, sans arriver à une conclusion.

“ En l'absence du professeur Hopkins,

“une autorité dans ces questions, tout Graydon en est réduit aux conjectures, et se sent impuissant à expliquer ces “étranges manifestations.”

Le détective venait de finir la lecture de l'article quand une voix s'écria :

—Regardez!... Le voilà!

En relevant la tête, il vit Ernesta Frost et Gordon. La première le montrait du doigt, Gordon s'avancait vers lui. Mais quand leurs yeux se rencontrèrent, le professeur recula, livide d'épouvante.

—Non, non! cria-t-il. Ce n'est pas moi, ça n'est pas ma faute! C'est Snyyer, je vous dis!... Vous ne me toucherez pas... Je... je...

Il s'arrêta, regardant tour à tour Ernesta et Sullivan, s'écria: “Venez!” saisit la jeune fille par le bras, et s'élança comme un fou à travers les pelouses, vers Broadway.

Les deux jeunes gens bondirent dans un cab. Ils étaient loin avant que Sullivan fût suffisamment revenu de sa stupéfaction pour sauter dans un second cab et courir après eux.

Détective plus sombre et plus effaré ne suivit jamais un couple fugitif que Sullivan sautant dans un taxi-cab et disant au chauffeur d'arriver avant eux, quel que fût l'endroit où ils se rendaient.

—Ne vous inquiétez pas des contraventions, cria-t-il. Marchez!

Le chauffeur enfla la Cinquième avenue à toute vitesse, évitant les voitures, les automobiles et les piétons avec une maestria qui aurait provoqué l'admiration du détective, en d'autres circonstances.

Il gagnait sur le cab de Gordon, et quand la vingt-deuxième rue fut atteinte, Sullivan eut la satisfaction de voir le professeur debout dans sa voiture regarder derrière lui, dans la crainte de ne pouvoir échapper.

—Allez, allez! cria Sullivan. Vous les aurez!

—Sûr! si les “cops” ne m'ont pas avant! répliqua le chauffeur.

Sullivan fut retardé par un bâton blanc, au croisement de la trente-quatrième rue, et Gordon gagna une avance considérable. Mais une fois dégagée, l'auto reprit sa vitesse et diminua la distance entre poursuiveur et poursuivis. Quand la machine de Gordon atteignit la quarante-deuxième rue, elle tourna à l'est.

—Son objectif est le “Grand Central” sûrement. Rattrapez-les, camarade, rattrapez-les!

Malgré la vitesse, cependant, quand ils atteignirent Vanderbils Avenue, et que Sullivan eut jeté au chauffeur un billet en lui disant de garder la monnaie, Gordon et Ernesta s'étaient évanouis.

Le détective bondit dans la gare, momentanément déconcerté, mais nullement vaincu. Il vit Gordon quitter le guichet et se précipita à sa place.

—Boston! Vite! cria-t-il en jetant un billet de cinq dollars.

—Vous ferez bien de courir, dit l'employé.

Sullivan n'était pas léger, pourtant il vola presque à la porte de la salle d'attente vers le quai. Comme Gordon poussait Ernesta à travers les portes battantes, Sullivan suivit, se glissant à travers l'ouverture avant qu'elles ne retombent. Il était si près des fugitifs que Gordon pouvait l'entendre; en tous cas il se retourna et, tandis que le détective courait sur le quai, le poing du jeune professeur se détendit, l'attrapant en plein dans la face.

Sullivan entendit le cri d'horreur d'Ernesta, chancela sous le coup et s'étendit tout de son long sur l'asphalte.

Une demi-douzaine d'hommes d'équipe

se précipitèrent à son secours, mais il était relevé avant qu'ils l'eussent atteint.

—Ça va bien! rugit-il. Ne me touchez pas!

Malgré les efforts des gardiens pour examiner son billet, il franchit les grilles et tomba sur la plate-forme de la dernière voiture comme le train s'ébranlait.

Aussitôt sur ses pieds, il chercha son chapeau—il n'en avait plus—mit sa main sur sa bouche, et la retira avec une grimace douloureuse.

—Je lui ferai payer ça! murmura-t-il. Oui, et il va le payer tout de suite!

Tout le sang batailleur d'une longue lignée d'ancêtres irlandais bouillait dans les veines de Sullivan, tandis qu'il parcourait les voitures examinant de près le visage de chaque passager.

Car après car fut traversé, sans avoir trace de Gordon ou d'Ernesta. Mais il les trouverait! Ils ne pouvaient lui échapper! Il essaya une autre porte; elle ne s'ouvrit pas. Un employé dit alors:

—On n'entre pas; c'est le wagon de la poste!

—Eh bien, qu'est-ce qu'il y a en avant?

—La locomotive.

Le détective chancea, s'accrocha à la barre d'appui, et, comme l'employé le faisait rentrer dans le car, il s'affaissa, brisé, anéanti.

XVI

LE SECRET DU CAVEAU

La femme du professeur Snyder différait de Mrs Hopkins en ceci, qu'elle s'intéressait profondément à tout ce qui touchait le collège et la profession de son mari.

Trouver une excuse pour quitter la

maison le mardi soir n'était donc pas chose facile.

Pourtant, le professeur finit par convaincre Mrs Snyder qu'il lui fallait absolument joindre les professeurs Fischer et Rice au collège dans les environs de 10 heures, dans le but d'examiner des phénomènes astronomiques qui devaient se produire à cette heure.

Que Mrs Snyder crût ou non l'histoire improvisée par son mari importe peu. Probablement la crut-elle, car il était devenu prodigieusement habile à dissimuler durant les dernières 48 heures. Une semaine plus tôt il n'aurait pu dire un tel mensonge sans rougir; à cette heure il le préférerait, le regard assuré et l'air nonchalant.

Rice et Fischer étaient déjà au rendez-vous, le premier froid et composé, le dernier nerveux et sombre.

Néanmoins, ils s'étaient déjà procuré la brouette, celle qui avait servi la nuit précédente... et la pelle. Snyder vit quelque chose dans le fond de la brouette et frissonna visiblement.

—Est-ce... L'avez-vous déjà enlevé de la glacière? demanda-t-il.

—Non, grommela Fischer. Ce sont des couvertures pour l'envelopper... Prenez les brancards.

Bon gré mal gré, Snyder se vit bientôt, roulant la brouette sur le même vieux chemin de la glacière; Rice s'avancait en tête, la pelle sur son épaule, Fischer marchait résolument à côté. Ils ne prononcèrent pas un mot durant le trajet.

—Là! murmura enfin Rice. Arrêtez-vous.

Snyder laissa tomber les brancards et suivit ses deux compagnons dans le bâtiment. Celui-ci était sombre, ou l'aurait été plutôt, sans la lumière lugubre qui s'élançait du coin où gisait le professeur

Hopkins. Au lieu de diminuer, l'éclat avait augmenté depuis 24 heures. La lueur traversait maintenant le papier bleu, les planches et la sciure.

—Grand Dieu! s'écria Rice. Il est heureux que nous soyons venus; demain matin, on l'aurait vu même en plein jour!

Vivement ils se mirent au travail, enlevèrent les planches, écartèrent la sciure; puis ils traînèrent le corps sur le sol, le débarrassèrent du papier bleu et jetèrent dessus les couvertures, tout cela en détournant les yeux, et bien que celles-ci atténuassent l'épouvantable lumière plus efficacement que le papier, ils placèrent leur fardeau dans la brouette sans le regarder une seule fois. Alors Rice dit :

—Maintenant, suivez-moi.

Snyder se serait bien révolté contre ce métier de cheval de corbillard, mais subissant l'autorité de ses deux collègues il se soumit.

Les trois hommes contournèrent l'étang, traversèrent un champ, descendirent à travers bois, la brouette buttant contre des racines, tombant dans des fondrières.

Fischer aidait alors le malheureux Snyder à dégager le véhicule, mais Rice, marchait toujours en avant.

A la fin on atteignit une route sans maisons, bordée d'un côté par des arbres touffus, de l'autre par un mur derrière lequel se voyait une haie épaisse d'aubépine. L'odeur qui s'en dégagait fit frissonner Snyder. Elle lui rappelait le cimetière... C'était bien en effet le cimetière, but de leur expédition.

Bien que le chemin fût meilleur maintenant, Snyder était à bout de forces; ses bras refusaient de soutenir les brancards. Il dut les laisser tomber.

—Allons! dit Rice brusquement.

—Je ne peux pas! gémit le malheureux

Snyder. Je suis trop fatigué!

—Je vais vous remplacer! dit Fischer qui prit sa place.

Le voyageur continua. Tout à coup, quelque chose que l'obscurité les empêcha de distinguer, s'élança du bois à leur gauche, proféra un son guttural en s'enfuyant, agita ses bras—en admettant que ce fussent des bras—et frappa Snyder sur la tête avec un objet que l'apparition tenait dans une de ses mains—en admettant que ce fussent des mains—lui enfonçant son chapeau jusque sur les yeux. On entendit un bruit de bois brisé, puis... plus rien!... Il ne resta sur la route que trois hommes terrifiés, trop épouvantés pour courir. Leurs genoux ne les supportaient plus, et pendant un moment, ils ne purent même parler.

Rice revint à lui le premier et murmura :

—Qu'est-ce que c'était.

—Ça allait trop vite! dit Fischer.

—Ça devait être un animal... une vache ou un cheval.

—Non, protesta Snyder, on m'a frappé! Voyez, mon chapeau est enfoncé sur mes oreilles!

—Impossible! reprit Rice. Si c'était un homme, il aurait parlé. Ça doit être une vache égarée.

—Mais... balbutia Snyder. Mon chapeau...

—Sa queue vous aura attrapé... Venez!

Fischer se baissa pour reprendre son fardeau mais Rice lui-même était trop éfrayé pour continuer son chemin.

—Non, attendez! ordonna-t-il. Il faut être sûrs!

A ce moment se produisit une de ces choses fortuites, qui ne sont si improbables que pour prouver que l'improbable seul arrive toujours... un faible meuglement se fit entendre.

Un soupir d'infini soulagement souleva simultanément les poitrines des trois complices.

—Merci, mon Dieu! C'était une vache! s'écria Rice. Sa voix avait repris son assurance en ajoutant: Continuons!

Ils franchirent la grille du vieux cimetière, parcoururent une allée pardée par ceux qu'ils avaient connus et aimés, passèrent devant des monuments occupés par des amis sur lesquels ils avaient répandu des pleurs, montant toujours, toujours, au point que l'athlétique Fischer lui-même haletait sous la rigueur de la tâche. Enfin, ils atteignirent le sommet de la colline.

Derrière eux s'étendait la cité du repos; en face d'eux un mur de cèdres; directement à leurs pieds s'ouvrait un caveau couvert d'un mausolée de pierre blanche.

—C'est là! dit Rice. C'est mon caveau. Il n'y a personne... encore.

Ils enlevèrent de la brouette le fardeau enveloppé de couvertures et le mirent dans le caveau. La construction inachevée ne comportait pas de porte, mais l'ouverture opposée à la ville faisait face aux murs de cèdres sombres.

Les trois professeurs ne dirent aucun requiem, ne murmurèrent aucune prière. Ils prièrent cependant, en silence, mais pour eux, non pour l'homme qu'ils laissaient là.

Silencieusement encore, ils reprirent le chemin du village; Fischer se proposa pour remettre la brouette en place.

Au pied de la colline qui conduit au collège, ils se séparèrent, Snyder et Rice pour aller retrouver leurs femmes, Fischer pour rapporter le char funèbre improvisé.

Mrs Snyder attendait son mari.

—Eh bien, demanda-t-elle dès qu'il fut entré, les phénomènes astronomiques se sont-ils manifestés?

—Légèrement, ma chère, légèrement.

—Croyez-vous que la soirée de demain sera plus favorable?

—Je ne peux le dire, ma chère, je ne peux le dire!

Il espérait sincèrement qu'elle ne le serait pas, mais ainsi que nous le savons, la nuit suivante fut fertile en phénomènes —phénomènes qui se produisirent dans le ciel au-dessus de la colline du "Champ de Repos",—et que, parmi tous les témoins, le malheureux trio suivait avec le plus d'intérêt.

—Mon cher, demanda Mrs Snyder quand après souper, son attention fut attirée par l'étrange lueur du ciel. Mon cher, supposez-vous que ce soit le phénomène que vous examiniez la nuit dernière?

—Je ne voudrais pas être aussi affirmatif, répondit le professeur avec effort, je ne peux le dire; je... je vais aller me consulter avec Rice et Fischer.

Il sortit en chancelant et se mit à la recherche de ses complices. Il trouva Rice debout dans la rue, haletant, les yeux tournés vers le cimetière.

—Rice, mon Dieu! s'écria Snyder en s'écrochant à lui.

—Horrible! horrible!... Snyder, j'ai peur que nous n'ayons commis une effroyable erreur. Nous avons agi comme des fous. Nous avons... Grand Dieu! qu'avons-nous fait? Qui nous a poussés à cette folie?

Fischer les trouva là; son visage basané trahissait sa crainte intérieure.

—Eh bien? leur demanda-t-il. Eh bien? répéta-t-il devant leur silence.

—Je ne sais pas! murmura Rice.

Leur angoisse s'augmentait de l'apparition de leurs connaissances qui en appelaient à eux pour avoir une explication de la lueur surnaturelle. Ils frissonnèrent en

entendant quelqu'un suggérer qu'on devrait aller voir, craignant bien à tort qu'un plus courageux fit le voyage.

Ils ne rentrèrent chez eux que très tard et se levèrent fréquemment, durant la nuit, pour voir si la lueur brillait toujours.

Le jour seul l'éteignit.

Avec le soleil, l'espoir se releva temporairement, et quand ils se rencontrèrent au collège, ce fut dans un meilleur état d'esprit, pour considérer la situation qui, de l'avis unanime, était maintenant désespérée.

XVII

LA PHOTOGRAPHIE MYSTERIEUSE

—Messieurs, dit Rice, quand il put rencontrer ses deux collègues, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier. Mes réflexions m'ont amené à conclure, et je suis certain que vous êtes de mon avis, que nous arrivons à une crise... Ai-je raison ?

Fischer et Snyder approuvèrent silencieusement. Rice continua :

—D'une façon ou d'une autre, j'ai été poussé à prendre la direction de toutes choses concernant cette malheureuse affaire ; je voudrais maintenant ne plus avoir voix délibérative—non que je veuille éluder les responsabilités, je vous l'assure, mais simplement parce que je crois mon jugement faux et que si nous devons trouver le moyen de sortir de nos tourments, un autre doit nous diriger... Avant de rentrer dans le rang, cependant, laissez-moi vous dire ceci : Nous en sommes à un point où il ne s'agit plus de tergiverser ; ou le corps sera découvert ce soir, ou nous devons en disposer de façon à en faire disparaître toute trace.— Snyder se

remua avec malaise.— “En dehors de cela, une seule voie est ouverte devant nous”, continua Rice.

Snyder reprit espoir. Rice avait-il résolu le problème ? Pouvait-on espérer un rayon de soleil?... Les premiers mots du mathématicien le firent retomber dans les ténèbres.

—Nous pouvons nous rendre devant les autorités compétentes, confesser notre complicité dans le... le crime, et laisser la loi suivre son cours !

Fischer grogna, Snyder tressaillit et regarda Rice avec épouvante.

—La loi ? répéta-t-il.

—La loi ! dit Rice froidement. Je ne suis pas versé dans les questions légales, mais je suis moralement certain que nous sommes coupables de crimes suffisants pour nous faire mettre en prison !

—Ou dans une maison de fous ! dit Fischer.

—Ou dans une maison de fous. J'incline à croire qu'une cour entendant notre histoire conclurait immédiatement à la folie. Je ne doute nullement que nous n'en ayons été atteints depuis... depuis le commencement de cette épouvantable affaire. Je...

—Arrêtez ! s'écria Fischer avec impatience. Que nous soyons tous ou criminels importe peu ; nous ne voulons pas être punis ! Je jure pour ma part que je ne le serai pas si je peux l'empêcher.

Rice sourit.

—Docteur Fischer, dit-il, je devine que vous avez une proposition à faire. En ce cas, je vous abandonne bien volontiers la direction.

Il s'assit d'un air résigné, et s'apprêta à écouter l'Allemand qui hésitait à parler.

—Eh bien, commença Fischer. Voilà ! Vous disiez que le corps serait sûrement découvert ce soir. Il le sera si cette lueur

ne subsiste pas, et je ne crois pas qu'elle subsiste. Aussi, qu'y a-t-il à faire!... Ceci!

Il se pencha, ses yeux bleus d'acier fixés sur Rice et Snyder, une main levée de quelques pouces au-dessus du bureau placé près de lui, pour souligner chaque mot d'un petit coup sec accentuant ainsi l'intervalle dramatique qui séparait chacun de ses mots :

— Il... faut... que... le... corps... soit... découvert... par... nous!

— Comment? s'écrièrent à l'unisson Rice et Snyder. Ils avaient immédiatement saisi l'idée de leur compagnon.

— Puisqu'il faut que quelqu'un le trouve, continua l'Allemand, que ce soit nous. Dirigeons les recherches; en qualité d'hommes de science, proposons-nous pour découvrir la cause de cette lueur étrange, et alors...

Il agita les mains comme pour disperser les nuages qui assombrissaient l'horizon, et retomba dans son fauteuil avec un soupir de satisfaction.

— Fiscer, dit Rice, vous avez trouvé, vous avez résolu le problème!

— Vous nous avez sauvé la vie! déclara Snyder.

— Messieurs! protesta Fischer avec une feinte modeste.

Les choses ainsi conclues, ils reprirent leurs travaux le coeur plus léger qu'ils ne l'avaient senti depuis longtemps.

Le Doyen Quimby, en remarquant le changement d'allure de ses subordonnés, se perdit en conjectures. Avaient-ils entendu parler d'Hopkins? Le professeur revenait-il? Qu'était-ce?

Il aurait voulu pouvoir en conférer avec Sullivan.

Dans la journée, il reçut deux communications importantes. L'une, du professeur

Gordon, datée de New-York et venue par courrier spécial, disait ceci :

Mon cher Doyen,

“Je vous écris pour m'excuser de mon départ précipité. Il fut forcé, et bien que je ne puisse m'expliquer clairement dans cette lettre, je vous assure qu'il était absolument nécessaire. Je vous en convaincrai à mon retour.

“Je dis “à mon retour” et pourtant, je ne sais pas si je reviendrai; tout au moins, je ne puis dire avec une absolue certitude quand il aura lieu. Je suis sous le coup de tortures mentales sur lesquelles desquelles je ne peux m'appesantir. Quel en sera le résultat? Peut-être me ramèneront-elles aujourd'hui; peut-être dans quelques jours; peut-être—je ne le crois cependant pas—jamais!

“Dans tous les cas, je vous supplie de croire que tout ce que j'ai fait, tout ce que vous pouvez entendre dire, a été fait dans les meilleures intentions.

“En outre, s'il m'est permis de parler pour une autre, laissez-moi vous assurer que les commérages malveillants concernant une estimable jeune fille du collègue et le professeur Hopkins sont absolument sans fondement.

“Je vous demande pardon pour ces effusions maladroitement. Je voudrais pouvoir vous dire ce que je sens... je ne peux pas!

“Quoi qu'il en soit, Estimé Monsieur, je vous remercie de la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée, et vous prie de me permettre de me dire encore,

Votre fidèle,

George Gordon.

Quand le Doyen eut lu et relu cette lettre une demi-douzaine de fois, il essuya les verres de son lorgnon et dit :

—Je voudrais bien que le détective fût ici !

Quelques instants plus tard, il recevait un télégramme de Sullivan, ainsi conçu :

“Ayez des échantillons de l'eau de l'é-tang ; faites enquête sur l'histoire Dan Rice. Développements stupéfiants, cas Hopkins. Arriverai 6-h. 45.”

—Dieu me bénisse ! s'écria le Doyen. Qu'est-ce que cela veut dire ?... Surveiller Snyder, Rice et Fischer ! Grand Dieu, quel homme merveilleux pour avoir déjà connaissance du changement survenu en eux depuis hier !... D'où vient le télégramme ?... Stamford, Connecticut... Il doit avoir été plus loin qu'il ne s'y attendait... et la lettre de Gordon de New-York... Peut-être Sullivan... Bah ! je ne chercherai pas à démêler tout ceci, c'est trop compliqué pour moi... Je voudrais seulement qu'il fût arrivé !

Pourtant, le Doyen se conformant à la requête—aux instructions de la dépêche, se fit donner tous les ouvrages sur le radium contenus dans la bibliothèque du collège, et demanda même à quelques-uns des professeurs s'ils n'en possédaient pas d'autres.

Quand il rencontra Snyder dans le hall et lui posa la même question, le Doyen fut surpris des allures de celui-ci.

Snyder s'approchait, l'air tout à fait joyeux, en meilleur état d'esprit qu'il ne l'avait certainement été depuis le commencement de la semaine. Il salua le Doyen d'un cordial “Bonjour !” et allait passer quand ce dernier lui dit :

—N'auriez-vous pas d'ouvrages sur le radium, professeur Snyder ?

Le visage du professeur prit instantané-

ment la couleur du parchemin ; il regarda le Doyen avec des yeux vitreux, balbutia des mots sans suite et se sauva, laissant le vieillard bouche bée.

—Surveiller Snyder ! se dit le Doyen. Je crois qu'il en a vraiment besoin ! Il est fou !

Le jardinier ne fut pas surpris d'être envoyé à l'étang pour remplir deux ou trois pots de verre ; tout le monde avait pris de l'eau, quoi de plus naturel que le Doyen, un homme de science, voulût en faire l'analyse. Mais ce qui le surprit davantage, ce fut d'être appelé dans le bureau du grand chef et de s'entendre dire confidentiellement :

—Je voudrais que vous descendiez à l'hôtel et que vous sachiez ce qu'on raconte d'un musicien aveugle,—Dan Hawkins—qui aurait vu un revenant ou quelque chose de semblable. J'ai besoin de le savoir... pour des raisons personnelles.

—Oui m'sieur... Si j'trouve Hawkins, faudra-t-y l'ram'ner ici ?

—Non... Pourtant, vous pouvez lui demander de passer chez moi ce soir, vers sept heures. Vous n'avez pas besoin de dire pourquoi... et portez aussi l'eau chez moi.

Rien ne se produisit dans la journée ; le Doyen rentra à son heure habituelle, soupa, et se retira dans son cabinet pour attendre l'arrivée du détective Sullivan.

Le bureau du Doyen Quimby présentait ce soir-là un spectacle pittoresque et iusité. Assis à sa table encombrée de lourds volumes qui, à en juger par leurs titres, traitaient tous du radium ou de produits similaires, il avait près de lui, sur le parquet, quelques bocaux et un grand seau remplis d'une eau bourbeuse. En face de lui, Hawkins était assis, ses yeux sans vie fixés dans le vide, irrité du silence imposé par le Doyen qui l'avait

empêché de raconter son histoire avant l'arrivée d'une personne attendue.

De temps en temps, le Doyen regardait sa montre, se demandant ce qui pouvait retarder le détective.

En réalité, Sullivan était à Graydon depuis quelque temps déjà. Quand il avait été capable de se reprendre assez pour raisonner clairement après avoir envoyé son télégramme de Stamford, il découvrit que le train ne s'arrêtait pas à la jonction de la correspondance pour Graydon. Il lui faudrait donc aller jusqu'à Boston, et, par conséquent, retarder de 24 heures son arrivée. C'était impossible.

En s'informant auprès des employés, il apprit qu'il pouvait s'arrêter à environ quatre milles de sa destination, et, par de savantes combinaisons de trolleys, atteindre Graydon non seulement aussi vite qu'il pensait le faire par le chemin de fer, mais bien une heure plus tôt. Une promenade d'un peu plus d'un mille au bout du trajet, n'avait rien qui pût l'inquiéter.

Un peu avant six heures, il s'approchait donc de Graydon, par un chemin opposé à la station, qui contournait le collège et descendait la colline jusqu'au village.

Le collège était silencieux. Sullivan regarda le bâtiment, et, les lèvres encore enflées du coup asséné par le jeune professeur, les yeux étincelants de haine sous les bords d'un chapeau beaucoup trop large pour sa tête, emprunté à un garde-frein, il retrouva la fureur qui l'avait envahi quand il avait découvert que Gordon et Ernesta n'étaient pas dans le train.

—Je les aurai! je les aurai morts ou vifs! murmura-t-il. Et j'éclaircirai tout ce soir!

Un rayon de soleil couchant tombé sur le diamant de sa cravate lui fit croire un moment que le bijou se retrouvait sous l'influence de l'étrange force qui l'avait

fait briller dans les bois, le lundi soir, et quoiqu'il comprit bien vite son erreur, l'incident rappela à son esprit l'étang dont il n'était qu'à quelques pas. Il résolut de s'y rendre et d'examiner sur place l'eau dont il avait lu, le matin, l'étrange propriété.

Il tourna à gauche, traversa le bois et se trouva bientôt sur le bord de la pièce d'eau près de la glacière. L'herbe foulée, les bouteilles vides dispersées le long des berges disaient l'histoire des événements des heures précédentes. Le détective remarqua tout et plongea la main dans l'eau.

Au toucher elle ne différait nullement de l'eau ordinaire; il ne put constater aucun picotement, aucun frémissement électrique. Le phénomène disparu, l'étang de Bradley avait repris son calme d'antan.

Désappointé, mais plus impatient que jamais de trouver un indice qui l'amènerait à la solution du mystère, Sullivan se releva et regarda autour de lui. La glacière attira son attention. La première chose qu'il vit en entrant dans la vieille bâtisse fut, dans un coin, un tas de planches sur lesquelles était répandue une assez grande quantité de sciure.

—Ah, ah! dit-il en pensant aux quelques grains de même substance qui restaient encore dans la poche de son veston.

Derrière les planches qu'il écarta, il trouva une certaine quantité de papier bleu et un paquet de cordes, nouées et emmêlées ayant évidemment servi à lier un grand colis.

Sullivan étendit le papier sur le sol et en défripa un morceau. Il faisait encore assez clair pour apercevoir sur le papier quelques marques floues et indistinctes, mais donnant l'idée d'une épreuve photographique, bien qu'il fût impossible d'en

découvrir le sujet. Tout à coup, un point du papier fit haleter le détective.

Les marques dessinaient distinctement un oeil humain!

Sullivan examina avec ardeur tous les autres morceaux et les trouva tous plus ou moins marqués des mêmes traits vagues.

Il n'aurait même pu dire ce qu'il supposait, mais il avait la certitude que ces marques racontaient l'histoire du mystère Hopkins. Ah! s'il avait pu lire clairement cette histoire!

Le détective rassembla les feuilles de papier, roula les ficelles qu'il mit dans sa poche, puis sortit précipitamment de la glacière, le papier dissimulé sous son paletot qu'il boutonna étroitement.

Au pied de la colline, il rencontra Mrs Hopkins. La pauvre femme marchait comme une somnambule, ses yeux enfoncés fixés devant elle sans rien voir. Ses traits amaigris, ses regards vagues dénotaient des nuits sans sommeil et des heures d'agonie mentale.

Tout d'abord, elle n'aperçut pas le détective et serait passée près de lui sans s'arrêter s'il ne lui avait parlé. Au son de sa voix elle tressaillit, le fixa d'un regard absent, puis, le reconnaissant tout à coup, s'élança vers lui en poussant un cri.

—Oh! Monsieur Sullivan! s'écria-t-elle. Où avez-vous été? Qu'avez-vous découvert? Où est-il... oh! où est-il?

—Calmez-vous, Madame. Je me suis éloigné pour des raisons graves. Quant à votre mari...

—Dites... dites...! supplia-t-elle.

—Eh bien... je ne peux pas... c'est-à-dire exactement... mais je vous assure, Madame, qu'il n'est pas très loin, et que vous pouvez entendre parler de lui à toute minute.

—Oh! cria-t-elle avec ardeur: il revient!... il revient! Je le reverrai!

Toute trace de ressentiment, si cruellement que l'eût traitée son mari, avait disparu. Elle ne désirait plus qu'une chose, l'avoir encore près d'elle. Elle pardonnerait tout! La pauvre femme se discernait même tout le blâme pour cette malheureuse affaire; c'était son manque d'intérêt aux travaux du professeur, sa froideur, qui l'avaient éloigné... Elle voulait être une autre femme à partir de maintenant.

Mais Sullivan pensait de son devoir de ne pas lui dire, de ne pas lui laisser croire qu'elle reverrait jamais le professeur vivant. En réponse à son exclamation d'espoir, il dit:

— Eh bien, Madame, espérons, espérons!... quoi qu'il en soit, je ne peux rien vous dire à présent. Je vous conseille de retourner chez vous et d'attendre. Je vous verrai dans la soirée, et peut-être pourrons-nous tout éclaircir cette nuit. Seulement, préparez-vous... il allait ajouter, au pis, mais modifia ses paroles et dit: au désappointement!

—Je ne peux en éprouver beaucoup plus! répondit Mrs Hopkins avec un sourire amer.

Sullivan la regarda s'éloigner, puis courut chez le Doyen.

Tout d'abord, il entendit l'histoire de Dan Hawkins, puis renvoya l'aveugle en lui faisant jurer de ne raconter son aventure à personne. Une fois seuls, le Doyen et le détective se plongèrent dans l'examen du mystère.

—J'ai là, je crois, dit Sullivan en sortant de sa poche les coupures de journaux examinées la veille. Il ressort de tous ces papiers que tous les savants sont plus ou moins fous d'un produit nouveau qu'ils appellent le "radium", et je me suis laiss-

sé dire que le professeur Hopkins, lui aussi, en perdait le boire et le manger. Examinons ces bouts de papier.

Comme résultat de cet examen, et grâce aux livres rassemblés sur la table, compulsés par les deux chercheurs, ils restèrent tous deux, en face l'un de l'autre, muets d'étonnement.

Il se trouvait parmi les coupures, le compte-rendu d'une expérience faite par le docteur Emile Javal, un savant français distingué, aveugle de naissance, qui avait réussi à faire voir les aveugles au moyen du radium.

—L'histoire de ce musicien n'a-t-elle pas quelque analogie avec celle-ci? s'écria Sullivan.

—Certainement! Le radium produit d'étranges phénomènes; ses effets sur le diamant, par exemple.

—Lesquels? demanda le détective en mettant machinalement la main sur le bijou de sa cravate.

—Un diamant placé dans un rayon de radium prend un éclat qui ne se rencontre, dans des cas très rares, que dans certaines pierres. La lueur du diamant semble alors s'élançer en rayons vifs et produit des effets très particuliers.

—Combien de temps durent ces effets?

—Très peu de temps après que l'influence des rayons radiographiques ne se fait plus sentir... Pourquoi?

Sullivan raconta au Doyen l'histoire qui lui était arrivée à lui-même.

—Vous avez dû approcher quelque substance radioactive, conclut le Doyen. Qu'est-ce que cela pouvait être?

—Je le découvrirai, et avant qu'il soit longtemps! dit Sullivan, un singulier regard dans les yeux. Et maintenant, monsieur le Doyen, voici autre chose.

Il tira de sous son vêtement les feuilles de papier trouvées dans la glacière.

—Quel est ce papier? demanda-t-il. S'en sert-on au collège?

—Oui, c'est du papier sensible, utilisé en photographie. D'où le tenez-vous?

—Cela importe peu pour le moment. Ce que je veux savoir est, si dans ces découpages, il n'est pas question de photographies faites à l'aide du radium?

—Nous allons voir... Ah! voici: c'est le rapport d'un M. Skinner à la "British Physical Society," en juin 1907, concernant les rayons Becquerel. Le professeur Henry Becquerel, de Paris, plaça une médaille d'aluminium dans une enveloppe de papier noir et couvrit le tout avec une crête sur laquelle étaient dispersés quelques cristaux radioactifs. La carte était faite de papier sensible et l'effet des cristaux fut d'y imprimer, malgré l'épaisseur du papier noir, une radiographie très distincte de la pièce.

—Une radiographie est une photographie, n'est-ce pas?

—Oui.

—Le radium ou quelque produit similaire peut-il faire une photographie sur ce papier sensible?

Le Doyen fit un signe affirmatif.

—Alors, dit Sullivan, je jurerais que nous avons ici la solution du cas Hopkins.

Il posa le papier sur le plancher et essaya d'en raccorder les feuillets. Le Doyen le surveilla un moment en silence; à la fin, il demanda:

—Puis-je savoir ce que vous voulez faire?

—J'ai trouvé ce papier dans la glacière; il a servi à envelopper quelque chose; très probablement ce qui a fait étinceler mon diamant. Si mes prévisions sont justes, les marques qui les illonnent peuvent dévoiler ce qu'il recouvrait. Regardez ici... ne dirait-on pas un oeil humain?

Le Doyen examina le papier.

—Je crains de ne pas avoir votre imagination, dit-il.

—Eh bien, je garde ma conviction, et je suis sûr, si j'arrive à les ajuster exactement, que ces feuilles nous montreront un visage!

Il continua sa tâche, arrangeant, dérangeant les papiers, sans succès apparent. Tout à coup, il s'arrêta en riant.

—J'y suis! s'écria-t-il, vous allez voir maintenant.

Il venait de comprendre son erreur en ne tenant pas compte des bords des feuilles qui devaient se superposer tout naturellement si elles avaient, en effet, entouré quelque chose. Sur quelques-uns des morceaux, les marques étaient faibles, sur d'autres beaucoup plus nettes; quelquefois une empreinte très forte s'obscurcissait au milieu d'une feuille.

Avec des épingles et de la colle, Sullivan raccorda les feuillets et les mit en place. Au bout d'une demi-heure, il se releva et regarda le résultat.

On voyait bien un dessin, mais rien, qu'on pût reconnaître, ni qui se rapprochât d'une figure humaine. Une idée lumineuse jaillit soudain à l'esprit du détective.

—C'est cela, c'est cela! s'écria-t-il, c'est le dessin d'un homme photographié de tous côtés à la fois. On a roulé le papier autour de lui; ne voyez-vous pas! Regardez!

Il donna au papier la forme d'un rouleau, puis il le tint ainsi, devant la lumière de telle sorte que l'intérieur fût éclairé.

—Regardez! cria-t-il au Doyen en tenant le papier devant ses yeux étonnés.

Celui-ci regarda le papier qui s'agitait dans les mains tremblantes de Sullivan, et retomba sur son siège en s'écriant d'une voix rauque:

—Grand Dieu!... C'est Hopkins!

XVIII

HISTOIRE DE LA FUITE D'ERNESTA

Ernesta Frost, accrochée au bras de Gordon, le jeudi matin après sa seconde visite à la maison de Twenty-third street, était baignée de sourires. Pour la première fois depuis de nombreuses heures, la jeune fille se sentait complètement heureuse; la terrible tension sous laquelle elle se débattait depuis plusieurs jours n'existait plus; tension occasionnée non seulement par l'importance de la mission qu'elle avait à accomplir, mais par l'obligation de la tenir cachée à celui qu'elle aimait.

Bientôt, cependant, la vue d'un homme assis sur un banc de Madison Square, le dos tourné vers eux et penché sur un journal dont la lecture paraissait la passionner, transforma ses sourires en une expression d'horreur. Elle se retira avec un petit cri, et serra plus fortement le bras de son compagnon, comme pour implorer sa protection.

—Qu'y a-t-il? demanda celui-ci.

—Oh George! dépêchons-nous, dépêchons-nous! s'écria-t-elle en essayant d'attirer Gordon dans une autre direction.

Il résista, pensant que quelque chose avait terrifié Ernesta, que peut-être quelqu'un l'avait insultée et s'appêtant à la défendre.

—Qu'y a-t-il? répéta le jeune professeur.

—Un homme! balbutia la jeune fille. Il m'a suivie dans Boston et..., et ici!

Involontairement ses yeux étaient fixés sur l'inconscient Sullivan absorbé par la lecture des stupéfiantes nouvelles de Graydon. Gordon suivit la direction du regard

de sa fiancée et s'avança les poings serrés vers l'homme dont il ne voyait que le dos, insensible aux supplications d'Ernesta qui voulait la retenir.

Quand il fut tout près du liseur, la jeune fille cria :

—Oui, c'est lui!

Gordon bondit, prêt à punir l'insolent, quelque fût son crime. Tout à coup, comme il a été dit, son attitude changea, ses poings se desserrèrent, son regard belliqueux fit place à une expression d'épouvante.

Il avait reconnu Sullivan pour l'étranger qu'il avait rencontré à la gare de Graydon la nuit du lundi, et, l'assimilant à l'affaire Hopkins, il en venait tout droit à cette conclusion que sa disparition avait fait pointer vers lui le doigt de l'accusation et qu'on avait envoyé cet homme à sa recherche.

Gordon n'était pas lâche, mais terrifié. Les hommes les plus timides marchent vers la prison en souriant; les plus braves tremblent et s'y font traîner.

Gordon n'était plus un homme mais un criminel traqué—du moins le croyait-il—il n'avait qu'une idée: échapper!

Il attrappa Ernesta par le poignet et s'enfuit, se disant que s'ils pouvaient distancer Sullivan qu'il avait vu se disposer à les suivre, ils pourraient atteindre le train de Boston qui partait à 10 h. ½.

Quand le taxi-cab du détective fut arrêté, le coeur de Gordon bondit de joie; il se crut sauvé. Mais en quittant le guichet, il vit avec épouvante son ennemi entrer dans la gare.

On sait déjà ce qui suivit: la poursuite du détective, le coup de poing magistral appliqué par Gordon, le cri d'Ernesta. Après avoir poussé ce cri la jeune fille s'évanouit; Gordon abandonna le détective pour la soutenir, oubliant tout ce qui

n'était pas sa fiancée. Un employé apporta de l'eau, lui baigna le visage. Enfin elle ouvrit les yeux. Gordon s'écria:

—Venez, venez! le train!... Il faut l'avoir!

Il releva Ernesta et soutint sa marche chancelante jusqu'à la grille... elle était fermée!

—Trop tard! dit le gardien impassible. Le camarade l'a eu; mais vous ne l'aurez pas!

Gordon ne fut pas long à agir. Il dégagea Ernesta de la foule de curieux qui les entourait, la fit monter dans un cab et tomba sur les coussins près de la jeune fille perdue d'étonnement.

Elle retrouva enfin la voix et demanda:

—George, George! qu'est-ce que tout cela veut dire? Quel est cet homme? Où allons-nous?

Il ne répondit pas; elle le secoua par le bras. Ce mouvement le tirant de sa torpeur, il dit au cocher:

—Hôtel de Ville! puis se tournant vers Ernesta: "Nous allons nous marier!"

—Nous marier! s'écria-t-elle en rougisant.

—Oui. Parce que je veux tout vous dire, parce que je veux que vous me disiez tout; et cela ne peut être que si nous sommes mari et femme!

La loi américaine n'exigeait pas encore de licence à cette époque. Gordon et Ernesta se trouvèrent donc bientôt les mains unies, devant un magistrat, répondant aux questions qui les faisaient époux, moins d'une demi-heure après qu'ils eurent quitté la gare.

La voiture les attendait; ils y remontrèrent et seulement alors, Gordon revint complètement à lui. Il se tourna vers sa femme, l'attira sur sa poitrine et l'embrassa tendrement, puis il dit:

—Maintenant...

Il parla le premier. Nous connaissons les faits. Quand il eut terminé, il ajouta :

—Telle est ma confession ; je vous prie de ne pas me juger encore ; laissez-moi d'abord entendre votre histoire ; nous déciderons ensuite ce que nous avons à faire.

Si le récit de Gordon était fait pour étonner sa jeune femme, le sien n'eut pas moins d'effet sur lui. Voici ce qu'elle lui raconta :

—Pendant ces six derniers mois, le professeur Hopkins fit des expériences sur le radium. Tout d'abord, il ne voulut même pas me dire quelles étaient ses espérances. Quand je le questionnais, il se contentait de me répondre que s'il réussissait, il serait non seulement le chimiste le plus fameux du monde, mais peut-être un des plus riches. Jour après jour, les classes finies, il me demandait de rester avec lui pour travailler ces formules abstraites, pour lire de longs rapports sur le résultat d'expériences faites par divers savants, pour écrire sous sa dictée de longues lettres à différentes personnes, quelques-unes adressées à M. Curie à qui on doit la découverte du radium. J'avais à prendre des notes, à lire des papiers, à préparer des appareils, et toujours avec une idée très vague du but auquel tout cela tendait... Au bout de quelque temps, le professeur en vint à me demander de revenir au laboratoire le soir ; et alors, vous savez, George, ce que vous avez cru et comment nous nous sommes disputés.

—C'est oublié, dit Gordon, continuez.

—Le professeur Hopkins avait obtenu de la courtoisie de M. Curie une petite quantité de radium. Ses diverses expériences, dont beaucoup ne réussirent pas, avaient épuisé cette provision et pendant quelques jours il fut profondément découragé. Il me dit, quand je lui demandai la raison de son abattement, que le radium

lui manquait juste au moment où il voyait le succès en face de lui. Je le suppliai de me mettre plus complètement dans sa confiance ; il céda enfin à ma prière. Tout d'abord, j'eus des craintes pour sa raison. Certain que les rayons ou les émanations du radium pouvaient exercer sur la vie animale un effet auquel la science n'avait jamais songé, il était sur le point, déclarait-il, de trouver une composition qui révolutionnerait le monde. Il m'assura qu'une découverte aussi merveilleuse n'avait jamais été faite dans aucun champ de la science, et se refusa à m'en dire plus, de crainte que je ne le crusse fou. A présent, dit-il, je vais vous demander votre assistance. J'ai eu peur dernièrement que la nature de mes expériences n'ait été connue ou soupçonnée par quelques membres de la faculté. J'ai vu le professeur Gordon me regarder étrangement dans plusieurs occasions.

—Vous savez pourquoi ? interrompit Gordon.

Ernesta lui pressa la main et continua :

“Je n'ose quitter mon laboratoire, ajouta le professeur Hopkins, dans la crainte qu'on ne s'y introduire pour voir ce que j'y fait. Pourtant, il est absolument nécessaire que j'ai une autre once de radium.” Je le regardai avec étonnement, sachant que le radium vaut quelques milliers de dollars l'once, et qu'il n'y en a pas une telle quantité en Amérique. Il n'en existe pas sept onces dans le monde d'après les rapports officiels. Le professeur me devina.—Je sais ce que vous pensez, dit-il, le radium vaut au moins cinq mille dollars l'once. Que cela ne vous inquiète pas. J'ai écrit au professeur Curie pour lui demander de m'en procurer une once. Après beaucoup de persuasion, et seulement en lui révélant partiellement la nature de mes expériences, il a consenti à

m'en céder. Un de ses agents s'est embarqué il y a quelques jours pour New-York, apportant le précieux métal ; il arrivera le 20 mai. Je ne veux pas lui demander de venir ici, et je n'ose pas aller à lui. En premier lieu mon absence donnerait naissance à des commentaires, en second lieu je ne veux pas interrompre mes expériences en ce moment ; je suis sur le point de les terminer avec succès. Je crois que même avec le matériel que je possède, elles peuvent réussir à tout moment, mais j'ai peur ! Si j'échouais maintenant faute d'un peu de radium, cela me tuerait !... Ainsi, voulez-vous partir pour New-York et aller chercher le radium que l'agent de Curie m'apporte ?

—Mais, dis-je, l'argent... les cinq mille dollars ?

—Vous les aurez ! lundi prochain, ici dans le laboratoire ! je vous donnerai cinq mille dollars !

J'hésitais, je ne voulais pas m'éloigner de vous, George, pendant que nous étions fâchés ; je n'aimais pas non plus la responsabilité que m'imposait le professeur. Il me demanda d'y penser et de lui donner ma réponse le jour suivant... Après réflexion, je crus devoir faire ce qu'il me demandait ; il avait été si bon pour moi et insistait avec tant d'ardeur ! Je lui envoyai donc un petit mot, lui disant que je consentais et qu'il n'avait aucune crainte à avoir au sujet de ma discrétion. J'avais oublié la date à laquelle l'agent de Paris devait arriver, aussi n'étais-je pas préparée à partir de suite en venant le lundi soir chercher l'argent au laboratoire. Le professeur me rappela que je devais me mettre en route le soir même et que j'avais à peine le temps d'attraper le train de huit heures — je pris l'argent — tout en billets — et partis. Tout à coup, je me rappelai qu'il ne m'avait pas donné l'adresse de l'agent à New-York. Je revins en courant au laboratoire. Il était fermé !... J'appelai le professeur, pensant

qu'il devait être là... pas de réponse ! Je regardai à travers la serrure, la pièce était sombre !... C'est alors...

—Oui, dit Gordon frissonnant à ce souvenir. C'est alors...

—Soudain je me rappelai que le professeur m'avait donné l'argent enveloppé dans une feuille de papier. Je regardai, au moment de me rendre chez lui pour obtenir de plus amples informations. A ma grande satisfaction la feuille de papier contenait le nom de l'agent et son adresse. Je courus à la gare ; le train était parti ?... Je ne savais que faire, n'osant pas attendre jusqu'au matin, quand un fermier passa dans sa charrette. Il allait à Hardwick. Je lui demandai de me laisser monter, pensant pouvoir, à l'aide du Trolley, correspondre dans une ville quelconque avec un train pour New-York.

Le fermier consentit et eut la discrétion de ne pas me demander la raison de ma hâte... Je ne pus cependant pas trouver de train pour New-York, mais seulement pour Boston. Je passai donc la nuit à Boston et me rendis de bonne heure à la gare. C'est alors que je perdis l'argent et vous télégraphiai... Vous savez le reste... J'ai vu l'homme de Madison-Square en regardant par la fenêtre, chez l'homme d'affaires où vous vous procuriez l'argent pour moi. Il occupait la chambre contiguë à la mienne mardi soir, et quand je l'ai aperçu dans le parc aujourd'hui, j'ai perdu tout sang-froid

—Et maintenant que vous avez le radium, le professeur Hopkins est mort ! s'écria Gordon.

—C'est horrible, horrible !... Oh ! le pauvre vieillard, le pauvre vieillard !... Qu'allons-nous faire ?

—Attendre !

—Non ! s'écria Ernesta avec une déception subite. Nous n'attendrons pas, George, nous ferons ce que je vais vous dire : Il faut... il faut retourner à Graydon immédiatement et... et tout dire ! Oui, con-

tinna-t-elle en voyant frissonner Gordon, c'est le seul moyen. Vous êtes mon mari, je ne veux pas qu'une tache souille votre nom!... Vous retournez à Graydon... Dites au cocher de nous mener à la gare, nous partirons tout de suite!

Gordon était d'argile dans les mains de sa femme; il lui obéit, et à une heure, tous deux quittaient New-York pour Boston.

Etrange commencement de lune de miel!

XIX

RETOUR DU TOMBEAU

Le jeudi soir trouva les conspirateurs endurcis dans un état d'esprit désenparé. A mesure que le grand ballon rouge s'enfonçait à l'horizon, ils lançaient des regards furtifs vers le cimetière, osant à peine respirer.

Six mille regards étaient tournés dans la même direction et les professeurs se surprirent à désirer que la cécité frappât la population entière, hormis eux, si la lueur s'échappait encore ¹ caveau.

Non qu'ils eussent changé d'idée; ils étaient prêts, en cas de nécessité, à se rendre sur la place du village, en face du droguiste, et d'annoncer leur intention de conduire un détachement de chercheurs pour découvrir la cause de cette stupéfiante illumination.

Mais, bien qu'ils attendissent et que la nuit devînt de plus en plus sombre, la lueur ne parut pas.

—Etes-vous sûr de ne rien voir? demanda Snyder à Rice, qu'il rencontra sur la rue. Vous avez de meilleurs yeux que moi. Regardez bien.

—Il ny en a pas la moindre trace... pas la moindre! Mais attendons!

Il devint bientôt évident que la lumière ne se montrerait pas cette nuit-là. Le désappointement que Graydon ne se priva

pas de manifester ne fut naturellement pas partagé par les professeurs. La ville se sentait déçue et, en grommelant, chacun rentra se coucher de bonne heure.

—Que ferons-nous maintenant? demanda Snyder quand il fut prouvé que l'occasion de conduire les recherches s'était évanouie en même temps que la lueur. Allons-nous le... le laisser là?

Rice regarda Fischer qui, dans ses nouvelles fonctions de leader, était plongé dans des pensées profondes. Le professeur d'allemand n'aimait pas la façon dont tournaient les choses. Son plan lui avait semblé si bon qu'il lui était pénible de le voir inutile. Il aurait presque désiré que la lumière fatale reparût comme la nuit précédente.

—La situation se modifie, dit-il enfin. Evidemment les propriétés qui produisent cette lumière se sont épuisées d'elles-mêmes; mais le fait reste le même. Pour être invisible, le corps de notre ami n'en est pas moins là-haut... Allons-nous l'y laisser?... Il est certain que parmi tous les habitants de cette ville, il s'en trouvera pour faire des recherches tôt ou tard. En outre...

—Regardez! s'écria Snyder avec effroi.

En passant devant la maison du Doyen, ses regards avaient été attirés par la lumière du hall. Ce qu'il y vit glaça le sang dans ses veines. Près de la porte ouverte se tenait le Doyen, et à côté de lui, évidemment sur le point de sortir, le mystérieux étranger qu'ils avaient vu rôder autour du collège le mardi matin, et qui avait disparu durant le jour.

Les étrangers étaient rares à Graydon, surtout les étrangers qui visitaient le Doyen et passaient une heure avec lui dans son cabinet aux heures d'étude, à moins que ce ne fussent d'autres universitaires.

Cet homme n'appartenait pas à la faculté selon toute apparence, et quelque chose dans ses allures, éveillait les soup-

gons des trois conspirateurs. Sur l'avertissement de Snyder, ils s'arrêtèrent, et, cachés par les buissons de lilas plantés près de la grille, ils purent écouter sans être vus. Le Doyen et l'étranger sortirent dans la cour.

—Par où faut-il passer pour arriver là? demanda l'étranger.

—Tournez à droite et suivez la route jusqu'au bout, répondit le Doyen, puis à droite encore par les bois jusqu'à ce que vous arriviez à deux routes. Prenez celle de droite, bordée de buissons d'aubépine; elle vous conduira directement à la grille; un chemin monte droit en haut de la colline.

—Merci, dit l'étranger. Tout à l'heure, quand il y aura moins de danger d'être vu, j'irai faire une enquête. Pour le moment, je vais me promener aux environs.

—Bonne chance! et n'oubliez pas de me tenir au courant de tout ce qui peut arriver. Je ne me couvrirai pas pour être prêt à vous aider en cas de besoin.

—Bon!... Ah! j'ai laissé quelques-uns de ces papiers dans votre bibliothèque.

Le Doyen et l'étranger rentrèrent dans la maison; la porte se ferma.

Le trio caché dans l'ombre des lilas s'éveilla de sa torpeur.

—Avez-vous entendu? avez-vous entendu? murmura Snyder.

—Oui dit Rice, c'est un détective.

—Oui, ajouta Fischer, et il ira au cimetière cette nuit mais il arrivera trop tard. Venez!

Il boutonna son vêtement, enfonça son chapeau sur ses yeux et partit d'un tel pas que Rice et même Snyder avec ses longues jambes avaient peine à le suivre. Aucune parole ne fut échangée jusqu'à la route des aubépines qu'ils avaient déjà parcourue en si lugubre compagnie. Alors, Snyder, poussé par la curiosité eut le courage de demander:

—Qu'est-ce que nous allons faire?

—Nous allons le chercher dit Fischer.

Nous allons rapporter le corps au collège.

—Au collège?

—Oui. C'est la seule façon de sortir du bourbier. Ecoutez: le corps doit être trouvé, n'est-ce pas?

—A moins... dit Rice.

—Oh! j'ai tout pesé... le précipiter au fond d'une mare ne serait pas sûr. Cela peut laisser des traces. Laissons-le trouver, puisqu'il le faut, mais dans des conditions naturelles. L'observatoire du collège n'a pas été utilisé depuis quelques semaines. Nous le mettrons là, avec les morceaux du verre gradué à côté de lui; celui qu'il a brisé après en avoir bu le contenu. Snyder vous irez au laboratoire et ramasserez les morceaux... tout ce que vous pourrez trouver.

—Mais, objecta Rice, la note que Snyder a mise sur la porte du laboratoire?

—Cela n'a pas d'importance. Snyder a écrit la note parce qu'Hopkins le lui a demandé. Hopkins désappointé par l'échec d'une de ses expériences, s'est suicidé, mais n'ayant pas le courage de le dire, a usé de subterfuge. C'est bien dans la façon d'être de Hopkins qui gardait tout pour lui. Ainsi, il a dit à Snyder qu'il partait lui a demandé de mettre la note sur la porte s'est glissé dans l'observatoire, et... c'est là qu'on le trouvera.

—Quand?

—Comment puis-je le dire?... Ce n'est pas mon affaire mais celle du détective.

Dans leur état d'esprit, Rice et Snyder auraient accepté un plan moins exécutable que celui-là, et la proposition de Fischer leur semblait très pratique. Ils s'étonnaient seulement de ne pas y avoir pensé déjà.

Les détails mêmes corroboraient bien l'idée de suicide: la découverte du verre gradué à côté du mort, l'analyse de son contenu comparée à l'analyse de l'estomac... tout était combiné et puissamment raisonné.

Snyder seul fit une objection. Il lui ré-

pugnait d'aller au laboratoire pour rassembler les morceaux de verre brisé, mais il dut se soumettre à la volonté de ses deux collègues. Ils n'avaient pas de brouette cette fois. Quand ils atteignirent le caveau dans lequel était déposé le malheureux, cause de tant de tortures, ils se rendirent compte qu'il leur faudrait le rapporter dans leurs bras, perspective peu agréable même pour le flegmatique Fischer. Il n'y avait pourtant pas à reuler.

Les trois hommes se mirent à l'ouvrage. puis Fischer chargea le corps, revenu à l'état normal, sur son épaule, et ils reprirent le chemin du collège, sans proférer un mot.

En approchant du but, Fischer dit seulement :

—Snyder, allez en avant.

—Je vous quitterai quand vous passerez devant le laboratoire, j'entrerai, je ramasserai les fragments et j'irai vous rejoindre dans l'observatoire, répondit Snyder, qui ne se souciait pas de rester seul plus qu'il n'était nécessaire.

—All right! grommela Fischer.

Rice eut un rire méprisant pour la lâcheté de son compagnon.

—Nous entrerons par la porte de derrière, reprit Fischer. C'est plus sûr.

Derrière le collège se trouvait un espace découvert, encadré par les deux ailes de côté. La porte par laquelle les professeurs se proposaient d'entrer se trouvait à l'intersection d'une des ailes et du bâtiment principal, et correspondait à l'escalier du second étage.

Ils entrèrent, transportèrent, avec beaucoup de peine, leur fardeau à travers les escaliers le long du hall, et enfin dans l'étroit escalier qui menait à l'observatoire. Snyder, s'arrêtant en ce moment, ouvrit la porte du laboratoire à l'aide de la clef restée dans la serrure depuis le mardi matin.

Il n'osa pas allumer l'électricité et se contenta de froter des allumettes à l'aide

desquelles il chercha les morceaux de verre. Il lui fallut longtemps pour les trouver.

Quand il crut en avoir assez, il remonta vivement près de ses collègues, mais Fischer le renvoya pour rassembler tout ce qui pouvait exister de verre cassé. Il fallait tous les morceaux sans quoi la supercherie serait découverte.

Enfin tout fut ramassé ; les quelques parcelles trop petites pour être récoltées, balayées, les trois complices disposèrent les morceaux de verre de façon qu'ils eussent bien l'air de s'être brisés en tombant ; ils arrangèrent Hopkins, débarrassé de ses couvertures et tel qu'ils l'avaient vu vivant pour la dernière fois, dans la position qu'ils croyaient devoir être celle d'un homme foudroyé par le poison. Il leur suffisait pour cela de se rappeler la position du malheureux le soir fatal.

Tout cela prit du temps. Il se passa plus d'une demi-heure avant qu'ils redescendissent dans la classe de Fischer pour dissimuler les couvertures remettre leurs vêtements en ordre et faire disparaître toute trace de leur travail nocturne.

—Et bien, dit enfin Fischer, debout devant une glace, et brossant ses cheveux rares à la lueur d'une bougie seule lumière qu'ils eussent osé se permettre. Et bien, messieurs, je crois que c'est fini ! Si on fait une enquête, il me semble que nous ne pouvons être mêlés en rien à l'affaire.

—Ét G ordon ? demanda Rice.

—Personne ne croira un homme qui s'est sauvé. En outre on n'a pas trouvé Gordon.

—J'espère qu'on ne le trouvera pas ! murmura Snyder. Il est tard, ajouta-t-il, ne croyez-vous pas que nous ferions mieux de rentrer chez nous ?

—Je suis prêt, venez !

Pour la première fois, depuis que de terribles circonstances les avaient faits inséparables Snyder prit la tête. A cette

heure où l'affaire paraissait toucher à sa fin, il voulait être le premier à en sortir. Aussi quand Rice ouvrit la porte, se glissa-t-il avant ses collègues.

Tout n'était pourtant pas fini pour eux !

Le détective Sullivan en quittant la maison du Doyen, ce qu'il avait fait immédiatement après le départ du professeur, s'était rendu chez Mrs Hopkins avec laquelle il avait eu une courte conversation où il l'avait d'abord réconfortée, puis, par des allusions prudentes, avait essayé de la préparer au pire.

—Si votre mari était le mauvais homme que nous supposons, dit-il, il vaudrait mieux pour vous qu'il fut mort, surtout s'il avait contracté une assurance.

—Il l'a fait... Voici la police... Je ne l'ai regardée qu'aujourd'hui.

—Femme pratique! pensa Sullivan. Peut-être la touchera-t-elle plus tôt qu'elle ne pense.

L'heure venue de faire sa visite au cimetière il repassa devant la maison du Doyen sans y entrer, et prit la route indiquée par le dernier.

Sullivan avait tourné dans le chemin des aubépines et s'éloignait du village quand il crut entendre des pas. Il se dissimula sur un des côtés de la route et écouta. Le bruit de pas était accompagné d'une respiration haletante.

L'ombre l'empêchait de voir, mais il pouvait entendre. Enfin comme on passait devant lui — il y avait plus d'une personne — une voix, celle de Fischer, dit :

—Snyder, allez en avant.

—Je vous quitterai, dit une autre voix, à la porte du laboratoire ; j'entrerai, je ramasserai les fragments et j'irai vous rejoindre dans l'observatoire.

Le détective eut peur que ces hommes n'entendissent les battements de son cœur. Mais une fois passés, il regarda de tous ses yeux et put voir que l'un d'eux, l'Allemand, portait un lourd fardeau sur

l'épaule.

Hopkins ! Ce ne pouvait être autre chose.

Pourquoi le portaient-ils à l'observatoire du collège? Sullivan ne s'en inquiéta pas. Le point capital était qu'ils lui fournissaient ainsi l'occasion de les prendre au piège. Il attendit un moment avant de les suivre, puis se glissa derrière eux dans l'ombre, distinguant à peine leurs mouvements.

Quand ils s'éloignèrent par l'étang vers la colline, le détective tourna à gauche et s'élança sur la route vers la maison du Doyen.

—Vivement! venez me retrouver au pied de la colline dans deux minutes! lui cria-t-il ; puis sortant aussi vite qu'il était entré courut chez Mrs Hopkins, qu'il traîna sans chapeau hors de sa demeure, et au pied de la colline où le Doyen stupéfait, les attendait.

—Eh bien, Mrs Hopkins, dit ce dernier, qu'est-ce qu'il y a ?

—Je ne sais pas! balbutia la pauvre femme.

—Ne le demandez pas! s'écria Sullivan, qui, entre eux deux, les traînait presque. Mrs Hopkins, ajouta-t-il, les événements sont graves pour vous, et menacent de l'être plus encore ; mais il est des chose qu'on ne peut éviter ; celle-ci en est une! Soyez brave et restez assurée d'une chose, c'est que ce que vous allez voir, ce qui va se passer, vous convaincra que votre mari n'était pas le mauvais homme que nous pensions!

—N'était pas!!! s'écria Mrs Hopkins, commençant à pressentir la vérité.

—Du courage! dit le Doyen.

Ils étaient tous trois hors d'haleine en atteignant le collège. Sullivan les fit contourner le bâtiment et les mena derrière dans l'espace découvert.

—Nous les surprendrons mieux par ici, dit-il. Ils font peut-être le guet, et ne penseront pas à ce côté.

e

Le détective s'arrêta, ne sachant au juste quel parti prendre. Aucun signe de vie, aucune lumière ne sortait de l'édifice. Tout était silencieux et calme.

—Attendez ici! dit-il au Doyen et à Mrs Hopkins.

—Oh! mon pauvre mari! gémit cette dernière. Regardez! elle désignait les fenêtres immédiatement au-dessus de l'endroit où ils se trouvaient. Regardez les fenêtres de son laboratoire!

—Silence! murmura le Doyen en la soutenant.

Sullivan se dirigeait vers la porte sur la pointe des pieds. On l'entendait à peine tant ses pas étaient prudents; il semblait écouter.

Enfin les deux témoins muets entendirent la porte s'ouvrir et purent voir le détective se reculer d'un bond. Dans sa main quelque chose brillait. Il s'écria:

—Halte! je vous tiens!

Des gens qu'on ne voyait pas poussèrent un cri, puis le détective alluma sa lanterne de poche et en fit tomber les rayons sur les professeurs Rice, Snyder et Fischer, debout sur le seuil, les mains levées au-dessus de leur tête, car Sullivan braquait son revolver sur eux.

—Maintenant, venez ici!

Silencieusement, Rice, Fischer et Snyder obéirent. Le détective se recula, les tenant toujours en respect. Ils s'avancèrent près de l'endroit où se tenaient pétrifiés, le Doyen et la femme de leur victime, sans voir ni l'un ni l'autre, leurs yeux épouvantés, saillants, hypnotisés par un seul objet: le canon du revolver!

—Halte!

Ils s'arrêtèrent avec un gémissement simultané. Le détective tourna légèrement la tête.

—Doyen Quimby! Mrs Hopkins! vous voyez qui je tiens là? dit-il en dirigeant les rayons électriques sur le trio tremblant. Regardez-les bien... je vais vous dire ce qu'ils ont fait. Arrêtez! cria-t-il

tout à coup en voyant Snyder faire un mouvement en avant. Arrêtez ou je tire!

—Il est évanoui!

C'était la voix de Rice, froide, impassible, machinale!

—Bon! qu'il reste là!... Maintenant, où est-il?... Pas de réponse!... Oh! vous n'avez pas besoin de répondre, je sais où il est... Il est dans l'observatoire. Je vous accuse de l'avoir mis là, je vous accuse de... Grand Dieu!!!

Sullivan, seul, faisait face au bâtiment. En même temps qu'il poussait cette exclamation, le revolver tomba à terre, la main qui tenait la lanterne la laissait échapper. Mais une lumière inattendue permettait pourtant de voir son visage consterné, le regard d'horreur de ses yeux levés. Et cette lumière venait de la fenêtre du laboratoire, directement au-dessus du groupe.

Lentement ils se retournèrent tous. Que virent-ils qui fit gémir les assistants, qui fit crier Mrs Hopkins?

Debout, dans l'encadrement de la fenêtre du laboratoire, tournant les commutateurs électriques, se tenait Josiah Hopkins!!!

XX

LA RESURRECTION D'HOPKINS

De tout le groupe, Rice conservait seul un certain sang-froid. Il regarda l'homme qui se détachait sur la fenêtre.

C'était Hopkins, sans le moindre doute, Hopkins en chair et en os. Rice ne croyait pas aux revenants.

Sans demander conseil au détective bouleversé, il bondit dans l'escalier et se trouva bientôt dans le laboratoire.

—Hopkins! cria-t-il. Hopkins!

L'homme se tourna. La vue de cet être aux vêtements souillés par la terre, aux traits tirés, décharnés, salis, lui glaça le sang dans les veines. Mais il était vivant,

car il parlait. Il dit :

—Eh bien... qu'est-ce... qu'est-ce qu'il y a ?

—Hopkins! cria encore Rice, en s'approchant, ne me reconnaissez-vous pas? Je suis Rice... Venez, mon ami, donnez-moi votre main!

Il prit dans les siens les doigts glacés et inertes du professeur de chimie, lui frappa sur l'épaule pour essayer de l'éveiller, l'entoura de ses bras et le conduisit à la fenêtre qu'il ouvrit.

—Regardez, regardez! Fischer, vous, M. le détective, tout le monde... C'est lui, je vous dis. Parlez-leur, Hopkins!... Parlez à votre femme! Ne la voyez-vous pas en bas?

—Josiah! cria Mrs Hopkins en tendant les bras.

L'homme hagard, engourdi, dit alors d'une voix sépulcrale et rauque :

—Eh bien... ma chère?

Alors, le Doyen, comme dans un songe, conduisit Mrs Hopkins dans le laboratoire de son mari. C'était la première fois qu'elle y mettait les pieds, — et les deux époux s'étreignirent, tandis que les larmes de joie tombaient des yeux de la femme.

Sullivan fut le dernier à entrer dans la place ; il ne pouvait y croire encore. Du seuil il regardait, abascurdi. N'était-ce pas une ruse pour frauder la justice de ses droits? ou ses yeux et tous ses sens étaient-ils obscurcis d'une façon quelconque ?

—Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? se demandait-il sans pouvoir trouver de réponse.

A ce moment, deux nouveaux venus arrivèrent sur les lieux de cette scène étrange. Ernesta F..., c'est-à-dire Mrs George Gordon et son mari. En débarquant à Graydon, ils s'étaient rendus chez le Doyen, où on leur avait dit qu'il était monté au collège.

Ernesta apercevant la lumière dans le

laboratoire, avait traîné son mari jusqu'au haut de l'escalier, mais à la vue du détective, Gordon prit lui-même l'initiative.

—Monsieur le détective, dit-il, je suis revenu pour faire face à la musique.

—Quelle musique? demanda Sullivan avec découragement.

.....

Une heure plus tard, les Gordon, Mrs Hopkins, le Doyen et le détective Sullivan étaient rassemblés dans le parloir de la maison Hopkins.

Le professeur était dans son lit. Le docteur Whittredge espérait éviter la pneumonie, mais exigeait que le malade restât très calme pendant longtemps.

Dire que les étranges événements de ces quelques derniers jours, et leur plus étrange dénouement furent expliqués serait exagéré ; il est même douteux qu'ils le soient dans l'avenir. Le mystère qui enveloppait toutes choses fut naturellement éclairci, mais la façon dont le professeur revint à la vie, ne le fut et ne l'a jamais été d'une façon satisfaisante.

Peut-être les lecteurs déduiront-ils d'eux-mêmes une solution plausible des expériences fameuses du professeur Hopkins ayant pour objet la suspension de la vie animale par les sels de radium?

Il est bien connu que non seulement le professeur Hopkins mais aussi le docteur Nenell, de Berlin, ont réussi, en exposant les larves des papillons "Promethea" et "Le Cecropia" à l'action du radium, à suspendre la vie pendant une période de plus de trois mois, et, qu'après cette période, l'éclosion s'est faite aussi régulièrement que si la chrysalide avait fait son travail sans interruption.

Le professeur Hopkins lui-même ne s'est jamais expliqué sur ce sujet. Il refuse de dire la composition du mélange contenu dans le verre gradué pour empêcher ses collègues d'apprendre son secret. Il refuse

de dire comment et quand la vie est revenue en lui.

Est-ce durant la nuit hideuse qu'il passa dans le caveau ; est-ce pendant que le professeur Fischer le portait sur son épaule comme un sac de farine ; ou n'est-ce que lorsqu'ils l'eurent laissé dans l'observatoire pour faire croire à un suicide ?

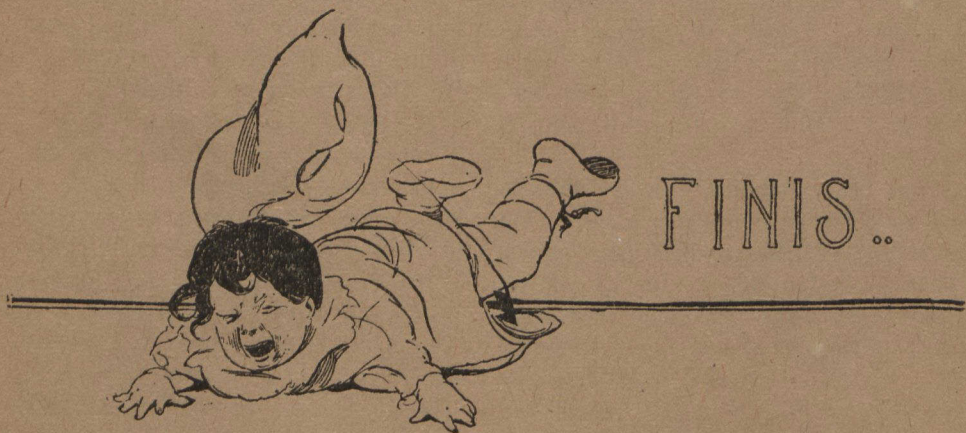
S'il ne le dit pas, comment un autre pourrait-il le faire ?

Qu'il suffise de savoir que les professeurs Rice, Snyder et Fischer, jugèrent sage de donner leur démission, et que leurs situations furent remplies par de plus dignes.

Le professeur Hopkins et sa femme passèrent l'été à l'étranger en compagnie du professeur Gordon et de sa belle jeune femme. Le détective Sullivan était aux docks pour les voir partir.

Le bruit court que l'argent perdu par Ernesta a été rendu depuis longtemps à son mari par le professeur Hopkins, qui a insisté pour le dédommager.

Mais alors, ne pourrait-on en déduire que ses découvertes le lui ont rapporté, et lui rapportent beaucoup plus chaque année que la faible somme de 5,000 dollars ?

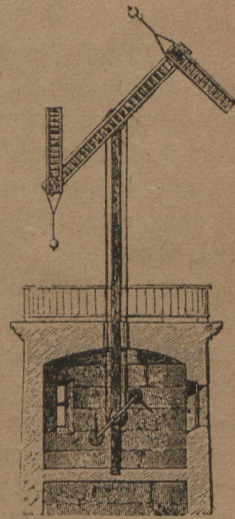


Telegraphie de Jadis et d'Aujourd'hui

Par Le Chercheur

CE n'est pas d'aujourd'hui qu'on a senti le besoin de trouver un moyen de correspondre à longue distance ; nous en trouverions des preuves dans l'histoire des différents peuples. La télégraphie primitive naquit en Asie ; Darius et Xerxès, pendant la guerre médique, transmettaient en quarante-huit heures des nouvelles d'Athènes à Suze, grâce à des sentinelles placées de distance en distance et qui se criaient ces nouvelles. Nous trouvons dans Homère une première apparence de télégraphie : il raconte que Palamède employait des signaux de feu. Eschyle nous montre un feu allumé sur le mont Ida, et répété de montagne en montagne, pour annoncer la prise de Troie à Clytemnestre : il y avait des postes de transmission sur les diverses montagnes, comme il devait y en avoir plus tard pour le télégraphe aérien. Il est certain que les Grecs se servaient fréquemment de ce moyen de communication pendant la guerre. Polybe raconte que Philippe inventa, au troisième siècle avant Jésus-Christ, un véritable système de télégraphie : les vingt-quatre lettres de l'alphabet étant supposées écrites sur cinq colonnes, pour indiquer une lettre quelconque de l'alphabet on montrait d'abord un nombre de fanoux correspondant au numéro de la colonne, puis un autre correspondant à la place de la lettre dans cette colonne ; pour être lent, le système n'en était pas moins original et précis. César employa les si-

gnaux de feu pendant la guerre des Gaules ; on voit encore, en certains points de la France, des tours élevées par les Romains pour la transmission de ces signaux. Les Gaulois eux-mêmes usaient de divers moyens pour communiquer entre eux à grande distance. Enfin, les Maures d'Espagne et les Espagnols employaient encore au moyen âge une pseudo-télégraphie obtenue à l'aide de feux et d'étendards.



Mécanisme du télégraphe Chappe.

En somme, la télégraphie aérienne n'était pas créée ; l'honneur en devait revenir à Claude Chappe. Neveu de Jean Chappe d'Auteroche, astronome français, le futur inventeur naquit à Brulon, dans le Maine, en 1765. De bonne heure il s'adonna à l'é-

tude des sciences, et, à l'âge de vingt ans, il avait déjà fait insérer dans le "Journal de Physique" un grand nombre de mémoires intéressants qui le firent admettre à la Société philomathique. Tandis qu'il se livrait à ces travaux, il était au séminaire d'Angers; ses frères (ils étaient cinq) se trouvaient dans un pensionnat assez éloigné, mais cependant situé en vue du séminaire, Claude, voulant correspondre avec eux, imagina un système de signaux que ses frères pouvaient suivre à l'aide de longues-vues: la télégraphie aérienne était créée. Le hasard, comme dans bien des découvertes, en était l'origine, mais une fois sur la voie Chappe développa rapidement son invention.

Vers la fin de 1791, aidé de son frère aîné, Ignace, il fit des expériences, ou du moins il essaya d'en faire, en installant une de ses machines sur un des pavillons de la barrière de l'Etoile; mais, pendant la nuit on vint la renverser et la briser. La foule était quelque peu épouvantée par les grands bras de l'appareil. Chappe ne se découragea point et en éleva un autre à Ménilmontant dans le parc Saint-Fargeau; on y mit le feu. Il continua néanmoins ses essais; il put trouver la forme définitive de ce qu'il appela le télégraphe et, le 22 mars 1792, il présentait son système à l'Assemblée nationale.

Quelques jours plus tard, le 4 avril, la Convention mettait à la disposition des frères Chappe une somme de 6,000 livres pour leur permettre de contruire trois postes d'essai.

En 1823 le système était dans son plein fonctionnement et reliait entre elles les puissances voisines.

Voyons ce qu'était cet appareil.

Au-dessus d'une chambre où se tenaient les opérateurs, s'élevait un mât pouvant tourner sur lui-même et portant à son ex-

trémité une traverse semblable à un T et mobile dans ses diverses parties.

On faisait prendre à cet appareil à signaux une quantité de positions différentes que l'on utilisait pour exprimer des mots et des phrases convenus à l'avance. Ce dernier système assurait même le secret des transmissions télégraphiques: les employés transmettaient les signaux sans savoir ce qu'ils voulaient dire, et l'on traduisait ces signes à l'arrivée.

Dans chaque poste, il y avait deux guetteurs se relayant. Le guetteur, l'oeil à sa longue-vue, observe le poste voisin de gauche par exemple, et répète immédiatement pour son voisin de droite les signaux qu'envoie le premier poste; il s'assure du reste, que le deuxième répète bien aux suivants les signaux que lui-même lui a transmis. Il y avait d'ailleurs des signaux particuliers pour montrer à un poste que telle dépêche lui était destinée et ne devait pas aller plus loin.

On comprend de quelle immense ressource était le télégraphe Chappe. En 1844, on comptait en France cinq cent trente-quatre stations télégraphiques. Mais déjà on parlait de télégraphie électrique. On sait aujourd'hui à quels résultats celle-ci est arrivée: on peut transmettre par un fil jusqu'à cinq cents mots à la minute; en Angleterre, on envoie un million de télégrammes par semaine; en France, dans courant d'une année, on en expédie trente-cinq millions. Nous sommes loin des lenteurs du télégraphe de Chappe; et l'on ne retrouve plus rien qui ressemble à ce télégraphe aérien que dans les signaux maritimes et les sémaphores.

Les signaux maritimes ne sont même, à proprement parler, que la copie exacte du télégraphe de Chappe, en remplaçant cet instrument par les bras.

On s'en sert avec succès pour les con-

versations à distances moyennes, à bord des navires en rade, ou dans les embarcations dépourvues de tout appareil, d'un système de signaux à bras facile à appren-

dre et dont nos lecteurs tireraient, je suis sûr, bon parti dans leurs excursions de campagne.

C'est, en somme, un alphabet permettant de télégraphier les communications les plus compliquées. Chaque position correspond à une lettre.

Notons que la position, les bras au-dessus de la tête, prie l'interlocuteur de recommencer; les poings sur les hanches annoncent qu'on va signaler des nombres qui sont alors représentés par les dix premières lettres de l'alphabet. Si l'on étend le bras avec son chapeau au bout, c'est qu'on appelle l'attention ou qu'on a compris; enfin, à la fin d'un mot, d'une phrase, on s'arrête un peu en collant les bras au corps.



Tour de télégraphe aérien

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| ↖ | ↗ | ↘ | ↙ | ↕ | ↔ | ↔ |
| ↖ | ↗ | ↘ | ↙ | ↕ | ↔ | ↔ |
| ↖ | ↗ | ↘ | ↙ | ↕ | ↔ | ↔ |
| ↖ | ↗ | ↘ | ↙ | ↕ | ↔ | ↔ |
| ↖ | ↗ | ↘ | ↙ | ↕ | ↔ | ↔ |
| ↖ | ↗ | ↘ | ↙ | ↕ | ↔ | ↔ |
| ↖ | ↗ | ↘ | ↙ | ↕ | ↔ | ↔ |

Quelques signaux du télégraphe Chappe.

Depuis le primitif procédé que nous venons de raconter, la télégraphie a fait d'immenses progrès.

Dès que la puissance de l'électricité fut un fait reconnu, nombre de savants songèrent à l'appliquer à la télégraphie.

Or, qui se douterait que cette invention, toute moderne, puisqu'elle ne remonte qu'à une soixantaine d'années, avait été pressentie, expliquée et décrite, il y a 140 ans?... Et non par un savant, s'il vous plaît, mais bien par un poète qui ne se piquait nullement d'être fort en physique, et n'était autre que l'abbé Barthélemy, conservateur du Cabinet des médailles à la Bibliothèque royale, et l'auteur du "Voyage du jeune Anacharis en Grèce!..."

Voici, à ce sujet, la curieuse lettre qu'il adressait, le 8 avril 1772, à la marquise du Deffand. Cette lettre fut écrite du château de Chanteloup, près d'Amboise,

où il avait suivi Choiseul dans sa disgrâce :

8 avril 1772.

“Vous avez examiné votre conscience. Vous n’y avez trouvé aucun sujet de reproche; en examinant la nôtre, nous y avons trouvé de la négligence ou de la paresse, mais jamais d’oubli, ni de refroidissement; dans le temps que vous vous plaignez de notre silence, nous parlons de vous, et combien d’occasions qui me rappellent votre souvenir! Je pense souvent à une expérience qui faisait notre bonheur, je ne l’ai peut-être pas bien comprise, mais, comme il s’agit de physique, vous me redresserez.

“On dit qu’avec deux pendules dont les aiguilles sont également aimantées, il suffit de mouvoir une de ces aiguilles pour que l’autre prenne la même direction, de manière qu’en faisant sonner midi à l’une, l’autre sonnera à la même heure. “Supposons qu’on puisse perfectionner les aimants artificiels au point que leur vertu puisse se communiquer d’ici à Paris”; vous aurez une de ces pendules, nous en aurons une autre; au lieu des heures, “nous trouverons sur le cadran les lettres de l’alphabet”. Tous les jours, à une certaine heure, nous tournerons l’aiguille; M. Wiard, (secrétaire de Mme du Defand) rassemblera les lettres et lira : “Bonjour, chère petite fille, je vous aime plus tendrement que jamais.” Ce sera la grand’maman qui aura tourné.

“Quand ce sera mon tour, je dirai à peu près la même chose. Vous sentez qu’on peut faciliter l’opération, “que le premier mouvement de l’aiguille peut faire sonner un timbre qui avertira que l’oracle va parler”. Cette idée me plaît infiniment. On la corromprait bientôt en l’appliquant à l’espionnage dans les armées et dans la

politique, mais elle serait bien agréable dans le commerce de l’amitié.”

On voit que ce n’était pas simplement l’utopie nuageuse d’un esprit fantaisiste; l’hypothèse avait une précision, une allure de vraisemblance et une logique surprenantes... Toute la genèse du télégraphe est dans ces quelques lignes.

La marquise du Defand n’avait aucune raison de les prendre au sérieux. C’était une femme d’esprit, elle répondit par une boutade :

“Oui, deux pendules aimantées seraient fort commodes; on aurait tous les jours les nouvelles et on s’épargnerait la peine d’écrire.



Que dirait, aujourd’hui, la défunte marquise s’il lui était donné de revenir sur terre et de voir les merveilles accomplies par la télégraphie sans fil?

On se souvient que le récepteur d’un télégraphe sans fil dans les modèles du début, est un récepteur télégraphique ordinaire, un télégraphe Morse, par exemple. Ce n’est plus le courant apporté par un fil qui le fait fonctionner, puisque le fil est supprimé. Ce sont les ondes électriques envoyées à travers l’espace par l’appareil transmetteur. Ces ondes impressionnent un petit tube à limaille qui, devenant conducteur, laisse passer le courant d’une pile locale. Donc, à chaque arrivée des ondes le télégraphe marque un signal.

Or, le tube à limaille ou “radio-conducteur” est supprimé dans le nouveau dispositif; bien que déjà très sensible, M. Marconi a trouvé un dispositif encore plus délicat et tel que les ondes agissent à une distance phénoménale.

Dans un téléphone ordinaire, le plus sen-

Télégraphe de jadis et d'aujourd'hui



A



B



C



D



E



F



G



H



I



J



K



L



M



N



O



P



Q



R



S



T



U



V



X



Y



Z



Attention
Aperçu



On ne comprend pas
Erreur,
on s'est trompé



Nombres.



Fin d'un mot,
d'un nombre.
d'une phrase

sible de tous les récepteurs, ce sont les aimantations et désaimantations successives de la plaque qui engendrent des vibrations sonores et, par suite, le son. Le courant transmis provoque les aimantations, et désaimantations par l'entremise d'un petit électro-aimant agissant sur un barreau aimanté. M. Marconi a eu recours à un dispositif analogue.

Un aimant tourne devant un électro-aimant. Le fil de cet électro-aimant est en relation avec une pile locale, mais aussi

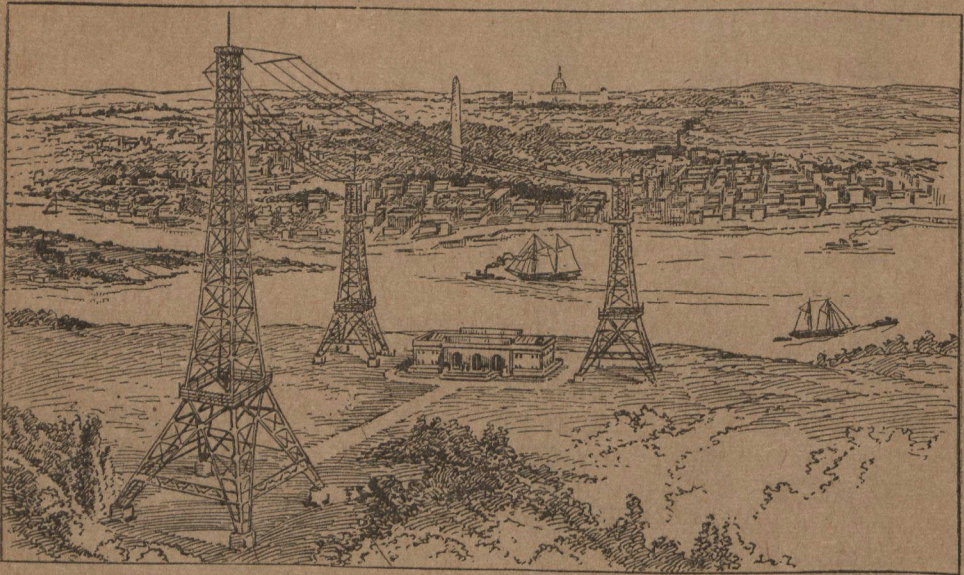
par des signaux acoustiques plus ou moins brefs ou longs comme dans le téléphone Morse au son. Et c'est ainsi qu'un télégramme peut franchir l'Océan.

On dit que le nouveau récepteur fonctionne de façon irréprochable et est insensible aux influences atmosphériques.

Au fond, on téléphone d'Amérique en Europe.

L'utilité indiscutable de la télégraphie sans fil se démontre par elle-même.

Il y a deux mois, la catastrophe du



Une importante station de télégraphie sans fil.

avec le fil collecteur par lequel arrivent les ondes. Les ondes accroissent l'énergie de l'électro-aimant.

Il en résulte, sur l'aimant, des variations d'intensité: des aimantations et des désaimantations. Le système est relié à un téléphone qui obéit à ces changements et entre lui-même en action.

Chaque onde fournit un son. Plus de télégraphe Morse, un simple téléphone!

Les ondes se traduisent dans l'oreille

“Titanic” qui a sombré dans l'Atlantique avec 1600 passagers a prouvé cette vérité.

Grâce aux ondes hertziennes, quantité de vies humaines ont pu échapper à une mort affreuse.

C'est là une magnifique preuve de l'importance qu'il y a à munir absolument tous les vaisseaux de cet appareil.

Cela contribuera peut-être à diminuer d'autant les risques causés par l'incurie ou l'incapacité de certains hommes.



LE VOLEUR PUNI

Histoire Orientale

J'INVOQUE le grand nom d'Allah et j'implore Mohammed! Que Mohammed me soit favorable et que la bénédiction d'Allah soit sur vous et sur ceux de votre maison.

L'oeil du monde s'est trop souvent fermé depuis qu'on me demande une histoire orientale.

Il faut qu'aujourd'hui je vous en conte une.
Ecoutez.

Ceux qui ne m'ont pas connu au temps où je faisais partie de la maison Baldenbeck d'Hazebrouck n'ont "rien vu, rien su, ni connu" — comme dit une vieille ballade des pays d'Occident.

J'étais alors un gaillard dans toute la force du terme. Chaque matin, dès que les plus jeunes heures du jour étaient venues, un esclave oignait mon corps d'huile d'olive extraite à froid.

Et soixante milles à dos de vélocipède ne me faisaient pas peur!

J'étais maître dans l'art de faire s'entrechoquer des boules d'ivoire sur le drap couleur de prairie.

Et nulle boisson n'était assez forte pour m'enivrer.

Mon père m'avait, dès ma naissance, destiné au commerce des draps; — c'est pourquoi je fus, à l'âge de dix-huit ans, conduit devant le vieux Baldenbeck-Ben-Baldenbeck Ben-Moltobler.

Le respectable vieillard était étendu sur des coussins de soie. Entouré de soixante-quinze esclaves noirs, il fumait doucement son narghileh de cristal.

On n'entendait autour de lui que le bruit des palmes balancées et que le murmure des eaux parfumées tombant goutte à goutte dans les vasques de marbre.

Baldenbeck me reçut la bouche pleine de miel.

Et, lorsque je l'eus salué :

"Fils, me dit-il, puisque ton père te destine au noble commerce des draperies, c'est qu'Allah a donné ce conseil à ton père. — qu'il soit fait selon la volonté d'Allah!

"Tu n'ignores pas que je suis le Diamant des drapiers du monde. Mes magasins regorgent de balles incomparables venues de tous les pays de la terre.

“J’ai des draps de Syrie, tressés avec le poil des méharis mort-nés, des draps de Chine si moelleux qu’on les croirait faits avec la chair savoureuse des bananes, des draps de Turkestan que deux chevaux attelés ne sauraient rompre, des draps de l’Inde dont les couleurs sont prises au soleil levant, des draps qui sont tissés dans les mers de glace avec la toison des rennes et des ours blancs, d’autres et d’autres encore que d’innombrables caravanes m’apportent chaque jour des quatre coins du monde.

“Tant de chameaux et de dromadaires portent les ballots qui me sont expédiés de toutes parts, j’ai tant d’esclaves à mon service, blancs, noirs, couleur de cuivre et de santal, que je pourrais réunir une armée et tenir tête au sultan.

“Des milliers de tisserands font mouvoir nuit et jour leurs métiers pour me pourvoir, et il faudrait un champ plus grand que les déserts du Nubie pour faire pousser les chardons qui servent à carder les draps dont j’ai besoin chaque semaine.

“Je ne sais pas le nombre de mes fabriques, et il faudrait savoir toutes les langues pour dire les noms des pays où elles sont situées.

“Mais j’en ai une au pays franc, où j’ai fait faire cent mille couvertures pour l’équipement des cavaliers du roi d’Egypte, et c’est vers celle-là qu’il me plaît de t’envoyer.

“Tu es jeune et intelligent, qu’Allah soit avec toi et que Mohammed t’accompagne.

“Sois un sage serviteur, et puisse la terre ne jamais être vide de toi.

“Dans trois jours, tiens-toi prêt; Mancour, le chef de mes secrétaires et le gardien des clefs de mes trésors, te remettra les lettres et l’argent nécessaire. Et tu partiras.

“Lorsque tu seras au pays de France, à ma fabrique de Hazebrouck, tu surveilleras les travaux et tu m’enverras chaque jour les échantillons des draps nouveaux afin que je sache si la paresse et la félonie n’habitent pas le cœur de mes ouvriers.

“Et tu n’oublieras pas que le Prophète a défendu le vin, et que la viande du porc est impure.

“Va, fils, retire-toi... Salam!”

Alors j’ai quitté le ciel bleu de Galata et je suis parti vers le Nord où les nuages sont fréquents.

J’ai traversé des pays dont les habitants parlaient une langue rauque, puis je suis arrivé en France.

Les Françaises vont par les rues sans avoir le visage masqué, mais leurs paroles sont douces comme l’ananas, et leurs yeux ont le charme de la lune.

J’ai quitté le costume d’Orient, et je me suis vêtu d’étoffes sombres. Ma tête habituée au turban a connu la douceur des petits melons anglais, et je me suis chaussé de bottes vernies.

Rapidement, j’ai appris le langage de France.

Ainsi que me l’avait recommandé le vieux Baldenbeck, je lui expédiais

chaque soir des échantillons de drap. Et chaque soir je lui envoyais des nouvelles de sa fabrique.

Il y avait à cette époque à la poste d'Hazebrouck un petit employé que je détestais cordialement.

Il avait un binocle, un gros nez en boule, des dents de lapin et des cheveux frisés. Quand il me voyait venir, il avait toujours l'air de se moquer de moi, et lorsque je me présentais au guichet il me faisait attendre pendant des heures.

Sachant combien les jeunes filles turques sont friandes, j'envoyais fréquemment à mes soeurs et à leurs amies des dragées et des pâtisseries françaises.

—Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? me demandait ce vilain singe d'un ton bourru: vous savez qu'il est défendu d'envoyer des liquides par la poste...

—Ce ne sont pas des liquides, monsieur... c'est une boîte de nougats...

—Ah! très bien, c'est dix sous.

Huit jours plus tard, je recevais une lettre de mes soeurs:

“Cher petit frère... Nous avons reçu tes gâteaux, mais il en manquait deux; sans doute on les aura pris à la douane... ils étaient excellents; ne pourrais-tu pas nous envoyer des madeleines de Commercy?...”

J'envoyai aussitôt les madeleines, mais je ne tardais pas à apprendre que la boîte était arrivée incomplète.

Evidemment, j'étais volé par ce damné bougre de la poste d'Hazebrouck.

Je résolus de m'en assurer.

Je me procurai chez un pharmacien une superbe boîte de poudre dentifrice avec son prospectus; je la vidai; je remplaçai la poudre par du poivre de Cayenne de première force, et je portai cela à la poste.

—Qu'est-ce que c'est que ça? me dit le vilain petit employé.

—C'est de la poudre dentifrice monsieur...

—Ah! très bien, c'est vingt-cinq centimes.

J'allongeai mes cinq sous et je sortis.

Mais, le lendemain, lorsque je revins à la poste, l'affreux commis n'était plus là.

Un grand blond l'avait remplacé.

—Quoi, lui dis-je avec intérêt, monsieur votre collègue serait-il indisposé?

—Oui, monsieur, me répondit le grand blond, il est un peu malade pour l'instant. “Il a une inflammation de gencives”.

“Si tu te moques de ton voisin et si tu dérobes ce qui est dans l'écuelle de son chien, le chien de ton voisin finira par te mordre”, dit un proverbe turc. C'est la moralité de ce conte.

Et maintenant que la bénédiction d'Allah soit sur vous et sur votre maison.

La Belle-Mère et le Chien

COMME la locomotive sifflait, un jeune homme se précipita, ouvrit la portière d'un compartiment et se hissa avec peine, brandissant un chien dans ses bras.

—Ouf ! exclama-t-il, il était temps ! Qu'est-ce qu'aurait dit belle-maman ! Un peu plus, j'allais rater le train !

—Ç'aurait été bien aimable à vous, riposta avec un mielleux sourire, un gros voyageur dont l'intrus avait failli écraser les pieds en opérant son entrée précipitée.

Merci tout de même de l'intention, ajouta-t-il, ironiquement en constatant que les autres occupants du compartiment bondé faisaient grise mine devant l'invasion du nouveau venu.

Le jeune homme ne répliqua pas et, le chien se mettant à hurler, il le calma d'une robuste bourrade.

—Veux-tu te taire, sale bête. Tu vas bientôt la retrouver, ta vilaine maîtresse ! Et ce ne sera pas du luxe ! Foi de Narcisse Balochard, on ne m'y reprendra plus à me charger de semblables corvées !

Cette apostrophe ne réussit pas à calmer le chien, non plus que la mauvaise humeur des voyageurs.

Seul, celui qui avait déjà pris la parole, l'adressa de nouveau à Balochard.

—Monsieur, dit-il, ignore sans doute qu'il y a des compartiments spéciaux pour les chiens ?...

—Je n'en sais rien, en effet, répliqua Narcisse, vu que je ne voyage pas souvent. Mais, quand même, belle-maman m'a bien recommandé de ne pas me sépa-

rer d'Azor. Il faut bien faire ce qu'elle veut ; sans ça !...

—Elle est si terrible votre belle-mère ?

—Une vieille toquée !

—Eh bien, il faut la mettre à la raison.

Les yeux de Balochard brillèrent.

—Soyez tranquille, ça viendra... Mais je ne peux pas encore !

—Serait-il indiscret de vous demander pourquoi !

—Mais non, je vais vous le dire...

A ce moment, Azor, profitant d'un moment d'inattention de son conducteur, sauta sur les genoux d'une vieille dame en aboyant furieusement. La vieille dame se mit à pousser des cris de terreur.

—Ici, Azor ! hurla Narcisse.

Mais Azor ne l'écoutait pas ; il mordait furieusement les brides du chapeau de la dame et grondait d'une manière menaçante en exhibant de petits crocs pointus.

Balochard voulut le saisir.

Le chien ne lui en donna pas le temps.

Il avait déjà bondi sur le plancher et happé le pantalon d'un monsieur grincheux qui lui allongea un coup de pied.

Meurtri et gémissant, l'animal vint alors se réfugier contre Narcisse qui le saisit par le collier et le maintint.

Ce fut un moment d'accalmie pendant lequel s'éleva un concert d'imprécations.

—En voilà une horrible bête ! glapissait la vieille dame. Ses affreuses dents ont fait des trous dans mes brides ! Vous me les paierez !

—Sale chien ! renchérisait le monsieur grincheux ; il a déchiré mon pantalon !

Vous m'indemniserez jeune homme.

—Il faudrait le museler! dit un autre.

—Il n'est pas enragé? questionna une voyageuse poltronne.



—Mais non, je vais vous dire.

—Jetez-le par la portière! proposa un plaisant.

—Jamais de la vie! répliqua Narcisse avec un beau courage. Belle-maman ne me le pardonnerait jamais! Voyons, vous ne voulez pas me faire manquer mon bonheur?

—Quel bonheur? Contez-nous cela au moins! Pourquoi ce chien vous est-il nécessaire?

—Voilà, dit Balochard complaisamment, je vais tout vous conter.

Il prit un temps, s'assura que le collier d'Azor était bien attaché et fit le récit suivant:

— Je m'appelle Narcisse Balochard, pour vous servir, 23 ans, célibataire...

—Comment? Et votre belle-mère?

—...Ne l'est encore qu'au futur... C'est pourquoi je la ménage... Quand

nous serons mariés, Lisette et moi, ça changera! Mais patience... Jusque-là, je me soumetts aux caprices de belle-maman, sans pouvoir la contenter. Enfin elle adore un seul être au monde: son chien. Comme elle ne le confie jamais à personne, elle l'a emmené dernièrement dans le voyage qu'elle a fait pour acheter le trousseau de ma fiancée... un beau parti... Et elle l'a perdu.

—Votre fiancée?...

—Non, Azor!—Ah! quelle affaire! J'en suis encore malade! Figurez-vous que ma belle-mère qui n'est déjà pas la douceur même était à moitié enragée; elle soupçonnait tous les petits gars qu'elle rencontrait de lui avoir volé son chien.

Et elle leur en a flanqué des tripotées!!!

Que d'histoires! de démarches! de recherches! peine inutile! On est revenu sans le chien!... Alors, il a fallu mettre des annonces dans tous les journaux! 50 piastres de réclames pour cet Azor qui ne



Et elle en a flanqué des tripotées!

vaut pas 50 cents! Bref, par un hasard miraculeux, il a été retrouvé. Un monsieur a écrit pour dire qu'il l'avait recuei-

et, malade d'émotion, m'a chargé de la li. Ma belle-mère s'est évanouie de joie corvée de lui ramener Azor, après avoir donné 20 piastres de récompense. J'en



—C'est d'ici qu'on a appelé?

suis responsable. Et, s'il lui arrivait malheur, elle ne voudrait certainement plus m'accorder la main de Lisette... que j'a-dore... Vous le voyez, mesdames et mes-sieurs, il faut que vous montriez un peu de patience... Je vous en conjure par charité...

Mais Narcisse n'eut pas le temps d'a-chever sa phrase. Profitant d'un moment d'inattention de Balochard, Azor, d'un bond, s'était échappé et recommençait à dévorer le chapeau de la vieille dame.

Celle-ci se remit à pousser des cris ai-gus.

Alors, le mauvais plaisant qui avait proposé de jeter le chien par la portière, crut le moment venu d'intervenir pendant que Narcisse maintenait l'animal indocile.

—Monsieur, dit-il au jeune homme, vous n'aurez que des ennuis avec votre chien, si vous ne vous en débarrassez pas...

—Impossible... gémit le malheureux fiancé.

—Très facile, au contraire. Vous n'avez qu'à l'attacher à cet anneau qui pend au-dessus de votre tête!

Et du doigt, le voyageur facétieux in-diquait la poignée de la sonnette d'alar-me dont Narcisse ignorait l'usage.

—Vous avez raison! s'écria naïvement celui-ci; je vous remercie de votre con-seil!

Sans plus de retard, l'opération eut lieu. Une minute après, au moyen d'un bout de ficelle, Azor était maintenu par le cou au signal d'alarme.

D'abord, tout alla bien, et Balochard se frottait les mains.

Mais, soudain, las d'être cahoté, le chien essaya de se délivrer par un bond brus-que. La corde résista.



Il a payé la forte amende.

—Démène-toi, va, mon bonhomme! ri-caña Balochard. Tu es solidement accro-ché, tu perds ton temps.

Un imperceptible sourire grimaça sur la face du mauvais plaisant. Le train ralentissait, il s'arrêta, et le chef de train se présenta presque aussitôt à la portière.

—C'est d'ici qu'on a appelé? questionna-t-il d'un ton rogue. Qu'est-ce qu'il y a?

Personne ne répondit, mais l'employé aperçut Azor dans son étrange position.

Aussitôt, il éclata :

—Ah! il s'agit d'une farce! Eh bien! elle n'est pas drôle, monsieur, vous verrez ce qu'elle vous coûtera! On s'expliquera à la prochaine station!...

Le chef de train disparut. Balochard n'avait rien compris. Il se sentait cependant en proie à une vague inquiétude.

A la gare suivante, le voyageur facétieux se hâta de s'éclipser.

Mais quand Balochard, apercevant sur le quai sa fiancée et sa future belle-mère, voulut descendre à son tour, on l'entoura, et les employés le conduisirent au bureau du commissaire spécial.

La belle-mère se précipitait derrière le groupe en criant :

—Azor! Je veux Azor! Rendez-moi Azor!

On ne l'écoutait pas. Ce ne fut qu'un quart d'heure après, une fois un procès-verbal en règle rédigé contre Narcisse, que la mère de Lisette put approcher.

Aussitôt, elle poussa un cri de terreur.

—Ce n'est pas lui! Ce n'est pas lui! Azor avait une petite étoile blanche sur le front. Celui-ci n'en a pas! C'est un sale roquet! Ce n'est pas Azor!...

Et la vieille femme eut une syncope, au sortir de laquelle elle fit cette écrasante déclaration au malheureux Narcisse :

—Vous êtes un niais ou un misérable! On vous a trompé ou bien vous vous êtes moqué de moi! Cela suffit; vous n'aurez pas ma fille, monsieur! Vous ne l'aurez jamais!

Et, majestueuse, elle s'éloigna, entraînant sa fille atterrée.

Quant à Narcisse, il demeura pétrifié.

Il comprenait enfin que l'homme qui avait reçu les 20 piastres n'était qu'un vulgaire escroc, et qu'en cette aventure, il se trouvait joué par tout le monde.

—Allez-vous-en! lui cria un employé. Vous n'avez plus rien à faire sur le quai!

Balochard se hâta de déguerpir, la tête basse, car il apercevait au loin Azor qui cherchait à entamer une discussion avec les mollets du chef de gare.

Le malheureux n'a pas épousé Lisette...

En revanche, il a comparu devant le tribunal : il a payé la forte amende et des dommages-intérêts aux voyageurs dont les effets avaient été endommagés par les crocs du pseudo-Azor.





Le Revenant du Chemin Bleu

BEAUCOUP de personnes savent qu'à Paris existait le "Chat Noir", petit hôtel de la rue Victor-Massé, ex-rue de Laval, que la fantaisie du Seigneur Salis, "Rodolphe du nom, XII^e comte de Chanoirville et gouverneur de la Tour de Maintré en Vexin", avait habillé en auberge du moyen âge.

Le théâtre d'ombres, les boniments de Salis, lui-même eurent pour spectateurs et auditeurs des princes et des rois très authentiques.

La pleine gloire du Chat-noir dura deux ans.

Puis le comte de Chanoirville mourut.

Le précieux et pittoresque mobilier fut dispersé.

La boîte à Fursy fut le nouveau nom de l'archaïque auberge, désaffectée.

Et ce second nom s'éclipsa bientôt.

Mais ce que l'on ignore communément, c'est que sur l'emplacement même qu'occupait le Chat-Noir, il y eut au XVIII^e siècle un de "ces petits logis" où la noblesse et la finance du temps aimaient à s'amuser.

Montmartre était plein de pareilles cahettes dont quelques-unes, chefs-d'œuvre d'un goût gracieux, subsistent encore intactes, malgré les démolitions, les tramways et les automobiles.

Celle qui nous intéresse ici se blottissait sous de grands arbres au fond d'un vaste jardin et appartenait à Mme de Roche-

chouart, soeur de la dernière abbesse de l'abbaye bénédictine de la Butte.

La future rue de Laval n'était alors qu'un agréable chemin presque champêtre qui se déroulait en circuits propices aux causeries d'amoureux, le "chemin bleu", ainsi bien nommé en souvenir de certaine dame, amie d'un duc de la Rochefoucauld, dont les yeux bleus étaient les plus beaux du monde.

Mme de Rochechouart se retira du monde après la mort de sa soeur l'abbesse.

Sa maisonnette, son "tourne-bride," comme elle disait du "chemin bleu", lui avait toujours plu.

Elle y abrita sa vie.

On ne la vit plus à la cour ni à la ville.

Or, le 2 mars 1782, elle demanda audience au roi et lui tint ce singulier langage:

—Sire, j'ai eu cette nuit une vision dont je dois vous confier le secret. Une vieille, une très vieille religieuse m'est apparue et non pas en rêve. Je ne dormais pas. J'avais l'esprit très net.

—Je suis, me dit-elle, Doroctévée, la première des abbesses de Montmartre. Je suis morte à la fin du Xe siècle, et ma sépulture oubliée est profanée. Je me suis montrée plusieurs fois à votre soeur l'abbesse; mais celle-ci n'a pas fait droit à ma prière, soyez plus humaine."

Et là-dessus Mme de Rochechouart révéla au roi le lieu de la sépulture, tel que

le lui avait indiqué la revenante, derrière le chevet de l'église Saint-Pierre de Montmartre, dans le champ banal où les palefreniers de l'abbaye laissaient paître leurs bêtes.

Louis XVI ne prêta pas grande foi à cette étrange communication.

Mais Mme de Rochechouart s'entêta.

Elle entreprit à ses frais des fouilles qui exhumèrent en effet un cercueil très enfoncé sous terre où l'on trouva les

restes d'une abbesse habillée du voile bénédictin du Xe siècle, l'anneau d'or au doigt.

Du coup, le lieutenant de police s'émut, continua pour son compte à creuser, et plusieurs autres cercueils furent exhumés.

On était tout simplement sur la trace du première cimetière bénédictin de Montmartre. Pour une fois l'archéologie s'était laissé guider par le surnaturel.

Ruines du Coeur

RUINES DU COEUR

Mon coeur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares.
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avares.
Partout gisaient, brisés, porphyres et carrares;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre.
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent; et j'ai, là, vécu d'horribles jours.

Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière;
Et bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti un chaumière.

François COPPEE.



Les Croyances Singulieres

TOUS les peuples—ou à peu près — croient à quelque chose; les uns adorent les astres, les autres de grossières figurines; la plupart craignent les morts et leur religion se borne alors à les écarter ou à se les rendre favorables par l'intermédiaire d'un "sorcier" qui, généralement, est un malin faisant ses petites affaires.

Quelques-unes de ces croyances sont fantastiques et l'on se demande ce qu'il faut le plus admirer, de l'imagination de ceux qui les ont inventées ou de la naïveté de ceux qui y attachent foi.

Un voyage à bâtons rompus à travers les plus extraordinaires de ces croyances sera presque pour nous un conte des Mille et une Nuits...

Dans ce numéro de la "Revue Populaire" nous allons passer en revue les croyances des peuplades de l'Afrique et de quelques îles diverses; dans un numéro subséquent, nous étudierons celles, tout au moins aussi curieuses des anciens sauvages de notre continent ainsi que celles des fakirs de l'Inde.



La religion chez les Mincopies (peuplade des îles Andaman dans l'océan Indien) revêt un singulier mélange d'idées élevées et d'esprit enfantin. Leur dieu suprême est Puluga dont voici les "caractéristiques": 1o Quoiqu'il ressemble à du feu,

il est invisible. 2o Il n'est jamais né et il est immortel. 3o Par lui ont été créés le monde, tous les objets animés et inanimés, excepté les puissances du mal. 4o Pendant le jour, il connaît jusqu'aux pensées des coeurs. 5o Il s'irrite quand on commet certains péchés; il est plein de pitié pour les malheureux et les misérables, et quelquefois il daigne les secourir. 6o C'est lui qui juge les âmes après la mort et prononce pour chacune d'elles la sentence (qui les envoie au paradis, ou dans une sorte de purgatoire). L'espoir d'échapper aux tourments qu'on endure dans ce dernier lieu influe, dit-on, sur la conduite des insulaires.

"Voilà, certes, une conception élevée et profondément spiritualiste. Mais l'esprit enfantin et grossier du sauvage reparait bien vite dans les idées que les Mincopies se font du mode d'existence de leur dieu. Puluga habite dans le ciel une grande maison de pierre; il mange et il boit; quand il pleut, il descend sur la terre pour faire ses provisions de vivres; il passe la plus grande partie de son temps à dormir pendant la saison sèche. Les mets que recherche Puluga sont certains fruits, des racines, des graines. Y toucher pendant la première moitié de la saison pluvieuse irriterait tellement le dieu qu'un autre déluge en serait la conséquence.

C'est de Puluga que les Mincopies disent avoir reçu tout ce qui sert à les nourrir, mammifères, oiseaux, tortues, etc.

Quand on l'offense, il sort de sa maison, souffle, gronde, hurle et lance des fagots enflammés. Ainsi s'expliquent les orages



Sorcier exorcisant

accompagnés de violentes rafales, de tonnerre et d'éclairs.

On irrite Puluga de bien des manières. J'ai indiqué plus haut les principales. J'ajouterais que mal dépecer un porc, en cuire au four ou en rôtir la chair, sont des crimes dignes de mort. Toutefois Puluga ne tue jamais les coupables. Il les désigne à une classe d'esprits malfaisants, nommés "chol", et aussitôt l'un d'eux les fait mourir.

Puluga n'est pas solitaire dans son palais. Il y vit avec une femme de couleur verte qu'il a créée à son usage et qui a deux noms, dont l'un signifie la mère-Anguille (Chanaawlolola). D'elle il a eu un fils (Pijebor), qui vit avec ses parents et est leur premier ministre. Les filles sont très nombreuses. Elles portent le nom d'esprits du ciel (Morowin). Ce sont des espè-

ces d'anges de couleur noire, qui s'amuse à jeter dans les eaux douces ou salées des poissons et des crustacés pour la nourriture des hommes.

A côté de Puluga, le dieu bienfaisant et juste, à côté de ses bons génies, les Mincopies ont placé de nombreux esprits du mal. Les plus redoutés sont Eremchawgalo, Juruwin et Nila. Ceux-ci se sont créés eux-mêmes, et existent depuis un temps immémorial. Le premier est le démon des bois. Il a eu de sa femme Chana-bodgilola, de nombreux enfants des deux sexes. Pendant que la mère et les filles restent au logis, Eremchawgalo et ses fils errent dans la jungle, prêts à percer de leurs flèches invisibles quiconque reste dans l'obscurité sans porter quelque tison, dont la clarté suffit pour écarter les esprits méchants. Les étoiles filantes, les météores sont autant de brandons enflammés qu'Eremchawgalo lance dans les airs pour découvrir les malheureux qui peuvent se trouver dans son voisinage. Aussi, dès qu'ils aperçoivent quelqu'un de ces feux du ciel, les Mincopies se cachent autant que possible, et restent quelque temps silencieux, avant de reprendre leurs occupations interrompues.

Juruwin est le démon de la mer. Lui aussi a une nombreuse famille. Il possède plusieurs demeures sous-marines et va de l'une à l'autre, transportant dans un filet il se nourrit. Son arme est une lance. Tout les poissons ou les victimes humaines dont pêcheur qui est pris d'une crampe ou qui éprouve quelque mal subit croit avoir été frappé par Juruwin.

Nila est célibataire. Il habite les fourmilières; et quoique toujours armé d'un couteau, il attaque rarement les êtres humains. Jamais il ne les tue pour en manger la chair, car il se nourrit de terre.

Les "chol" que nous avons vus être les

exécuteurs des vengeances de Puluga, ont une tout autre origine. Ils descendent d'un ancêtre commun nommé Maiachal. Celui-

ge du sexe féminin. La lune (Maiaogar) est son mari. Les étoiles (Chato) sont bite près du palais de Puluga mais n'y en-leurs enfants. Cette brillante famille ha-tre jamais. Les étoiles dorment pendant le jour. Le soleil et la lune, après nous avoir éclairés, passent sous la terre, et, tout en dormant, versent une douce lumière sur les malheureux esprits confinés dans l'ha-dès (purgatoire). Les phases de la lune sont dues, selon les Mincopies, à l'habi-tude qu'à cet astre de se couvrir progres-sivement de nuages, comme eux-mêmes se couvrent de peintures. Les éclipses parti-elles ou totales sont de sa part un signe de mécontentement; mais elles les impres-sionnent peu. Les éclipses du soleil, au contraire, les frappent d'une terreur pro-fonde.



Amulettes servant à Porto-Rico pour guérir diverses maladies.

ci était un homme qui périt misérablement pour avoir dérobé un porc, tué par un de ses compatriotes. L'esprit du voleur ne put pénétrer dans l'hadès (paradis) et s'arrêta sur le pont invisible qui y conduit. C'est là qu'il demeure avec ses descendants, qui, par ordre de Puluga, sont venus le rejoindre sous la forme d'oiseaux noirs à longue queue.

Le soleil (Chanabodo) est un personna-

Le dieu suprême a défendu, sous peine de mort, d'employer à cuire les tortues, le bois de l'arbre dont l'écorce fournit des fibres servant à faire des vêtements.

Quand le crime est commis en plein jour, le soleil est l'exécuteur; s'il a eu lieu pendant la nuit, la lune est chargée d'infliger la punition. Entre la première aurore et le lever du soleil, on ne doit se livrer à aucune occupation bruyante, sur tout on doit éviter de faire résonner la corde des ares, car ce bruit irrite le soleil, qui se venge en produisant une éclipse, en soulevant une tempête, etc.

Lorsque la lune est dans son troisième quartier et se lève au coucher du soleil, elle veut que l'on s'occupe d'elle seule et est jalouse de toute clarté autre que la sienne. Aussi à ce moment, les Mincopies cessent toute occupation, font halte s'ils sont en voyage et couvrent tous leurs feux. Quand l'astre est à quelques degrés au-dessus de l'horizon, ils se remettent au travail et raniment leurs foyers.

Les Croyances Singulières

Le chaman. (prêtre) appelé auprès d'un malade dont il reconnaît l'état désespéré déclare qu'aucune prière ne saurait obtenir de Puluga de lui rendre son esprit. On prie donc le dieu suprême dans certaines circonstances. En outre, au moment d'une violente tempête, les Mincopies brûlent des feuilles de "mimusops indica", persuadés que les crépitations de ces feuilles flattent l'oreille de Puluga et calment sa fureur. Cette pratique a bien tous les caractères d'une véritable offrande.



Souvent les idoles ou les amulettes n'ont pas pour but de satisfaire le besoin de croyance qui anime la plupart des hommes; elles ont une utilité plus immédiate, par exemple, de guérir ou conjurer diverses maladies. C'est là le cas des amulettes représentées dans une de nos gravures, et qui proviennent de l'île de Porto-Rico, dans les Antilles.

Quand un malheureux souffre d'une affection à la tête ou de migraines épouvantables, ce n'est pas à l'aide de l'assistance d'un médecin et de drogues plus ou moins connues qu'il cherche à se soulager. Au lieu d'aller chez le pharmacien, le pauvre Noir—rappelons qu'il a été importé d'Afrique, du Congo en particulier—le pauvre Noir va à la boutique (la ptateria) de l'orfèvre le plus proche de chez lui, où il achète contre beaux deniers comptants l'estampage d'une petite tête en argent (fig. 3), qui lui est vendue trois ou quatre fois sa valeur. En possession de son amulette, car il s'agit bien d'une amulette, il se dirige tout droit vers l'église pour y assister à l'office si c'est le matin; ou bien, dans l'après-midi, il se contente de dire de nombreuses prières, accompagnées de gestes multipliés; puis

il fait bénir sa petite tête d'argent et la place le plus près possible de la statue ou de l'image d'un saint quelconque qui doit le guérir. Cette médication s'applique à toutes les maladies; aussi trouve-t-on chez les orfèvres du pays un assortiment complet d'estampages des plus curieux, répondant à tous les maux qui peuvent affliger notre pauvre espèce humaine.

Parmi ces objets, on voit des modèles d'oreilles (fig. 6), des yeux généralement reliés ensemble par paires (fig. 7); une mâchoire (fig. 10), qui est destinée à procurer la guérison des maladies de la bouche en général, pendant que pour une dent grincheuse et gâtée, l'on se contente de sa



Sorcier du Congo chassant les mauvais esprits.

représentation en argent massif (fig. 8).

Si, après la tête, nous passons au reste du corps, dont les affections sont si nombreuses, hélas! nous trouvons, pour gué-

rir les maladies de poitrine, caractérisées par la maigreur excessive du torse qui laisse percer les côtes, une figure représentant ses effets (fig. 1). Quant aux maladies des reins et du foie, un dos en argent (fig. 2), doit, avec les bénédictions usitées, suffire amplement à la guérison. Les maladies de cœur représenté par sa forme consacrée, soit combattues de la même manière.

Tous les membres malades ou blessés possèdent leur estampage particulier ; ainsi, pour un bras cassé, le patient ou sa famille se procure à bon compte celui figuré dans la gravure (fig. 11). Il en est de même pour les jambes ; quant à l'éléphantiasis (maladie des pays chauds qui affecte particulièrement les membres inférieurs et les déforme) très fréquente aux Antilles, ce membre en argent, affectant la déformation que cause cette maladie (fig. 9), sert à en procurer la guérison ! Une panacée universelle, c'est la bouteille emplie de certaines plantes et d'huile d'olive qu'on voit suspendue au-dessus du seuil de beaucoup d'habitations... pour empêcher les maladies d'entrer. Ces quelques exemples sont suffisants pour faire connaître ces superstitions. Nous devons cependant ajouter pour être complet que ces usages ne se bornent pas seulement aux humains, mais s'étendent également aux animaux domestiques, particulièrement aux chevaux (fig. 4), pour lesquels les insulaires de Porto-Rico ont beaucoup de sollicitude.



Chez les Négritos de l'Inde, la religion s'accompagne de sacrifices humains, destinés sans doute à calmer les dieux qui sont considérés comme malfaisants : mais—les bons apôtres—ces Négritos se contentent

de mettre à mort des jeunes filles et des jeunes garçons achetés aux tribus voisines.

Il eut été, en effet, cruel aux pères de concourir à l'égorgeement de leurs enfants. Le cannibalisme lui-même a ses accès d'humanité et répète qu'il ne faut pas faire bouillir le chevreau dans le lait de sa mère. La règle, aux villages, était d'échanger les "poussiahs", c'est ainsi qu'on nommait la progéniture mal chanceuse. Un djanni ou prêtre se présentait, emmenait les innocents comme le boucher emporte les veaux dans sa carriole. Tout se passait donc convenablement !

Les poussiahs, futures "mériahts" (victimes), étaient les favoris de tous, les enfants privilégiés de la communauté, aux frais de laquelle ils étaient habillée et nourris, nourris même d'aliments de choix, car on tenait à ce qu'ils fussent gentils et bien venus. D'ordinaire ils entraient dans les familles du chef et des notables ; car les héberger était considéré comme une source de prospérité ; le seul fait de manger au même plat maintenait en santé ou guérissait les maladies.

Cette vie idyllique avait un triste lendemain.

Trois jours avant la fête, les orgies commençaient. Pendant ce temps, la victime, d'abord lavée à grande eau, était soumise à un jeûne absolu ; puis on l'emmenait au fond de la forêt qu'habitait la déesse Tari, et on l'attachait à un arbre. Le moment du sacrifice venu, le djanni coupait les liens, car la "mériaht" était supposée mourir volontairement et de plein gré. Il l'endormait au moyen d'un narcotique et, avec sa hache, lui cassait les coudes et les genoux. L'exécution faite, les assistants se précipitaient sur la victime pour s'emparer de quelque morceau de son corps. Il fallait l'enterrer au

plus tôt, dans un coin de champ ensemencé, ou la suspendre de suite à une perche au-dessus d'un ruisseau, pour que la déesse protégeât le mortel qui avait été assez heureux pour détacher un fragment de la malheureuse victime. Dès le soleil couché, la "viande victimale" avait perdu son efficacité. Ces atrocités eurent des témoins dignes de foi.

Les Anglais essayèrent d'y mettre fin et, dit-on, la coutume a disparu. Mais qui pourrait affirmer que des sacrifices de ce genre n'aient pas encore lieu dans quelques-uns de ces coins retirés où ne pénétrèrent guère les Européens?



La plupart des Nègres, ceux du Congo, par exemple, ont sans cesse recours à un sorcier ou magicien qui, lorsqu'il s'agit de repousser un mauvais sort, s'habille d'une manière spéciale et, au milieu du village, se livre à une danse échevelée, confinant à l'épilepsie. La réputation de ces sorciers est telle que dans les pays où l'importation d'esclaves nègres a été considérable—aux Antilles, par exemple—les paysans créoles, s'ils se croient victimes d'un "sort", ne dédaignent pas d'aller consulter les sorciers Noirs pour lesquels cependant ils ont un profond mépris.

Si l'on veut donner du courage aux guerriers, le grand féticheur leur frotte le dos et le front avec une pâte noire qui, d'après eux, n'a pas sa pareille.

Mais ces Nègres savent aussi se passer des bons soins des sorciers, lesquels sont souvent onéreux. Quand il s'agit, par exemple, d'assurer un bon voyage à une pirogue, les femmes la frappent à l'avant en prononçant un "chut" prolongé et... crachent à son intérieur.

Egalement, pour attirer toute sorte de

bonheur sur la tête d'un homme, on agite autour de lui une corde fétiche, puis on mâche une espèce d'herbe et, en soufflant, on en crache les débris sur la personne qu'il s'agit de préserver de toute mésaventure. Pour éloigner la pluie, les Batékés agitent en l'air leurs cornes d'antilopes et crachent dans la direction des nuages menaçants. Si la pluie n'arrive pas, ils courent au village se vanter de leur succès; mais, si quelques gouttes d'eau viennent à tomber, ils cessent d'agiter leur talisman, sous prétexte qu'ils ont les bras fatigués, et donnent ainsi à l'orage la permission de venir.

La salive, on le voit, joue un grand rôle dans les sortilèges des Nègres du Congo. Même à la naissance d'un enfant, on lui crache à la figure des herbes mâchées; pour lui rendre la santé s'il est malade, on renouvelle l'opération; enfin, si le mal persiste, on lui administre un poison destinée à tuer le mauvais esprit qui l'habite: la conséquence la plus habituelle, c'est que l'enfant lui-même est empoisonné...



A la naissance d'un enfant, d'ailleurs, on a souvent la coutume, en Afrique, de fabriquer ou de se procurer diverses idoles qui doivent protéger le nouveau-né. Quand ce sont des jumeaux qui viennent au monde, la mère fait l'acquisition d'une statuette à double face et la place dans une cour de la maison; de temps à autre, elle lui offre des poules, des bananes et de l'huile de palme, le tout dans le but d'attirer sur la tête de ses nourrissons toutes les faveurs possibles et imaginables, ainsi que—et surtout—la connaissance de l'avenir.

Ces statues, on le voit, ne manquent pas de grotesque; mais, en somme, elles le

sont moins que les objets disparates constituant le bosquet sacré dont nous donnons une gravure. C'est un oratoire en plein vent où la superstition d'un Nègre

étendue par terre; un petit bâton court employé pour assommer la victime; une carafe fétiche placée près de l'idole pour qu'elle boive quand elle a soif; de petites assiettes pour lui offrir de la farine de maïs; de l'huile de palme, etc.



Un bosquet sacré à la côte des Esclaves

a accumulé tous les objets qui, d'après lui, doivent lui obtenir la protection des génies. Tout auprès du palmier est un "ghô", sorte de Bacchus. Les Nègres l'appellent encore "byba", démon; c'est sous ce symbole qu'ils adorent le mauvais esprit. A côté, une tête d'oiseau emmaillottée comme une momie est un autre symbole qu'affectionne le dieu; plus la tête est hideuse, plus cela convient. Une tête de singe, celle d'un animal sauvage peuvent avoir tout autant d'importance. On voit encore un "paloka" ou fourche dont se servent les féticheurs pour tenir immobile la tête de la victime quand ils l'ont

Chez les Nègres du Mozambique, le magicien est caractérisé surtout par l'épaisse couche de crasse qui revêt son corps. sans crasse, pas de sorcellerie possible... Les indigènes ont souvent recours à lui qui paraît exploiter hautement leur naïveté.

Rien, pour ces Nègres, n'arrive naturellement. Si un homme tombe malade, c'est que quelqu'un lui a jeté un sort. Vite le magicien est appelé, d'abord pour découvrir le coupable et le juger, ensuite pour donner ses soins au malade. Il débute invariablement par demander un comestible dont le choix est calculé d'après la fortune du client; il affirme, par exemple, qu'il doit entrer une livre de grain dans les médicaments, ou qu'il est indispensable de tuer une chèvre dont la tête à la poitrine lui appartiendront. Vient ensuite le paiement de ses honoraires, sans quoi pas d'ordonnance.

La chose réglée, il ne manque pas de déclarer que le malade a été empoisonné par un sorcier, et il désigne le coupable. L'individu ainsi désigné est soumis à des épreuves qui décideront de sa culpabilité ou de son innocence. Dans l'Ousoumbara, on plonge un fer rouge dans la bouche de l'accusé; chez les tribus méridionales, une espèce de grand clou, également rougi, lui est enfoncé dans les chairs à deux reprises diverses et à coups de maillet. Les Vouazaramos lui trempent la main dans l'eau bouillante, les Vouagandas prennent

de l'huile pour le même objet; les Vouazé-gourais lui traversent l'oreille avec des crins de gnou (espèce d'antilope). Les Vouakouafis le gorgent de viande jusqu'à ce qu'il en meure. Dans la Terre de la Lune, on fait infuser une écorce vénéneuse, appelée "mouavi", qu'on a préalablement écrasée entre deux pierres; l'infusion est avalée par une poule qui représente l'accusé; mais si les parties ne sont pas satisfaites de l'épreuve, la boisson mortelle est administrée au prévenu. Il est bien rare qu'un individu accusé de sorcellerie par le mganga ou devin soit déclaré innocent.

On en voit, d'ailleurs, qui avouent le prétendu crime qu'on leur impute et s'écrient en face du bûcher qu'ils ont fait mourir un tel par leurs sortilèges, qu'ils ont mis la maladie sur tel autre. Le coupable livré aux flammes, le devin exerce son rôle de médecin. Il chasse le diable que le sorcier a mis dans le corps du patient.

Pour cela le sorcier prend de petits brins de bois, gros comme des allumettes, et les trempe dans une bouillie ocreuse. A l'aide de chacun d'eux, il trace des marques sur le corps du patient, puis entonne un chant magique et jette le bois par terre; à chaque bâtonnet qui touche le sol, un esprit malfaisant s'échappe du corps du possédé. Parfois des drogues répugnantes sont employées, et il ne craint pas, dans certaines circonstances, d'avoir recours à la saignée et surtout aux ventouses. Le mganga, on le voit, est un personnage qui cumule les fonctions.

Il faut noter que, dans beaucoup de légendes nègres, on retrouve divers faits des traditions bibliques, par exemple, l'histoire de la création, du premier péché, de l'arche de Noé, du déluge, etc. En voici une, par exemple, qui a cours chez

les Makonas, peuplade nègre des environs du Mozambique.

"Au commencement, le dieu Mouloungou fit deux ou trois ronds dans la terre; de l'un il sortit un homme, de l'autre une femme. Puis il fit deux autres trous d'où sortirent un singe et une guenon, auxquels il assigna les forêts et les lieux stériles pour séjour. A l'homme et à la femme, il donna une terre cultivable, une pioche, une hache, une marmite, une assiette et du millet. Il leur dit de piocher la terre, d'y semer le millet, de se construire une maison, d'y faire cuire leur nourriture. L'homme et sa compagne, au lieu de lui obéir, mangent cru le millet, cassent



Un vieux magicien

l'assiette, répandent des ordures dans la marmite, jettent au loin leurs outils et vont chercher un abri dans les bois. Mouloungou, voyant cela, appelle le singe et

la guenon, leur donne les mêmes outils et les mêmes ustensiles, et leur ordonne de travailler. Ceux-ci piochent et plantent, se bâtissent une maison, cuisent et mangent le millet, nettoient et rangent l'assiette et la marmite. Alors Mouloungou fut content. Il coupa la queue qu'il avait mise au singe et à la guenon et il leur dit: "Soyez hommes", tandis qu'il disait aux anciens hommes: "Soyez singes". Au commencement les Africains étaient aussi blancs et aussi intelligents que les autres hommes, c'est par leur faute qu'ils sont devenus noirs et ignorants. Un jour Mouloungou s'étant enivré, était tombé dans le chemin, les vêtements en désordre. Les Africains qui passaient le raillèrent; les

Européens, au contraire, eurent honte et pitié de l'état de Mouloungou. Ils cueillirent des feuilles et l'en couvrirent respectueusement afin que d'autres passants ne le vissent pas. Le dieu punit les Africains en leur ôtant leur esprit et en leur donnant une peau noire."



Dans ces diverses croyances, on trouve un peu de bon sens comme on voit, à côté de beaucoup d'absurdités. Par leur étrangeté même, elles sont intéressantes à étudier et nous font mieux comprendre la valeur et la haute morale de notre propre croyance, la seule vraie qui soit.

La Petite Amie

Mimi... C'est de tout temps que les tiens t'ont donné
Ce nom... O joli front de clarté couronné,
O mains hier encor gentiment occupées
A peigner tout le jour les têtes des poupées,
Beaux rires, lumineux éclat des cheveux blonds,
Rose blanche qui couvre à peine les talons!...
Tout à l'heure, effrayé de la trouver si belle,
J'ai décidé de t'appeler "Mademoiselle".
Surtout ne pense pas: C'est lui qui le veut bien...
J'ai peur; je sens, ce soir, ton coeur trop près du mien;
Je suis venu bien tard pour être ton grand frère...
Nous sommes seuls; à mon bras tu frissonnes un peu;
Mimi..., ce nom trop tendre aurait l'air d'un aveu...
Il ne faut pas... Mais quoi? vers ma tête ta tête
S'incline... Ce baiser... qu'ai-je fait?... C'était bête
Aussi, d'aller rôder sous le bois endormi
Tout seuls... Tant pis pour nous... "Je vous aime..., Mimi..."

Charles DERENNES.

LES FUMEURS D'OPIUM

Par F. de Verneuil.

L'OPIUM est le suc d'une plante aux fleurs somptueuses et lourdes, au feuillage glauque, que tout le monde connaît et qu'on nomme le pavot. Plante "fatale", fleur qui fait dormir, et rêver, mais aussi fleur qui tue, comme son frère le mancenillier, cet arbre légendaire sous lequel meurt l'imprudent voyageur qui ferme les yeux à l'abri délicieux de son ombre.

Les pays qui fournissent ce produit redoutable sont principalement l'Asie Mineure, la Perse et l'Inde. On sait que l'opium provient du fruit du pavot, qu'on incise lorsqu'il est mûr. On recueille le lendemain la liqueur sirupeuse qui en découle et qui, fermentant à l'air, devient ce terrible poison.

On use de l'opium de trois façons. On peut le boire d'abord sous la forme du laudanum, qui en dérive directement. Goutte à goutte, l'on prend dans un flacon et l'on verse avec un soin minutieux, à l'aide d'un compte-gouttes, la dangereuse liqueur; car si l'on peut, petit à petit, arriver à en absorber une grande quantité (jusqu'à 8,000 gouttes par jour), la plus grande prudence est nécessaire lorsque l'on commence à s'adonner à ce vice.

On peut ensuite manger l'opium sous forme de petites boulettes et enfin, ce qui est le moyen le plus répandu, le fumer.

Il ne faudrait pas croire que ce produit se prend à l'aide des pipes ordinaires;

l'attirail du fumeur d'opium est divers et compliqué, et il y a tout un art pour préparer, selon les règles, une pipe d'opium.

Voyez sur ce plateau, où les sentences de Confucius s'alignent en lettres de nacre, la fumerie d'un mandarin; la lampe basse, avec un verre large à grands ouvertures, la boîte en ivoire où la précieuse drogue se dessèche moins que dans les vulgaires étuis en corne de buffle; l'aiguille d'argent qui sert à prendre l'opium dans la boîte; la pipe, ce long tuyau de bambou inerusté d'argent, au milieu duquel cette excroissance en forme de champignon représente le fourneau. Dans le minuscule bahut, fleuri de nacre et d'ivoire, on serre les raclettes et les ciseaux de cuivre qui servent à "moucher" la lampe.

De la main gauche, le fumeur tient le bambou; de la droite, il enlève une goutte d'opium à l'aide de l'aiguille.

Cette goutte, mise au-dessus de la lampe, cuit en grésillant; puis, on la pose sur le fourneau de la pipe en la perçant d'un trou, qui fera cheminée, et l'on ajoute d'autres gouttelettes, traitées de la même façon, jusqu'à ce qu'il y ait, sur le fourneau, une boulette de la grosseur d'un pois.

Le fumeur, toujours allongé, portera alors le bambou à ses lèvres en maintenant le fourneau au-dessus de la flamme, et, tandis que l'opium brûle, il avalera les

flocons blancs et odorants en une longue bouffée.

On voit que le temps consacré à la préparation de la pipe dépasse de beaucoup celui que l'on prend pour la fumer; aussi, d'habitude, un serviteur prompt et expert vous présente-t-il les pipes chargées.

Il faut en fumer quelques-unes pour que l'action de l'opium se manifeste; les fumeurs endurcis arrivent à en brûler un nombre considérable.

Comme les alcooliques, ils sont les esclaves de leur vice, l'effet de l'opium ne se faisant sentir qu'à condition d'augmenter sans cesse la dose.

Les femmes y sacrifient moins que les hommes, mais elles fument aussi. Au fond de sa barque, la batelière s'allonge pour savourer son "dross" (les déchets récoltés en raclant les pipes et vendus à vil prix); la femme chinoise fume dans l'intérieur silencieux, où s'écoule sa vie de recluse; surtout dans les Cercles, les danseuses et les chanteuses, semblables à celle que représentent les photographies ci-contre, fument avec entrain.



Observons un homme qui s'est voué à



Une fumeuse d'opium.

L'ivresse de l'opium n'a pas de suites répugnantes; c'est une exaltation du cerveau. Les sens s'affinent; l'esprit s'enivre, toute douleur physique disparaît; l'on se croirait, vraiment, transporté dans un paradis d'où toute souffrance est exclue. Mais cette dépense de force nerveuse se paye par une dépression considérable, contre laquelle l'organisme, lentement usé, ne peut plus réagir. L'excès d'opium, —et il est presque impossible au fumeur d'éviter cet excès,—c'est l'abandon de la volonté, la vieillesse prématurée et la mort à brève échéance.

ce poison. Il a la tête basse, il est maigre, il marche avec une lenteur hésitante; fréquemment il boîtie, c'est que la paralysie le guette. Il a l'air trop gai ou trop sombre, avec des apparences de crétinisme.

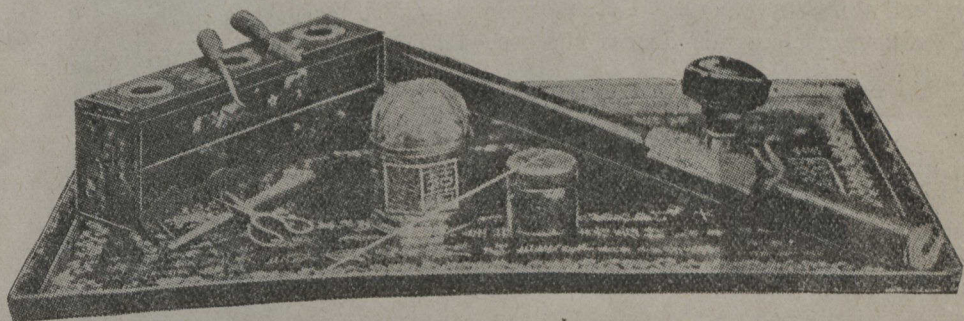
D'abord la fumée de l'opium produit des vomissements, des vertiges. La nature donne souvent ainsi des conseils que l'on ferait bien de suivre. Ensuite, à des syncopes succède un sommeil sans aucun charme, un sommeil lourd, accablant.

Tels sont, pendant les premiers mois, les effets ordinaires du poison. Dans une seconde période, ils sont différents. On

Les fumeurs d'Opium

éprouve une excitation morbide, accompagnée chez quelques-uns de sensations voluptueuses. Le patient (c'est bien le terme qui convient) se met à suer abondamment, il est obligé de se coucher. Ses passions s'exaspèrent : le joueur, l'avare, l'ambitieux voient leurs songes se réaliser. A ce moment, il boit du thé pour calmer la soif qui le dévore. Enfin, il est plongé dans un sommeil dont il sort avec les pupilles dilatées, les membres las, les idées en désordre !

De plus en plus, il augmente le nombre de pipes qu'il "malaxe" d'un geste fébrile avec une impatience morbide.



L'attirail d'un fumeur d'opium.

...Maintenant la constitution physique et mentale du fumeur est attaquée ; ses facultés sont entamées ou exacerbées. L'excès de l'opium amène une hilarité qui s'accompagne d'une incertitude inquiétante dans les mouvements. Les yeux brillent d'un éclat particulier, la pupille est contractée. Des accès de délire se déclarent et puis c'est la perte de la sensibilité. La mort causée par l'opium est due à une congestion pulmonaire et cérébrale. Les cas d'apoplexie sont fréquents.

Brrr ! C'est gai. Mais aussi pourquoi fumer l'opium ? Pour quelques moments d'oubli ?

L'opium a des effets terribles ; quand il

met sa griffe sur ses victimes il ne les lâche plus que dans la tombe.

L'Anglais Quincey qui, au commencement de ce siècle, a écrit les "Confessions d'un fumeur d'opium", nous a raconté tout au long ses impressions personnelles.

D'abord, il avait pris de l'opium comme remède contre des cruelles douleurs d'estomac. Il en éprouva au début un soulagement, suivi de bizarres jouissances. Son esprit prenait des ailes. Des rêves lui représentaient les souvenirs de sa vie passée, l'image des êtres chers qu'il avait perdus, des héros qu'il admirait.

"Mais petit à petit, nous raconte Ar-

vède Barine dans l'article qu'elle lui a consacré dans son intéressant volume sur les Névrosés, son estomac se détraqua tandis que son organisme réclamait des doses croissantes du poison. Voilà maintenant que son sommeil se peuple de fantômes, interminables processions grimaçantes. Tout devient spectre hideux ; il a l'impression perpétuelle de descendre, sans fin, dans des gouffres noirs, d'éternels escaliers, comme dans ces cauchemars d'un instant que chacun connaît. Il voit d'immenses océans roulant dans leurs flots des figures humaines, des faces désespérées et furieuses, qui de chaque vague surgissent en hurlant.

“Un voile épais s’était étendu sur son intelligence; tout travail, tout effort d’attention était impossible à son cerveau. C’était presque de l’imbécilité; il voyait très nettement ce qu’il aurait fallu faire ou ne pas faire, mais cela n’avait plus aucune influence sur sa conduite. La conscience avait gardé son activité, elle avait même redoublé d’acuité; la volonté, suppliée effroyable, était devenue inerte. Autour de lui son bonheur s’écroulait; la misère était entrée dans la maison; il voyait sa femme et ses enfants souffrir et pleurer, mais il était le paralytique qui “ne peut pas”. Acculé au suicide, il fit un effort.

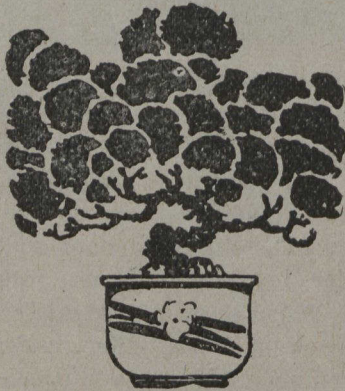
“C’est alors qu’il connut l’étendue de son malheur et le poids de ses chaînes.

L’opium est un tyran impitoyable, acharné à faire souffrir qui essaye de lui échapper. Il eut beau procéder par degrés, il endura des tortures qui le précipitèrent de rechute en rechute. Chaque fois il sentait le joug de la “noire idole” s’appesantir... Cela dura des années”.

Tels sont les troubles cérébraux que produit l’opium. Avec Quincey dont la nature ne fut jamais parfaitement équilibrée, nous en avons ce qu’on pourrait appeler un exemple aigu.

L’effet est différent chez les gens d’un système nerveux plus calme. Ceux-là, leur vice les conduit à l’idiotie passive, à l’abrutissement pur et simple.

C’est le cas des dix ou douze millions d’Orientaux qui fument l’opium.



LES MERVEILLES DU SIECLE



Aujourd'hui, il y a la télégraphie sans fil, la voiture sans chevaux, on dit même qu'il existe des laitiers qui vendent du lait sans eau; nous verrons sans doute alors, comme ci-dessus des ventes sans bousculades un jour de "bargain".

AU FOND DES MERS

LE naufrage du "Titanic" survenu en avril dernier est venu augmenter la liste douloureuse de ceux qui périsserent en mer et la richesse fabuleuse des bas fonds sous-marins, richesse accumulée par quarante siècles de naufrages.

Quand la profondeur n'est pas trop considérable, de hardis scaphandriers tentent de ramener à la surface quelques-uns des trésors engloutis; la chose en vaut la peine pour qui peut l'accomplir, car un plongeur vraiment hardi a parfois une part splendide dans les trésors qu'il ramène au sein des flots.



Dur et dangereux métier! A chaque descente un plongeur resté bon chrétien, doit faire sa dernière prière et jamais on n'a vu une compagnie d'assurance sur la vie signer le moindre contrat avec un homme qui s'immerge ainsi volontairement; c'est tout au plus si au bout d'un certain nombre d'années le sort de sa veuve et de ses enfants peut être à peu près assuré!

Mais la profession a bien aussi quelques beaux côtés et un plongeur célèbre, Haï Lefton, a éprouvé de ces émotions ou fait de ces coups splendides qui suffisent à remplir une vie d'homme. Un jour il se vit entouré dans les profondeurs par une troupe de requins qui l'examinèrent avec une attention inquiétante: Lefton vécut une de ces petites minutes qui ne s'oublient pas, mais il comprit que s'il se faisait remonter, c'en était fait de lui selon

toute apparence et, demeurant immobile, il eut l'ineffable plaisir de voir s'éloigner les mangeurs d'hommes.

La scène se passait dans les eaux de Cuba et le hardi scaphandrier l'a cent fois racontée.

Un autre jour, tandis qu'il assujettissait des plaques de cuivre sur la quille d'un steamer, et que par en dessous il gagnait l'autre bord du bâtiment, un brusque reflux fit légèrement s'enfoncer le navire, ce qui produisit une terrible pression d'air. Par bonheur quelques secondes plus tard la lourde masse remontait et Lefton échappait à la mort comme par miracle.

Pour faire oublier de telles angoisses, il y a beaucoup d'admirables choses à voir dans les régions sous-marines, et les jolies fleurs de mer, les palmes splendides, les visions roses du corail, les prodigieuses manifestations de la vie aquatique détournent la pensée de tous ces disparus que les plongeurs ont la douloureuse mission de rechercher et de ramener pour quelques heures à la lumière du jour.

re parole fut: "A-t-on remonter le filet? lourde ramature..."



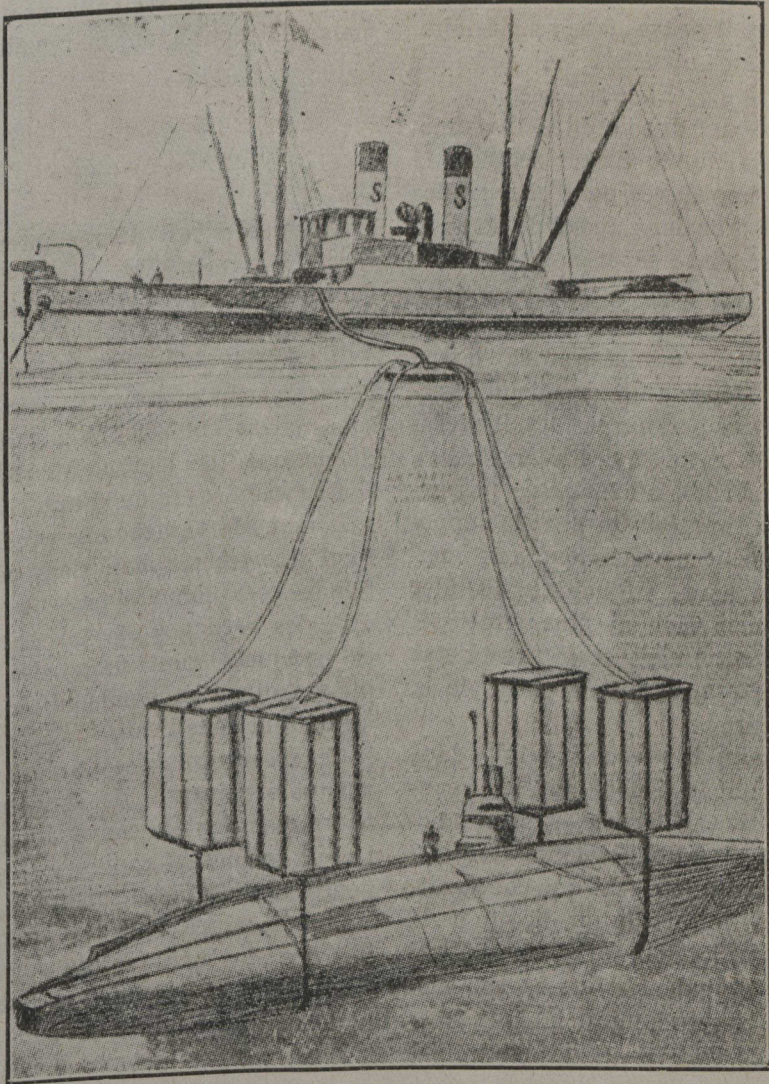
Et puis il y a le coup de fortune! On sait que les trésors depuis longtemps enfouis dans les flancs de navires naufragés dépassent tous ceux des "Mille et une Nuits." En 1885 c'est "l'Orégon" qui sombre en emportant avec lui cinq beaux millions en or; en 1895 c'est "l'Erié" qui

engloutit une colossale fortune...

Malheureusement ces deux navires se trouvaient à de trop grandes profondeurs et les compagnies d'assurance, malgré les très grosses primes qu'elles offraient, ne purent déterminer aucun plongeur à s'aventurer. 150 pieds semblent l'extrême limite où le scaphandrier peut descendre

avec quelque assurance de remonter sain et sauf, mais Lefton plongea jusqu'à près de 240 pieds.

Le "Rio-de-Janeiro", d'où il retira pour lui-même une petite fortune, était à 170 pieds environ et rien ne saurait être imaginé de plus émouvant que le récit de son "coup de filet". A cette profondeur,



Le procédé en usage pour renflouer un sous-marin échoué.

un plongeur ne peut songer à demeurer sous l'eau plus de dix minutes et Lefton devait tenir ses yeux grands ouverts et ne point perdre de temps!

Durant sa première descente, il ne put même pas préciser l'endroit où l'on se trouvait, mais il y parvint à son second voyage. Le trésor lui apparut derrière la cabine même du capitaine et, faisant un puissant effort il grava dans sa mémoire, comme sur une planche, les précieux points de repère... Et il redescendit.

Il prit trois des dix minutes si strictement comptées pour se diriger droit sur le trésor, puis cinq autres pour charger les boîtes pleines d'or dans un solide filet qui devait être remonté séparément à l'aide d'un gros câble, et enfin il consacra les deux minutes suprêmes à l'inspection du dit filet vivement éclairé par sa lampe électrique... Dépassa-t-il de quelques secondes le temps permis par les inexorables lois de la nature? Ses mouvements, pourtant si fébriles, n'avaient-ils pas encore été assez rapides? On peut le supposer car, lorsqu'il eut téléphoné aux compagnons d'en haut: "Remontez le filet doucement, mais moi au plus vite!" il était déjà à moitié mort et ce fut à l'état de masse inerte qu'il fut dépouillé de la lourde armature...

Le lendemain, il revenait à lui, dans un lit blanc dont la tiédeur dut lui procurer une sensation délicieuse, et sa première parole fut: "A-t-on remonté le filet? —Oui, lui répondit-on.—Et que contenait-il?... " On eut le tort de lui dire tout de suite: "240 mille dollars!" car Lefton eut vite fait de calculer que sa commission de 10 p. c. représentait la jolie somme de 24 mille dollars—et de nouveau il perdit connaissance!...

Quelques jours après, l'agent de la

Compagnie d'assurance qui avait fait opérer les recherches lui apportait les 24,000 piastres en bel or monnayé et le courageux plongeur, tout à fait remis sur pied, disait en riant: "J'ai gagné de jolies rentes en dix minutes et si vous trouvez un dentiste qui ait gagné aussi vite une telle pile de dollars, montrez-le-moi!"

Seulement, il demanda une petite semaine de repos avant de recommencer.



Lorsqu'il s'agit de remonter à la surface de la mer des objets d'un poids énorme, les procédés employés sont plus compliqués.

Il est arrivé—et le fait se produira malheureusement sans doute encore—que des sous-marins ont sombré par suite d'une défectuosité de leur construction, d'une fausse manoeuvre ou d'une collision.

Lorsque le naufrage se produit par un fond que les scaphandriers peuvent atteindre, ces hommes passent sous le navire des cordages excessivement solides et auxquels sont fixés des réservoirs pliants que l'on gonfle d'air une fois qu'ils sont sous l'eau.

Ces réservoirs agissent alors comme une véritable ceinture de sauvetage et, si leur capacité a été convenablement calculée, ils remontent rapidement et sans difficulté le sous-marin sombré.

Mais, malgré tous les progrès accomplis dans les méthodes de sauvetage, bien des trésors et des navires resteront éternellement au fond de la mer.

Il est des profondeurs énormes, des abîmes effrayants qui ne rendront jamais leur proie.



— 0 —

L'INDEMNITE DU GOUVERNEUR-GENERAL

A l'époque déjà lointaine où il n'existait pas de chemins de fer au Canada, on se servait pour le transport des marchandises, et le voyage des personnes, des voies fluviales, ces "chemins qui marchent" comme on l'a dit si justement. Pour relier entre elles nos voies navigables il fallait créer des canaux. On créa d'abord le canal Lachine, puis en 1820, on creusa le canal Welland.

A cette époque, on eut peut-être le tort de ne pas prévoir l'avenir. On construisit nos canaux en rapport avec le gabarit moyen des navires dont on escomptait le passage par nos canaux. Si bien que peu à peu notre marine se développant comme toutes choses au Canada, nos canaux devinrent insuffisants.

Mais à ce moment, le Canada n'était pas très riche, il n'était guère connu sur le marché du monde et son crédit n'était pas ce qu'il est devenu plus tard : de tout premier ordre. Nous avions besoin d'argent pour creuser nos canaux et les élargir, car le tonnage des navires et leur nombre augmentaient d'année en année. Nous ne pouvions en trouver qu'en Angleterre et encore fallait-il avoir recours au ministre des Colonies qui intervenait auprès de son collègue des Finances.

En 1843, le gouvernement canadien eut besoin d'un million de dollars pour agrandir le canal Welland, et il s'adressa aux autorités métropolitaines, lesquelles s'empressèrent, ainsi qu'il convenait, de consentir un prêt dont l'emploi devait être affecté au développement des richesses naturelles de sa colonie de l'Amérique Britannique du Nord. Le gouvernement de Grande-Bretagne nous consentit même ce prêt à cinq pour cent d'intérêt par an. C'était un prêt consenti à des conditions exceptionnellement avantageuses, étant donnés les taux de l'époque.

Vers 1840, les autorités impériales faisaient parvenir chaque trimestre à notre gouverneur-général son indemnité de résidence.

On sait qu'alors les paquebots ne sillonnaient pas l'Atlantique. Les "Lévriers de la Mer" ne traversaient pas en cinq jours de Liverpool à Rimouski. Expédier de l'argent était toute une affaire.

Bref, le ministre anglais des Finances reçut un bon matin du gouvernement canadien la somme représentant les intérêts d'un trimestre du prêt d'un million de piastres consenti pour l'agrandissement du canal Welland. Le ministre, après avoir compté le contenu du paquet regret-

ta de l'avoir déficelé, et tout en le reficelant donna instruction de l'expédier par le plus prochain voilier en partance, au gouverneur-général du Canada. Puis il songea qu'il serait bien plus simple de donner instruction au gouvernement canadien de verser au gouverneur-général, à titre d'indemnité de séjour, l'intérêt du prêt du canal Welland.

Depuis ce temps, les choses continuent à se passer de la même façon exactement, bien que les gouverneurs et les ministres

se soient succédé les uns aux autres, selon le rythme mystérieux et irrégulier du balancier qui bat la mesure des événements politiques.

Ainsi donc, le gouvernement canadien verse au Gouverneur-Général son indemnité de séjour avec de l'argent qui, en réalité, ne nous appartient pas.

Les foules ne respectent que les gouvernements forts. Le mépris du faible a toujours été leur loi.—Gustave Le Bon.

Colloque Sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont invoqué le passé.

—Te souvient-il de notre extase ancienne?
—Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne?

—Ton coeur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve?—Non.

—Ah! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches!—C'est possible.

—Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir!
—L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Paul VERLAINE.



Touchantes Revelations d'Un Aveugle

V OICI les très intéressantes déclarations d'un aveugle de naissance.

“Nous avons une certaine notion de la forme, plutôt que de la dimension. En fait de couleur, nous nous faisons une idée de blanc, noir et rouge, d'une manière difficile à expliquer et qui ne ressemble certainement pas à la vôtre, puisque nous avons toujours été privés du sens de la vue et que nous sommes forcés d'imaginer, certainement à faux ; mais j'ai des raisons de penser que peu d'entre nous se représentent les autres couleurs du prisme.

“Nous nous faisons une image du soleil, comme d'une immense masse, envoyant des rayons rouges tout autour d'elle, et de la lumière du jour comme d'une infinité de flèches blanches flottant au-dessus de la terre.

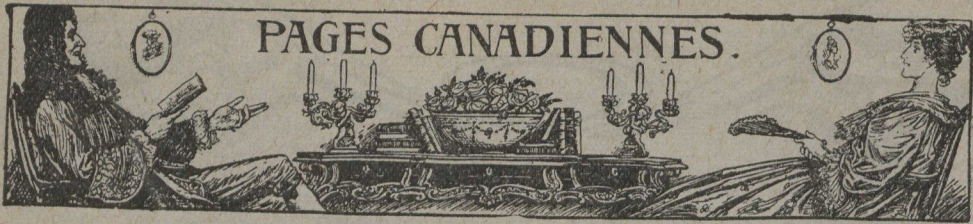
“Quand un aveugle rêve, ses rêves ne ressemblent pas aux vôtres : ils consistent presque entièrement en sensations de sons. Il ne peut pas rêver de scènes, spectacles et lieux, pour le motif qu'il n'en a jamais vu. Ainsi, quand nous rêvons de nos amis, nous rêvons que nous entendons leur voix. Les sensations de sons et de

mouvements prennent, dans les rêves des aveugles, la place des objets qui apparaissent pendant le sommeil à l'oeil intérieur des autres hommes.

“Je parle là de ceux qui ont toujours été aveugles ; car, pour ceux qui ont joui de la vue, ne fût-ce que pendant un court espace de temps, leurs songes peuvent être alimentés par les images des lieux et des êtres qu'ils ont vus, et de ceux que la mémoire leur permet d'imaginer et de construire avec les matériaux irréels dont le sens de la vue a autrefois rempli leur cerveau. Quant à celui qui est aveugle de naissance, il ne rêve jamais de voir, pour la raison qu'il ignore ce qu'est la sensation de la vue ; et son domaine nocturne est par là même limité comme son domaine diurne.”

Rien que ces paroles : “Quand un aveugle rêve, ses rêves ne ressemblent pas aux vôtres”, suffissent pour nous ouvrir, à nous autres qui pouvons jouir de la lumière du jour, de la beauté des êtres et des choses, comme des horizons nouveaux faits de pitié humaine pour ceux qui ne voient pas et demeurent à jamais les prisonniers de la nuit.





FAITS ET ANECDOTES

UN FAIT HISTORIQUE

En 1885, nous étions à Régina pour y défendre Riel, le chef des Métis.

Lors de ma première entrevue avec Riel, dans les casernes militaires, je vis, distribués autour de ces casernes, nombre de tentes où étaient détenus comme prisonniers, sous la garde de soldats armés, tous les métis et sauvages capturés à la suite de l'insurrection. Ces prisonniers attendaient leur procès qui devait s'instruire après celui de Riel.

Entre ces tentes, il y avait un sentier qui permettait de circuler.

Pendant que je causais avec Riel, je vis un jeune homme marcher de long en large, tenant dans sa main une boule à laquelle était rivée une chaîne, prise avec un anneau à la cheville de son pied. Il se dirigea sous la caserne où j'étais.

Je demandai à Riel quel était ce jeune homme? Est-il un prisonnier de guerre? —Non, me dit-il, ce garçon est étranger au pays. Il vient de Leipsig; son nom est Connors. Il a été condamné à être pendu pour avoir, dans un moment d'ivresse, assassiné une vieille femme, avec intention de la voler, et son exécution est fixée pour demain matin, à sept heures.

Je ne pus m'empêcher d'avoir un profond regard de pitié pour ce pauvre garçon, âgé de 21 ans, à l'air presque hautain et martial, bel homme, plein de santé, loin des siens, privé de toute consolation et qui, à pareille heure, le lendemain, serait couché dans un cercueil entre quatre planches.

Nos regards se rencontrèrent, et arrivé au pied de ma fenêtre, il devina probablement mon émotion, car il me fit un léger

salut, que je lui rendis par un autre salut plus accentué.

Cette marque d'attention de ma part parut le toucher.

Ce condamné avait refusé la visite et les consolations de tout prêtre, et, montant sur l'échafaud, il dit sur un ton fanfaron, qu'il allait dîner avec le diable!

Le shérif Chapleau, frère de Sir Adolphe Chapleau, au moment de faire jouer la trappe fatale, lui dit:—Connors, n'avez-vous pas quelque message à faire parvenir à des êtres qui vous seraient chers? chers?

A quoi Connors répondit, avec un sanglot qu'il ne put réprimer: Ma mère, ma pauvre mère! Si je vous avais écoutée, je ne mourrais pas de la mort infâme du pendu!

Le père André, ce courageux missionnaire qui assista Riel, dans ses derniers instants, se tenait alors sur l'échafaud, et profitant de ce moment de repentir apparent, il lui dit avec onction et bonté: Connors, je vous bénis et je vous absous!

A quoi Connors répondit: Amen.

Et l'instant d'après, le meurtrier s'agitait au bout d'une corde dans les affres de l'agonie du pendu.

Dieu avait peut-être pardonné à ce malheureux ivrogne.

F. X. Lemieux, juge.

OU LE JOUR CHANGE-T-IL ?

Il paraît que la ligne où le jour change se trouve dans le Pacifique. Elle serait correctement indiquée sur toutes les bonnes cartes géographiques.

Seulement il est assez difficile de déter-

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.
 Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.
SPECIALITE
 Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Le Lait Homogénéisé Laurentia

La question du lait pur, complet, stérilisé et à l'ordre du jour de la Profession Médicale et du Public. Le lait "Laurentia", stérilisé, homogénéisé est le lait par excellence, pur et complet, divisé mécaniquement et à haute pression, ce qui le rend facile à digérer, sans sacrifier ses propriétés nutritives. Il est à l'épreuve des microbes et des fraudeurs; il se conserve indéfiniment comme du vin en bouteilles—c'est le résultat de l'homogénéisation — procédé précieux, merveilleux, qui répond à toutes les exigences des hygiénistes et des médecins. Demandez-le à votre épicier, c'est la Cie. Canadienne de Produits Agricoles Limitée qui le prépare avec les soins les plus méticuleux à son usine de Lacolle. P. Q.



Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m., tous les jours.

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.45 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
 Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes pour lire dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL—NEW-YORK, via D. & H. Co.—a8.45 a.m., b3.00 p.m., a7.00 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL—BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA—a8.30 a.m., b3.55 p.m., a8.00 p.m.

MONTREAL—SHERBROOKE— LENNOX VILLE.—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours excepté le dimanche.

miner si, sur certains points de cette ligne, la date du changement se trouve réglée suivant les données de l'Orient ou celles de l'Occident.

Nous empruntons d'un rapport du bureau d'hydrographie des Etats-Unis, les assertions suivantes.

Ce fut de l'Orient que Magellan aborda les îles Philippines, et jusqu'en 1845, ce fut le temps de la ligne du Pacifique qui y prévalut. Le commerce des îles se faisait surtout avec Mexico.

Célébes, île de l'Océanie, dans la Malaisie hollandaise, est au même degré de longitude-est, savoir 120 degrés, que Luçon ou Manille, la plus grande des îles Philippines, et en tient pour la date asiatique.

En 1844, les autorités à Manille biffèrent le 31 décembre de leur calendrier, et appelèrent le 1er janvier 1845 le jour suivant le 30 décembre; ce fut du coup l'adoption du temps de l'orient qui, aujourd'hui encore, est en cours par toutes les îles.

Avant l'achat de l'Alaska en 1867, on s'en rapporta toujours à la date asiatique. Aujourd'hui c'est celle du Pacifique que l'on suit dans l'Alaska, l'île Saint-Laurent, les îles Aléoutiennes, aussi bien qu'à l'île Morrell, aux îles Samoa ou archipel des Navigateurs.

Pour ce dernier pays, le changement se fit le 4 juillet 1892.

La ville de St-Augustin, en Floride, avant de la date américaine, est en honneur en Sibérie, dans le Kamcahtka, l'île de Cuivre, l'île Komandorski, les îles Marshal, Gilbert, Ellice et Fiji, la Nouvelle-Zélande et l'île Chatham.

La plupart des navires changent leur date à 180 degrés de Greenwich, mais les marins français opèrent ce changement à 180 degrés du méridien de Paris, c'est-à-dire à 1770 40 secondes-ouest de Greenwich, et les Espagnols, eux effectuent cette modification à 1800 de San Fernando ou 1730 et 46 secondes-est de Greenwich.

— 0 —

Vin trouble ne brise pas les dents.

LA PLUS VIEILLE MAISON D'AMÉRIQUE

La ville de Ste-Augustine, en Floride, possède et s'en montre très fière, la plus vieille maison en Amérique. Cet édifice historique se trouve près du centre de la cité. Il a été édifié en 1564, par les moines de l'ordre de Saint-François, et quand sir Francis Drake saccagea et brûla la ville, ce fut la seule maison qu'il laissa debout. Un cocotier planté par les religieux, se dresse au-dessus du toit comme une sentinelle. Et quant aux matériaux qui ont servi à la construction, très solide comme on le voit, puisqu'elle a déjà tenu trois siècles, c'est un assemblage de coquilles marines et de mortier dont on usait fort au début de l'occupation espagnole, et qui est encore connue sous le nom de "coquina".

L'ANNEXION DE L'UNGAVA

L'Ungava est définitivement annexée à la province de Québec.

Cette annexion a eu lieu à la suite de pourparlers entre le gouvernement fédéral et le gouvernement de Québec.

Le premier-ministre de la province, l'honorable Sir Lomer Gouin, a fait à la dernière session de la législature de Québec, le récit complet des négociations qui ont eu lieu entre les deux gouvernements pour en arriver à une entente. Ces négociations datent de 1907.

Ce que le premier ministre de la province de Québec regrette et ce que nous regrettons également, c'est que cette annexion ne comporte pas les îles qui géographiquement font partie de l'Ungava, les îles Button et ces autres groupes d'îles appelées "Ottawa, Sleepers, Bakers, Dozen, Belchers, King George, Mansfield, Chares, etc."

Il est hors de doute qu'en plaçant ces îles sous une juridiction distincte, on entrave quelque peu la bonne administration de la terre ferme. Il ne devrait exister en pratique qu'un seul régime d'administration pour des territoires qui se touchent.

ABONNEZ - VOUS
— A —
LA REVUE DE LA MODE
Le Seul Journal de Mode en Français
POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Enseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom

Adresse

Quoiqu'il en soit, le cadeau que l'on fait vaut la peine qu'on le mentionne puisqu'il double du coup l'étendue de la province de Québec.

Si nous prenons les chiffres produits à la Chambre des Communes du Canada, en mars 1912, par l'honorable M. Borden, ce territoire embrasse une étendue de 456,000 milles carrés, dont 180,000 en eau et le reste en terre.

La superficie de la province de Québec étant jusqu'ici de 346,875 milles, la nouvelle annexion porte cette superficie à 802,875 milles, soit au-delà de 500 millions d'acres.

Il n'y a pas beaucoup de royaumes en Europe—en exceptant la Russie—qui disposent d'aussi larges espaces.

Par contre, ces nouveaux territoires que nous venons d'acquérir sont à peu près inhabités. On y compte à peine une population de 1172 habitants, dont huit Anglais, deux Écossais, 453 Esquimaux, 663 sauvages et 46 Métis.

Quant aux ressources que peut offrir l'Ungava et à sa description topographique, nous n'avons qu'à renvoyer le lecteur à l'étude si documentée qui a paru dans le "Bulletin" de mai 1910, sous la signature de M. A. T. Genest, ingénieur civil d'Ottawa.

Nous ferons pourtant cette remarque que tout est à organiser dans cet immense territoire. Les seules explorations faites jusqu'ici l'ont été par la Commission Géologique du Canada et encore ces explorations sont-elles tout à fait partielles. Il y a aussi cet autre fait à noter que la plupart des cours d'eau relevés par la Commission Géologique portent des noms esquimaux. Nous osons espérer que ce n'est pas l'intention des pouvoirs publics d'accepter "in toto" cette nomenclature géographique indigène. Il y a mieux à faire qu'à conserver des dénominations barbares qui ne peuvent que rendre nos cartes inintelligibles. **Eug. Rouillard.**

LE PREMIER BATEAU A QUEBEC

Le premier bateau à vapeur bâti en Canada, portait le nom de l'"Accommo-

dation". Il arriva à Québec le 6 Novembre 1804 à 8 heures du matin avec 10 passagers. Il était parti de Montréal le 27 octobre à 2 heures de l'après-midi; le trajet avait donc duré 66 heures.

Le prix du passage était de \$8.00 pour descendre et de \$9.00 pour monter. La longueur du bateau était de 85 pieds, avec une force de 4 chevaux. Il avait été bâti à Montréal par John Molson.

LA RIVIERE MANOUAN

Cette rivière est le principal tributaire de la rivière Péribonka.

Elle a été explorée une première fois en 1889 par l'arpenteur P. H. Dumais et en dernier lieu, en 1911 par un autre arpenteur-géomètre, M. Geo. Leclerc.

Ce cours d'eau est assez considérable, bien que sa largeur ne dépasse pas quatre cents pieds et pourrait, paraît-il, être aménagé assez aisément pour le flottage du bois. On a relevé, il est vrai, plusieurs rapides, mais ceux-ci ne peuvent nuire en aucune façon au passage du bois. Sa longueur totale est portée à 175 milles.

Au printemps, cette rivière monte de huit à dix pieds, et l'arpenteur Leclerc estime, d'après des calculs approximatifs, qu'elle peut donner alors un million et demi de pieds d'eau à la minute.

Les bords de cette rivière sont montagneux et même assez escarpés en certains endroits.

Les dernières explorations ont démontré en outre que toute cette région montagneuse arrosée par la Manouan constituait un excellent pays de chasse. Les animaux que l'on y rencontre le plus souvent sont l'ours, le loup-cervier, le caribu, le pékan, le renard, le rat musqué.

La perdrix et le lièvre y sont aussi en grande abondance.

Quant à la formation géologique du terrain arrosé par ce cours d'eau, M. l'arpenteur Leclerc nous apprend qu'il n'est composé que de gros cailloux ronds mélangés de sable, et le tout recouvert d'une couche de mousse d'environ deux pieds d'épaisseur.